

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Verbal Receipt

TROISIÈME ANNÉE.

CINQUIÈME SÉRIE.—QUATRIÈME LIVRAISON.

PRIX 30 SOLS OU 25 CENTS.

La Ruche

LITTÉRAIRE.

JUIN, 1859.

H. ÉMILE CHEVALLER.—*Redacteur-en-chef.*

G. H. CHERRIER.—*Editeur—propriétaire.*

chez M. Chevalier,
au Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUEBEC
MONTRÉAL :

DES PRESSES A VAPEUR DU CANADA DIRECTORY, RUE ST. NICOLAS

PAR
H. EMILE CHEVALIER,
 NOUVELLEMENT PUBLIÉS:

| | |
|--|--------|
| L'HÉROÏNE DE CHATEAUGUAY..... | \$0.25 |
| LE FOYER CANADIEN..... | \$0.25 |
| L'ART DE LA BEAUTÉ..... | \$0.25 |
| LES TRAPPEURS DE LA BAIE D'HUDSON..... | \$1.00 |
| LE PIRATE DU ST. LAURENT..... | \$0.50 |

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT:

| | |
|----------------------------|--------|
| LES NUITS DE MONTRÉAL..... | \$0.50 |
|----------------------------|--------|

LE GUERRIER NOIR,

(Pour faire suite aux Trappeurs de la Baie d'Hudson, paraîtra dans quelques jours).

**LIBRAIRIE SCOLAIRE, LITTÉRAIRE,
 DE JURISPRUDENCE ET DE MÉDECINE,**

No. 74 et 76, Rue Notre Dame.

M. E. PELLETIER et Cie.,

ONT l'honneur d'informer MM. les Supérieurs de collège, les Commissaires d'école, les Marchands de la campagne, ainsi que le public en général, qu'ils se proposent d'ouvrir une Librairie sous la raison sociale ci-dessus, au premier de mai prochain, Nos. 74 et 76, Rue Notre Dame, maison voisine du bureau de l'Instruction Publique. Ils auront constamment en mains un assortiment de livres de Théologie, Méditations, Histoire, Littérature, Jurisprudence, Médecine, et l'assortiment le plus complet de classiques Français, Anglais, Grecs et Latins, livres de Prières, livres pour récompense, ainsi qu'un assortiment de papeterie, d'articles de bureaux et de fournitures d'école, le tout à des conditions très libérales.

LES SOUSSIGNÉS saisissent cette occasion pour inviter les messieurs du Clergé à bien vouloir honorer leur *Librairie* d'une visite, pour se convaincre que les bruits que quelques personnes malveillantes se plaisent à répandre sur leur compte sont faux, et que leur bibliothèque ne contient aucun livre ou ouvrage que puisse réprover la censure la plus stricte.

M. E. PELLETIER et Cie.,
Libraires.

MONTRÉAL, Mars, 1859.



LA

RUCHE LITTÉRAIRE.

VOLUME III.

JUIN 1859.

NUMÉRO 4.

DE L'HOMME DE LETTRES.

ET DE SON INFLUENCE SUR LA SOCIÉTÉ.

(Suite.)

Epoque Romaine.

I.

La Grèce avait dû sa civilisation à l'influence des lettres; Rome ne dut son prodigieux accroissement qu'à la puissance des armes et à la politique de son sénat. Pendant plusieurs siècles, le cœur du peuple romain ne battit que pour la conquête. Après l'asservissement de l'Italie vint la destruction de Carthage; après Carthage, l'Espagne; après l'Espagne, la Gaule, la Germanie, les royaumes de l'Asie et de l'Afrique. Tant qu'il y eut sous le soleil une nation indépendante, les aigles romaines reprirent, sur la foi des oracles, leur vol victorieux, et la ville du Tibre devint la capitale du monde. Les richesses de l'univers s'entassèrent dans ses murs; les chefs des nations vaincues, captifs et enchaînés, rehaussèrent l'éclat de ses triomphes.

Durant tout ce laps de temps, la carrière militaire fut la seule honorée. Elle seule conduisit aux plus grandes dignités; la plupart des familles patriciennes lui durent leur origine éclatante.

II.

Pendant que les soldats romains combattaient au dehors pour la gloire nationale, le peuple luttait au dedans pour sa liberté contre les envahissements des patriciens. Chaque jour des disputes s'élevaient au milieu des places publiques, et le forum fut plusieurs fois ensanglanté.

Ces querelles sans cesse renaissantes furent quelquefois apaisées par l'image de la patrie en danger. Pour y mettre un terme, le peuple obtint la création de quelques magistrats qui sous le nom de tribuns étaient chargés de dé-

fendre sa cause dans les assemblées. Cette création donna naissance à la science du droit, dont les Romains furent les véritables fondateurs. L'éloquence devint dans leur bouche une arme terrible, et souvent l'épée du guerrier recula devant la toge de l'avocat: l'éloquence devint bientôt indispensable pour arriver aux honneurs.

La carrière militaire et celle du barreau furent à peu près les seules que connurent les Romains; le commerce y fut peu estimé, et n'y fut exercé que par les dernières classes. En dehors de l'armée et du barreau, aucune carrière ne leur parut mériter une attention sérieuse.

III.

La carrière littéraire fut donc à peu près inconnue à Rome. Aussi, nous ne trouvons véritablement d'hommes de lettres qu'au siècle d'Auguste, c'est à dire à l'époque la plus brillante de l'histoire romaine. Aux époques antérieures, elle se trouve presque constamment confondue avec celle de l'homme politique ou du jurisconsulte.

Ce fut une singulière société que la société romaine au temps des Césars. Lorsque la fortune publique se fut accrue de tout l'or des nations vaincues, les mœurs se transformèrent, et le luxe le plus effréné remplaça l'antique simplicité des premiers âges. Ce grand peuple blasé se lança dans toute sorte de raffinements inouïs: il lui fallut des amusements grandioses comme sa puissance. Tout homme politique qui voulut donner carrière à son ambition fut obligé de lui faire des distributions d'argent, et de bâtir de nouveaux cirques ou de nouveaux théâtres.

Le théâtre de Balbus contenait trente mille spectateurs.

Le théâtre de Marcellus, terminé par Auguste, en contenait également trente mille, et celui de Pompée, bâti à son retour d'Asie, n'en contenait pas moins de quarante mille.

Le grand cirque élevé par Jules César avait des proportions gigantesques: il avait plus de

six cents mètres carrés, et recevait environ 260,000 spectateurs. Il fut encore agrandi sous l'empereur Constance.

IV.

Le spectacle était d'accord avec les immenses proportions de la scène. On comprend combien une œuvre littéraire, renfermée dans les étroites limites d'une tragédie ou d'un drame, aurait paru froide à ce peuple guerrier. Il fallait, pour l'émuouvoir, que l'arène fut arrosée de sang humain.

Trois genres de spectacles étaient donnés dans les cirques : ils ne différaient entre eux que par une cruauté plus ou moins marquée. Dans l'un, on exposait les hommes à la fureur des bêtes féroces ; dans l'autre, les bêtes féroces se déchiraient entre elles ; dans le troisième, des hommes armés se massacraient entre eux.

Sylla, préteur, fit combattre en un jour cent lions à crinières ; Scaurus fit égorger cent cinquante panthères pendant son édilité ; et César, dictateur, donna le spectacle de trois cents éléphants combattant contre trois cents lions.

Les combats des gladiateurs avaient quelque chose de plus féroce encore. Gordien, édile, donna quelquefois des combats de cinq cents paires de gladiateurs ; Trajan en fit paraître dix mille en un seul jour, pour célébrer l'anniversaire de son avènement au trône.

Sous Néron et sous Domitien on vit, au rapport de Tacite, des sénateurs et des femmes de premier rang se prostituer publiquement sur l'arène.

Les frais que ces spectacles occasionnaient à l'Etat étaient immenses. Sous les guerres puniques, ils n'avaient été que de deux cent, huit cent, trois mille piastres par jour ; sous Claude, ils s'élevèrent à la somme énorme de quatre-vingt millions de sesterces, environ trois millions de piastres.

V.

Les fortunes privées avaient grandi dans les mêmes proportions que la fortune publique. Dans cette société profondément matérialiste, la découverte d'un plat nouveau ou d'une volupté nouvelle était accueillie comme un grand événement. On se mettait à table à la sixième heure du jour, et le repas se prolongeait fort avant dans la nuit, à la clarté de mille flambeaux. Tout le génie des Romains était passé dans l'art culinaire : un bon cuisinier se payait au poids de l'or.

On aurait peine à croire aujourd'hui aux sommes fabuleuses dépensées dans un seul de leurs repas, si le fait ne nous était attesté par les auteurs les plus dignes de foi.

Dans un festin de réception, Lucullus dépensa, d'après le récit de Pline, la somme de \$91,905.

Le fils d'Esopus, le tragédien, faisait dissoudre des perles dans des essences et les buvait avec son vin : on prétend que chaque perle lui revenait à \$50,000.

Jules César dépensa une fois dans un souper politique, pour fêter sa réconciliation avec Pompée, le revenu de trois provinces, plus de cinq millions de piastres. Cette société dégénérée,

sans principe et sans croyance, semblait frappée de vertige : elle avait accepté pour devise cette maxime d'Épicure : *Vivre demain ; c'est vivre trop tard : vis aujourd'hui !*

VI.

L'empereur Auguste, au milieu de ce débordement de vices, conserva une simplicité de mœurs qui contraste singulièrement avec celle de ses successeurs. Quoique petit de taille, il semblait fait pour dominer une telle époque. Suétone nous a tracé son portrait : il avait cinq pieds un pouce environ. Ses cheveux étaient bouclés, tirant sur le blond ; ses oreilles, moyennes ; ses yeux, extrêmement grands, verdâtres, si brillants et si pleins de feu, qu'il était difficile d'en supporter l'éclat. Il avait des sourcils qui se rejoignaient, le nez aquilin, les dents un peu écartées, courtes et rouillées, et le teint légèrement basané.

Il habitait sur le mont Palatin une petite maison fort modeste, dont on voit encore quelques ruines. Les portiques en étaient peu spacieux, et les colonnes simplement en pierre. On n'y trouvait ni marbre ni pavé précieux ; sa vaisselle, ses tables, ses ameublements atteignaient à peine à l'élégance d'une fortune ordinaire.

L'été comme l'hiver, Auguste habitait la même chambre ; il eût été impossible, dans cette ville si pleine de luxe, de reconnaître dans cette habitation la demeure du maître du monde, si l'on n'eût aperçu des gardes qui en surveillaient les abords, comme dans un camp. Il avait dû ses succès plutôt à la fermeté de son caractère qu'à ses talents : il avait compris qu'à un tel peuple il fallait un maître, et le pouvoir était venu se placer de lui-même dans sa main.

VII.

Une telle société, enlaçant chacun de ses membres dans un réseau centralisateur, devait être peu favorable au développement du génie littéraire ; cependant le siècle d'Auguste donna naissance à quelques hommes de lettres de premier ordre. Cela tient à des causes que nous expliquerons plus tard. Son règne, au lieu d'être le commencement du despotisme, fut plutôt le magnifique coucher du soleil de la république romaine.

La littérature latine fut loin toutefois d'avoir la puissante originalité de la littérature grecque ; elle porta toujours en elle le cachet de l'imitation. Elle ne fit que reproduire et calquer servilement tous les chefs-d'œuvre de la Grèce. Cicéron s'exerça souvent lui-même à traduire le grec, et ce fut par cette lutte hardie entre la mélodieuse délicatesse de la langue de Platon et l'aspérité de la langue latine, qu'il parvint à la composition de cette phrase harmonieuse et redondante à laquelle il a donné son nom.

Virgile le plus grand de tous les poètes latins, imita presque toujours Théocrite et Homère : il traduisit tout son second chant de l'*Énéide* de Pisandre, poète grec, et il fut loin de surpasser son modèle. Propertius imita les Latins aux chœurs sacrés de Philète et de Callimaque. Catulle copia Sapho et Anacréon ; et Térence

le premier de ses auteurs comiques, emprunta la forme des poètes grecs, et surtout de Ménandre. La littérature romaine prit donc une couleur et un vêtement grecs : elle ne garda d'individuel que ce qui faisait le caractère distinctif de sa physionomie. Rome fit pour sa littérature ce qu'elle avait fait pour ses institutions politiques : elle s'assimila les inspirations, les doctrines, les mœurs de toutes les nations vaincues, et au-dessus de tout cela elle plaça la grande image de la patrie et de ses aigles triomphantes tenant le monde dans leurs serres.

VIII.

Dans le principe, la langue latine ne fut qu'un dérivatif de la langue étrusque. Elle fut plutôt le vocabulaire de brigands que l'idiome d'un peuple civilisé. La carrière littéraire y manqua toujours de ce qui fait la force et la grandeur de sa mission, c'est-à-dire de liberté : cependant, après la conquête de la Grèce, elle y jouit d'une certaine considération.

On rapporte que Pompée, venant pour rendre visite à Possidonius, célèbre philosophe, défendit au lecteur de frapper à sa porte, suivant l'usage ; et celui qui avait vu l'Orient et l'Occident à ses pieds baissa ses faiseaux devant la maison d'un littérateur. Marius, ce paysan d'Arpinum, qui semblait peu apte à apprécier le mérite littéraire, rechercha l'amitié des poètes Archias et Plotius.

Malgré cela, rien ne fut plus ingrat et moins productif que cette profession. En Grèce, la littérature était cultivée par les premières familles ; à Rome, elle fut souvent l'apanage des dernières classes de la société. Térence, Phèdre, Horace, le favori d'Auguste, étaient des fils d'affranchis. La littérature dramatique offrait seule quelques ressources aux poètes, encore ces ressources étaient-elles bien minimes. L'*Eunuque* de Térence rapporta à son auteur huit mille sesterces, environ \$530. Cette somme parut même si exorbitante qu'on eut soin de l'insérer après le titre de la comédie. Palute, ayant perdu la petite fortune qu'il avait ramassée au théâtre, se trouva obligé, pour vivre, de travailler dans une pistrine à tourner la meule d'un moulin, et il finit sa vie dans la dernière misère.

IX.

La profession d'avocat obtenait une tout autre récompense. Presque tous les jurisconsultes romains vécurent dans le luxe et laissèrent à leur mort une grande fortune. On assure que Cicéron reçut environ deux millions de sesterces (\$828,000) pour défendre P. Sylla, accusé de complicité avec Catilina.

Sénèque, dont la vie fut si peu d'accord avec les préceptes, écrivait ses plaidoyers sur une table d'or massif.

Varron, l'homme le plus savant de son siècle, avait une fortune royale. Il possédait des bergeries, des baras, des parcs, de spacieux pâturages ; ses troupeaux hivernaient en Apulie et passaient l'été sur les monts voisins de Rieti. Il avait des biens de campagne, grands et productifs, un à Cumes, un autre à Tusculum, un troisième à Pomplinum, et un quatrième plus

magnifique encore sur les bords du lac Cassin, où l'on admirait une superbe ménagerie des animaux les plus rares.

X.

L'empereur Auguste, parvenu au faite de la puissance, améliora beaucoup la position des hommes de lettres. Il admit Horace, Ovide et Virgile dans sa familiarité la plus intime ; mais en échange de ses bienfaits, il exigea leurs complaisances et leurs éloges ; l'homme de lettres subit la volonté du maître et se fit courtisan.

Virgile reçut des domaines considérables : sa gloire fut grande de son vivant. Un jour qu'il parut sur le théâtre de Naples, les spectateurs se levèrent avec respect, et lui rendirent les mêmes honneurs qu'à l'empereur lui-même.

Les gens de lettres de cette époque jouèrent, à leur insu sans doute, un rôle déplorable, et amenèrent en partie les désordres épouvantables et la dégradante corruption qui signalèrent la décadence romaine. Ils préparèrent peu à peu les esprits à l'obéissance ; ils adoucirent insensiblement et changèrent en admiration les regrets de la liberté. V. Paternus se constitua le flatteur de cette bête féroce qu'on nommait Tibère ; et Valère Maxime, empiétant sur son exemple, ne craignit pas de prodiguer son encens à Séjan digne ministre d'un tel maître.

XI.

Cette complaisance envers le pouvoir fut assurément très coupable, mais elle fut en quelque sorte obligée. L'homme de lettres ne fut pas comme en Grèce un homme politique : la puissance ombrageuse des empereurs ne lui laissa aucune autorité. La servitude était à l'ordre du jour ; les plus hauts fronts se courbaient devant la volonté du chef, et ceux qui se permettaient de penser autrement étaient brutalement supprimés. La question de dignité morale n'était plus rien pour le peuple : les jeux du cirque et les combats de gladiateurs étaient tout pour lui.

La voix du poète parlant au nom de la liberté et de la justice n'aurait donc trouvé nul écho. Les âmes étaient fermées à l'honneur : la vieille vertu romaine était morte avec Caton se déchirant les entrailles, et avec Brutus dans les plaines de Philippes.

Horace fut le véritable poète de cette société voluptueuse. Issu du peuple et lié avec les grandes familles de Rome, il sut allier aux instincts populaires toute l'élégance d'un esprit raffiné. Il avait dans sa jeunesse affiché des idées républicaines, et pris parti pour Antoine dans sa lutte avec Octave. Après la bataille d'Actium, il comprit que la liberté était désormais éteinte, et il se retira de la vie publique en répétant le mot de Brutus : "O vertu, tu n'es qu'un nom !"

XII.

Présenté par Virgile à Mécène, il fut entraîné à la cour, qu'il éblouit bientôt par l'attrait de son esprit et les charmes de sa conversation.

Sa philosophie fut celle d'un sceptique, sa vie fut celle d'un voluptueux. Auguste lui offrit des richesses ; il n'en prit que ce qu'il lui fallait

pour vivre gaie ment sans souci du lendemain. Sa lyre chanta tour à tour l'amour, le plaisir et le vin.

—C'est l'heure, disait-il, de boire et d'ouvrir une danse légère avant que le néant n'engloutisse sa proie.

Lorsqu'il quittait la cour, il allait à sa poétique retraite de Tibur, immortalisée dans ses vers. Là, au doux bruit des cascades murmurant à son oreille, le front couronné de lierre, la coupe en main, il s'enivrait de volupté sur le sein de Lydie, et effouillait les roses de Préneste au courant des ondes limpides. En vain la liberté descendait de plus en plus dans la tombe ; en vain la pierre angulaire se détachait du vieil édifice romain ; en vain on entendait dans le lointain les Barbares frapper aux portes de l'Empire ; le joyeux épicurien cherchait l'oubli dans les yeux de sa maîtresse, et chassait comme importune l'image de la patrie en deuil.

XIII.

La vie du poète fut exempte d'ambition : il refusa l'emploi de secrétaire que lui offrit Auguste. Il savait combien est capricieuse l'amitié des grands, et il préféra à une grandeur trompeuse une existence tranquille. La société romaine était condamnée à mort ; loin de s'apitoyer sur elle, il allait danser et rire sur sa tombe. L'empereur mendia souvent ses éloges et ne les obtint pas toujours.

—“ Je suis irrité contre vous, sachez-le bien, ” lui disait-il dans une de ses lettres : vous ne parlez point de moi dans vos épîtres. Craignez-vous d'être diffamé auprès de la postérité en paraissant avoir été mon ami ? ”

Horace est assurément la figure la plus saillante des hommes de lettres de ce temps-là, car, comme nous l'avons déjà dit, c'est lui qui caractérisa le mieux le scepticisme de son époque. Malgré son esprit et son désintéressement, son influence fut pourtant funeste. Il y a quelque chose qui fait mal dans son éternel sourire, on croit y lire l'absence de toute croyance et le profond mépris des hommes. Ses écrits furent l'incarnation de l'esprit matérialiste dans sa société corrompue. On assure que Néron fut un de ses lecteurs assidus : Horace fut vraiment le poète d'une société mourante.

XIV.

Si les hommes de lettres ne brillèrent pas toujours par leurs vertus publiques, ils se firent du moins remarquer par leurs qualités privées, l'aménité de leur caractère, la douceur de leurs manières, la bienveillante amabilité de leurs relations sociales. Ils furent toujours sensibles à l'amitié, cette vertu des grandes âmes et des nobles cœurs. Rien n'est touchant comme l'admirable correspondance de Cicéron et d'Atticus. L'amitié la plus étroite lia Horace et Virgile ; quoique rivaux en poésie, ils n'éprouvèrent jamais les aiguillons de cette basse jalousie qui distingue les natures vulgaires. Lorsque Virgile sentit la mort s'approcher de lui, il demanda ses tablettes :

“ Prenez soin d'Horace comme de moi-même, ” écrivit-il à Auguste.

Il en fut de même de Tibulle et d'Ovide, et plus tard de Tacite et de Pline le Jeune. Lorsque vint l'ordre barbare qui exila Ovide sur les rives du Pont-Euxin, Rome accueillit la fatale nouvelle comme un malheur public : Tibulle laissa croître sa barbe et pousser ses cheveux ; sa lyre mêla toujours des soupirs de tristesse à ses chants d'amour. Cette noble amitié des gens de lettres fut quelquefois partagée par les hommes politiques les plus importants : le grand Scipion avait une véritable affection pour Térence le comique ; César affecta toujours de rechercher l'amitié de Cicéron ; et Mécène, l'homme le plus puissant de l'empire après Auguste, fit sa société habituelle des poètes de son temps. Phédre le fabuliste, quoique affranchi, fut toujours reçu et fêté dans les premières maisons des patriciens.

XV.

Auguste avait vu mourir tous les grands littérateurs, et lui-même ne tarda pas à les suivre. En mourant il emporta dans sa tombe le génie littéraire de Rome.

Autant sa tyrannie avait été douce et intelligente, autant celle de ses successeurs fut insupportable et féroce. La décadence des lettres fut précipitée par la servitude publique commencée sous son règne. Tous les vices, toutes les hontes et toutes les dégradations semblaient s'être donné rendez-vous à la cour des Césars. Tacite nous a tracé, de main de maître, le tableau des turpitudes de cette époque, où, suivant sa magnifique expression, il était également dangereux de parler et de se taire. Les délations, les exils, les supplices furent le cortège habituel des empereurs.

Les hommes de lettres furent rares dans cette période : ceux qui parurent ne furent pas toujours exempts de faiblesses et de lâches complaisances. Ils assiégerent quelquefois les anti-chambres, et mendiaient les faveurs ; c'était le malheur des temps. Mais s'ils ne surent pas toujours bien vivre, ils surent du moins bien mourir.

Sénèque avait près de quatre-vingts ans lorsqu'il tomba en disgrâce. Il s'ouvrit les veines, ainsi que sa femme Pauline, qui ne voulut pas l'abandonner à cette heure suprême.

Lucain avait débuté jeune dans la carrière littéraire. Ses succès promettaient un digne successeur au chantre de l'*Enéide*. Néron ne put lui pardonner d'avoir fait l'éloge de Pompée et de Brutus. Lucain, après quelques hésitations, sentit son âme grandir en face de la mort ; il récita jusqu'à son dernier souffle des vers républicains.

Triste époque que celle où le suicide, devenant la vertu des grands cœurs, était le seul refuge contre un despotisme sans limites !

XVI.

Cette période ne fut pas cependant stérile. Elle vit naître deux hommes qui furent les vengeurs de la vertu prosaïque : ce furent Juvénal, satirique implacable, et l'auteur des *Annales*, écrivain sublime, qui vana aux imprécations de l'histoire toute cette cohue des vices humains. Parmi les empereurs, si quelques-uns se firent

remarquer au milieu des mœurs farouches de leur époque par une certaine douceur de caractère, ils ne le durent qu'à la culture des lettres et de la philosophie : tels furent Trajan, Antonin, Marc-Aurèle.

Les lettres s'éteignirent doucement. L'empire était menacé de toutes parts ; d'un côté, c'étaient les barbares qui renversaient ses murailles ; de l'autre, c'était l'Évangile qui renversait ses dieux. Une lueur se fit entrevoir du côté de Byzance, puis l'esprit humain se reposa pendant plusieurs siècles.

Telle fut l'époque romaine : ses hommes de lettres n'y jouèrent en politique qu'un rôle secondaire, et pourtant elle ne fut pas sans grandeur. Par ses armes, elle prépara l'unité politique ; par ses jurisconsultes elle établit la science du droit, et jeta les bases de nos codes modernes. Par une étonnante singularité, ce fut à Rome que prit naissance la première feuille périodique dont l'histoire fasse mention. Jules César, pour répondre aux fausses nouvelles, créa une espèce de *Moniteur* quotidien, sous le nom d'*Actes diurnaux* du peuple romain ; de telle sorte que celui qui prépara les chaînes de Rome, fut également celui qui créa le premier journal, ce grand levier de l'affranchissement des sociétés modernes.

(Fin de l'époque romaine.)

A MARIE.

LA MÉLANCOLIE.

Les rêves de malheur s'accomplissent toujours.
Je rêvais, et voilà de cela bien des jours
Et même bien des ans ; mais je me le rappelle.
Je rêvais que la vie à mes regards si belle,
Si belle à son printemps, si riante d'abord,
N'était plus qu'un désert silencieux et mort.
Poussé de tout côté par mon inquiétude,
J'étais abandonné dans cette solitude,
De tristesse et d'ennui j'allais enfin mourir.
Mais Marie apparut ; je cessai de souffrir !
Ils sont venus ces jours que j'avais vus d'avance,
Ils sont venus ces jours voués à la souffrance,
Ils sont venus ces jours désolés du malheur,
Ils sont venus tomber écrasants sur mon cœur.
Et mon cœur n'en peut plus supporter l'amertume

[tume

Je sens que je succombe au mal qui me consume.
Mes pas sont chancelants, mon front est abattu ;
Et si pour rappeler un reste de vertu
Ma bouche au ciel encor murmure une prière,
Des larmes à l'instant inondent ma paupière.
Jour et nuit cependant, pour calmer mon cha-

[grin,

J'invoque un nom puissant que nul n'invoque en vain.

[vain.

À ma voix suppliante, ô ma mère chérie,
Vous ne répondez pas lorsque pour moi la vie
N'est plus qu'un brisement cruel et que mon cœur
Ne peut plus soulever le poids de sa douleur.
Je m'égare, insensé ! pardonnez-moi, ma mère,
Je pleure encor, c'est vrai, mais à vos pieds j'es-

[père.

Mon rêve tout entier par vous s'accomplira,
Vous sécherez mes pleurs, mon cœur vous bénira.

HENRI MILLON.

LA CROIX DE JEANNETTE.

Quoique rude, escarpée, inégale et boueuse, la rue des *Blancs-Manteaux* est peut-être une des rues les plus fréquentées de Paris. Tout le jour, il circule sur ses trottoirs étroits tout un monde d'hommes et de femmes, de toutes les classes de la société, fourmillière bigarrée, où toutes les individualités sont confondues, où tous les costumes se coudoient. C'est une succession de passants chargés de paquets de toutes les dimensions et de toutes les formes, une animation qui commence à huit heures du matin pour durer jusqu'au soir.

C'est que c'est dans la rue des *Blancs-Manteaux* qu'est située l'administration centrale du Mont-de-Piété.

Le Mont-de-Piété ! ce nom seul éveille dans l'esprit du penseur bien des réflexions sérieuses ; il rappelle bien des histoires drôles et comiques, bien des aventures tristes et désolées ; le rire et les larmes, le vice et la vertu, la pauvreté honteuse et la richesse dissipatrice. On ferait un livre rempli d'intérêt, tout émaillé d'actualités palpitantes et de détails inédits, en publiant tous les mystères de turpitudes, d'infamie et de misère qui conduisent dans ce gigantesque capharnaüm de l'usure cette multitude aux physiologies si diverses.

Le hasard m'a fait assister dernièrement à un petit drame qui s'est déroulé dans la salle des ventes de cette administration.

La salle des ventes du Mont-de-Piété de Paris ne diffère des autres locaux de ce genre que par sa vaste proportion. C'est un immense parallélogramme dans lequel se vendent, à certains jours déterminés, les objets qui n'ont pas été dégagés dans les délais fixés par les règlements.

Donc, il y a quelques mois, je me trouvais par hasard dans cette immense enceinte, au milieu d'une cohue de curieux ou d'intéressés. J'examinais avec indifférence la scène qui se passait sous mes yeux, lorsqu'une voix de femme, faible et tremblante, résonna à mes oreilles.

— Est-ce que j'arrive à temps ? chevrotait la voix. Ma pauvre croix est-elle encor là ?

Je me retournai et je vis alors à mes côtés une petite vieille, pauvrement vêtue, mais propre dans sa mise, qui se hissait sur la pointe de ses sabots et tâchait de découvrir un objet sur le bureau des vendeurs. Elle était tout émue et de grosses larmes remplissaient ses yeux. Enfin elle poussa une exclamation dans sa joie.

— La voilà, monsieur, me dit-elle, la voilà, ma pauvre croix ! et elle me prenait les mains et elle m'aurait embrassé de joie.

— C'est que ma croix, continuait-elle, c'est mon seul bien ; elle a été le premier ami de mon enfance, elle a été le dernier cadeau de ma pauvre mère mourante, et si je l'avais perdue, je crois que je serais morte de chagrin.

Et elle riait, elle trébuchait d'aise, et tout le monde souriait autour d'elle ; mais indifférente à tout, elle continuait avec volubilité :

— Vous permettez que je vous parle de ma croix, monsieur, me dit-elle en s'adressant à

moi, cela me fera prendre patience, en attendant que je puisse la toucher et l'embrasser.

— C'est une bien vieille croix en or, émaillée avec de belles pierres vertes tout alentour ; ce fut le cadeau de noce que mon pauvre père fit à ma mère, et je me rappelle qu'étant tout enfant, lorsque la bonne femme me faisait sauter sur ses genoux, je m'amusa à tourner et retourner dans mes petites mains le précieux bijou dont les pierres étinçelaient sous mes regards. Plus tard, quand je grandis, cette croix devint l'objet de mes désirs et de mes rêves de chaque jour. Quelquefois, le dimanche, quand elle me faisait belle, ma mère me la mettait au cou, et je me promenais toute fière de ce beau joyau au milieu de mes petites compagnes, qui me regardaient avec envie ; le jour de ma première communion, on me la laissa toute une semaine et, ma mère m'avait promis de me la donner le jour de mon mariage.

Hélas ! je devrais entrer bien plus tôt en possession de l'objet de ma convoitise ; un jour, ma mère me la passa, en pleurant, au tour du cou.

— C'est tout ce que je possède, ma fille, me dit-elle en m'embrassant, et je te le donne ; que cette croix te rappelle les derniers vœux de ta mère mourante. Sois toujours pieuse et bonne, et n'oublie pas que le seul héritage que je te laisse est le souvenir d'une vie irréprochable.

Le lendemain, j'étais orphelin.

Depuis, j'ai vécu au jour le jour, gagnant mon pain en travaillant, et soignant mon pauvre vieux père, que le bon Dieu m'a conservé. Elle est bien difficile, allez monsieur, la vie d'une pauvre fille qui veut rester honnête. Mais quand j'éprouvais quelques défaillances dans ma pauvre existence, lorsque les mauvaises pensées me venaient à l'esprit, je regardais ma croix, je pensais à ma mère et je me sentais consolée, et je me remettais au travail avec courage et persévérance.

L'année dernière, mon père tomba malade. Il était bien âgé, le pauvre homme, il avait 89 ans. Je dépensai pour le soigner toutes mes petites économies, je travaillai jour et nuit ; mais vint un jour où mes ressources furent épuisées, où mes forces faiblirent ; alors je pris ma croix en soupirant et je l'apportai ici ; on me donna vingt-cinq francs, et je m'en retournai le cœur bien gros. Mais grâce à cet argent, je pus soigner mon père, et Dieu a béni ces soins.

Quand il fut guéri, il s'aperçut que je n'avais plus ma croix ; il fallut tout lui dire : il se fâcha, il pleura.

— J'aurais mieux aimé mourir, Jeannette, dit-il.

— Et moi donc ? répondis-je en sanglotant et l'embrassant.

Depuis ce jour, nous n'avons pas cessé de travailler pour pouvoir racheter ce legs précieux, mon pauvre père et moi. Ah ! nous avons eu bien du mal ! Enfin nous avons pu y aboutir, et je suis arrivée à temps et je vais l'avoir. J'ai là trente francs, je l'aurai, je l'aurai.

Et mon pauvre père sera-t-il heureux ! Il m'attend à la porte ; je n'ai pas voulu qu'il entre, j'ai craint l'émotion pour lui.

En ce moment, la voix du crieur se fit entendre :

— Une croix en or, émaillée avec émeraudes (vieux style).

— Quinze francs.

— Vingt francs, dit ma voisine.

— Vingt francs, répéta le crieur.

A ce moment, une personne s'approcha, examina le bijou.

— Tiens, c'est vieux, dit-elle ; cela redevient de mode.

— Vingt-cinq francs.

— Trente francs, râla la vieille femme.

— Trente-cinq francs, répéta la voix du crieur.

La petite vieille s'affaissa sur elle-même.

— Je ne les ai pas, dit-elle en pleurant, je suis perdue.

— Trente-cinq francs, tonna le crieur.

Ma voisine était folle.

Quarante francs, s'écria-t-elle, et son regard désolé me disait : " Je ne les ai pas.

— Quarante-cinq.

— Cinquante.

— Soixante francs, dit triomphalement l'acheteuse.

La petite vieille sanglotait.

En ce moment, une nouvelle voix s'éleva à nos côtés :

— Soixante-dix.

La lutte recommença avec le dernier enchérisseur.

— Soixante-quinze.

— Quatre-vingts.

— Cent francs.

La croix fut adjugée à un jeune homme qui se trouvait près de nous ; il la regarda en souriant et, regardant la pauvre vieille, il la lui glissa dans les mains.

— Gardez-la, ma bonne, lui dit-il, je ne rachèterai pas ma montre ; et il disparut.

Ivre de joie, Jeannette sortit en embrassant sa croix ; je la suivis à distance, et je la vis de loin qui embrassait un vieillard sous le porche de la grande porte.

Et elle lui montrait la croix ; et elle lui racontait sans doute ce qui venait de se passer ; puis ils disparurent à leur tour alertes et joyeux.

En m'en allant, j'aperçus, caché dans l'angle de la rue, le jeune homme, qui les regardait s'éloigner les larmes aux yeux.

LUDOVIC DE BRÉVILLE.

La licence, cette hardiesse de la liberté, est l'acte qui franchit les limites, soit des nanges, des convenances, de la raison, de la justice, de la morale ou de la loi.

Née du dérèglement, elle peut conduire à la faute, à l'abus, au vice et à l'insubordination.

L'abus, cette témérité brutale de la force, cette hardiesse indelicatée de la position, est un excès de pouvoir, un manque de probité.

C'est un devoir que de faire le bien, quand on le peut, et autant qu'on le peut.

LE NIAGARA.

Un de ces lieux où l'on croit
voir faire la roue à ce
prou magnifique, qu'on
appelle la nature.

VICTOR HUGO.

A. M. LE MARQUIS DE M...

I.

Que pourrait ajouter ma clameur à la sienne,
Mon obscurité neuve à sa splendeur ancienne,
Et mes vers à ses flots toujours en action ?
Anéanti, laissant dans le ciel chanter l'âge,
Le poète s'arrête et, pour toute louange,
Pose un point d'admiration !

Ainsi je méditai quand, du haut du rivage,
Je plongeai du regard dans le gouffre sauvage ;
Devant cet infini je compris mon néant,
La Peur mit un baillon sur ma voix périssable
Quand, au soleil levant, je me vis, grain de sable,
Face à face avec le géant.

Et tout autour de moi semblait pris de vertige,
L'arbre sur son rocher et la fleur sur sa tige ;
Les chênes frissonnaient ainsi que des roseaux ;
Les pins n'osaient rien dire au vent qui les balance ;
Tous les bruits de la terre, enfin, faisaient silence
Autour du tonnerre des eaux.

Je m'assis sur la mousse. O grandeur ! ô tempête !
Eugissement du flot que la vague répète !
Cri suprême que jette un fleuve en succombant !
— Oh ! je m'élançais, joyeux, dans la mort noire,
Si je pouvais, couvert d'un arc-en-ciel de gloire,
Faire autant de bruit en tombant !

II.

Où sont les syllabes exactes
Pour représenter à l'esprit
L'emportement des catacactes,
Se ruant vers le but prescrit.

Où pourrais-tu trouver, ô mage,
Fils de l'Orient exalté,
Une plus grandiose image
De l'aveugle fatalité ?

Une vague écumeuse passe :
Est-ce un vain rêve ? est-ce un éclair ?
— Non, car j'entends frémir l'espace,
— Non, car je vois s'obscurcir l'air.

En avant le fleuve se rue ;
Rien ne s'oppose à son dessein.
Plus d'un rocher, noire charrie,
Creuse un sillon blanc dans son sein ;

Mais qu'importe au monstrueux fleuve,
A l'inductible torrent
Qu'un morceau de granit s'abreuve
Dans le milieu de son courant ?

En vain le temps forma ces îles
Qui surnaient dans la forêt ;
Tous ces obstacles inutiles
Ne font qu'irriter sa fureur.

Voyez comme l'eau dans sa rage
Rouge cet flot redouté,
Bouquet échoué dans l'orage,
Suspendu sur l'éternité !

De ce roc, penchez-vous, livide,
Ceci répond-il à vos vœux ?
Devant l'attraction du vide
Sentez-vous roidir vos cheveux ?

Tremblez-vous de ne voir personne,
D'être là, les yeux égarés,
Seul, entre l'herbe qui frissonne
Et les grands chênes effarés ?

Contemplez, spectacle sublime !
De ce rocher vertigineux
L'horrible beauté de l'abîme
A la fois sombre et lumineux.

De l'abîme que nul n'affronte,
Que l'on admire en frémissant,
D'où le morne nuage monte,
Où l'arc-en-ciel joyeux descend.

Iris semble, en ouvrant son aile,
Faire planer en liberté
Sur cette tourmente éternelle
L'éternelle sérénité.

Car ce grand fleuve solitaire
Mêle, terrible et gracieux,
Toutes les horreurs de la terre
A toutes les gloires des cieux.

Bien, Niagara ! bien, tonnerre !
Mêle ton bruit aux vents ailés
Fier, claque-toi de ton aile
Sur les rochers échoués !

— Poème admirable et sans règle,
Chaos effroyable et brillant,
Que n'oserais visiter l'aigle,
Où se plaisait Châteaubriand !

Châteaubriand, l'âme infinie,
Le lutteur, comme toi trouble,
Le grand cœur, l'orageux génie,
Sous lui-même, enfin, accablé.

— Rugis, ô fleuve où l'esquif sombre,
Et coule, de débris couverts !
Jette au ciel bleu ton vellet sombre !
Jaspe d'écume ton flot vert !

Travaille sans fin et sans trêve
A ton gouffre mystérieux
Et fais trembler au loin la grève
Au choc de tes bonds furieux !

Poursuis ton cours plein de désastres
Et fais gronder sinistrement
Ton tonnerre affreux dont les astres
Ont peur au fond du firmament.

III.

Eh bien ! tu couleras, un jour, calme et timide ;
Ta vague expirera sur ton rivage humide,
Molle comme un baiser d'amour du premier soir ;
Et l'astre traversant l'éternel Empire
Verra tant de douceur dans ta vague azurée
Qu'il la prendra pour un miroir.

Tu ne mêleras plus au bruit de la ramure
Que des accents douteux, ineffable murmure ;
Nul brouillard ne cèdra tes fraternels îlots
Les roseaux verdiron devant ta chute absente,
Et, sans le moindre effroi, la vierge rougissante
Viendra se baigner dans tes flots.

Toute cette eau d'argent, nappes immense et brillante
Qui couvre de ses plis ton écluse offrayante,
Comme un autre délugé à grand bruit arrivant,
Et qui semble, d'en bas, quand la nuit est sans voiles,
La tunique d'un ange accroché aux étoiles
Et flottant au souffle du vent.

Un jour, on la verra baisser, tranquille et lente,
Les méandres sans fin de la rive indolente,
Des saules voleront son cours de leurs rideaux.
Veuve de ces écueils qu'en nos jours elle lare,
Les fils de l'avenir la verront, souple esclave,
Apprendre à porter des fardeaux.

Devant l'humanité la nature recule.
L'aube de ce pays sera ton crépuscule.
L'avenir à ton flot dira:—C'est pour jamais!
— Saus qu'on arrache un roc à ta chute superbe,
Tu subiras la loi qui régit le brin d'herbe
En murmurant:— Je me soumetts.

Tu le comprends déjà, dans ta rude carrière,
Et, plein de désespoir, tu bondis en arrière,
O beau fleuve indien si fier de ta splendeur!
Mais Dieu ne pourrait rien contre la Destinée;
Tu tomberas, au bout de ta lutte obstinée,
Sous le fardeau de ta grandeur.

Rugis donc, aujourd'hui! bondis de roche en roche!
Fais redouter à tous ta formidable approche!
Rebelle, double encor le bruit que tes flots font!
— Un jour, tu couleras, doux, patient, fidele,
Et le steamer puissant et la faible hirondelle
Rideront seuls ton flot profond!

IV.

Ainsi, dans son creuset énorme,
La nature, sans vanité,
Met ses chefs-d'œuvre et les transforme,
Lasse de son éternité.
L'immuable et le véritable
Ne sont pas de ce monde instable
Qu'une volonté redoutable
Mine toujours par un côté:
Et, dans les jours d'effervescence,
Meurent pour une autre naissance
Tous les prodiges de puissance,
Tous les miracles de beauté.

Sans se transformer, rien ne dure.
Sur les grands monts, sous les boreaux,
On voit s'effeuiller la verdure,
Et tomber le marbre en morceaux.
Le flot vert, la vague moirée,
La cascade fraîche et nacrée
Peuvent prolonger leur durée
Quelques siècles—quelques moments.
— Un jour, sur les choses célèbres
Se ferment des crêpes funèbres;
On voit partir dans les ténèbres
Les sujets d'éblouissements.

Quand ils ont passé sur la terre,
Arrogants au milieu du deuil,
Qu'ils ont, pendant longtemps, fait taire
Toute voix devant leur orgueil,
Tout à coup le ciel devient sombre;
Un Verbe effrayant sort de l'ombre:—
"Da vos jours j'ai compté le nombre;
"Je vous garde un destin nouveau!"
— Et, sources proches ou lointaines,
Humbles courants, chutes hautes,
Les Ningaras, les fontaines
Coulent sous le même niveau!

VAN HOOVEN.

L'ADIEU.

PENSÉE.

Quand ils s'en vont là-bas, en nombreuses cohortes,
À l'époque où l'on voit tomber les feuilles mortes,
Ces petits déserteurs qu'Avril doit rappeler;
Ils délaissent souvent, sur la branche qui plie,
Ou dans le nid de mousse, ou bien dans la prairie,
Un petit compagnon qui ne peut s'envoler.

Il le voudrait, hélas! Et déployant son aile,
Il saurait suivre aux cieux la rapide hirondelle,
Et dépasser l'azur vers de lointains climats.
Il pourrait précéder la colombe qui passe,
Ou dans le plomb du chasseur l'a blessé dans l'espace,
Quand l'aiglon déjà ramenait les frimas.

L'hiver va de son souffle attrister la nature
Et les petits oiseaux, redoutant la froidure
À l'horizon déjà précédent les autans.
Déjà pour le départ leur noir troupe allée
S'estompe en petits points sous la nue isolée:
— Adieu, petits fuyards; revenez au printemps.

Mais lui ne peut les suivre et son aile impuissante
Ne peut trouver d'appui dans les airs, chancelante.
Il rase les guérets et s'arrête soudain.
De sa mourante voix il essaie, il module
Un dernier chant d'adieu, qu'au temps du crépuscule,
Ses frères rediront comme un écho lointain.

.....
Espoir! frère roseau qu'un doux zéphyr balance,
Quand le Ciel nous sourit, au seuil de la souffrance,
Ah! pourquoi n'es-tu pas le frère de l'adieu?
Avec toi, la douleur en serait moins amère:
Et quand tu le soutiens, sa peine passerait
N'est qu'un bien court regret que l'on confie à Dieu!

H. T. T.

Québec, 20 avril, 1850.

SOUVENIRS HISTORIQUES.

On parlait dernièrement, à propos de la brochure intéressante du colonel Beaton, d'une lettre extrêmement attachante écrite par Montcalm à M. de Berrery, quelques semaines avant sa mort; nos lecteurs liront avec plaisir cette lettre presque prophétique du chevaleresque guerrier dont la glorieuse dépouille repose dans les murs de Québec et qui a inspiré à notre collaborateur, M. L. J. C. Fiset, les belles strophes que nous publions à la suite de cette lettre.

—(RED. RUCHE.)

" Monsieur et cher Cousin,

" Me voici, depuis plus de trois mois, aux prises avec M. Wolfe: il ne cesse jour et nuit de bombarder Québec, avec une furie qui n'a guères d'exemple dans le siège d'une place qu'on veut prendre et conserver. Il a déjà consumé par le feu presque toute la Basse-ville; une grande partie de la Haute est écrasée par les bombes. Mais ne laissâ-t-il pierre sur pierre, il ne viendra jamais à bout de s'emparer de cette capitale de la colonie, tandis qu'il se contentera de l'attaquer de la rive opposée, dont nous lui avons abandonné la possession. Aussi, après trois mois de tentative, n'est-il pas plus avancé dans son dessein qu'au premier jour. Il nous ruine, mais il ne s'enrichit pas. La campagne n'a guères plus d'un mois à durer, à raison du voisinage de l'automne—terrible dans ces parages pour une flotte, par les coups de vent qui règnent constamment et périodiquement.

" Il semble qu'après un si heureux prélude, la conservation de la colonie est presque assurée. Il n'en est cependant rien: la prise de Québec dépend d'un coup de main. Les Anglais sont maîtres de la rivière: ils n'ont qu'à effectuer une descente sur la rive, où cette ville, sans fortifications et sans défense, est située. Les voilà en état de me présenter la bataille que je ne pourrai plus refuser, et que je ne devrai pas gagner. M. Wolfe, en effet, s'il entend son métier, n'a qu'à essayer le premier feu, venir ensuite à grands pas sur mon armée, faire à bout portant sa décharge: mes Canadiens, sans discipline, sourds à la voix du tambour et des instruments militaires, dérangés par cet escarre, ne sauront plus reprendre leurs rangs. Ils sont d'aillurs sans bayonnettes pour répondre à celles de l'ennemi; il ne leur reste qu'à fuir, et me voilà battu sans ressource. Voilà ma position!... Position bien fâcheuse pour un

général, et qui me fait passer de bien terribles momens. La connaissance que j'en ai m'a fait tenir jusqu'ici sur la défensive qui m'a réussi : mais réussira-t-elle jusqu'à la fin ? Les événemens en décideront ! Mais une assurance que je puis vous donner ; c'est, que je ne survivrais pas probablement à la perte de la colonie. Il est des situations où il ne reste plus à un général que de périr avec honneur : je crois y être : et sur ce point je crois que jamais la postérité n'aura rien à reprocher à ma mémoire. Mais si la Fortune décide de ma vie, elle ne décidera certainement pas de mes sentimens—ils sont français et ils le seront jusque dans le tombeau, si dans le tombeau on est encore quelque chose ! Je me consolerais du moins de ma défaite, et de la perte de la colonie, par l'intime persuasion où je suis, que cette défaite vaudrait un jour à ma patrie plus qu'une victoire, et que le vainqueur en s'aggrandissant, trouverait un tombeau dans son agrandissement même.

« Ce que j'avance ici, mon cher cousin, vous paraîtra un paradoxe ; mais un moment de réflexion politique, un coup d'œil sur la situation des choses en Amérique, et la vérité de mon opinion brillera dans tout son jour. Non, mon cher cousin, les hommes n'obéissent qu'à la force et à la nécessité ; c'est-à-dire, que quand ils voient armé devant leurs yeux, un pouvoir toujours prêt et toujours suffisant pour les y contraindre, ou quand la chaîne de leurs besoins leur en dicte la loi. Hors de là point de joug pour eux, point d'obéissance de leur part ; ils sont à eux ; ils vivent libres, parce qu'ils n'ont rien au dedans, rien au dehors, qui les oblige à se dépouiller de cette liberté qui est le plus bel apanage, la plus précieuse prérogative de l'humanité. Voilà les hommes !—et sur ce point les Anglais, soit par l'éducation, soit par sentiment, sont plus hommes que les autres. La gêne de la contrainte leur déplaît plus qu'à tout autre : il leur faut respirer un air libre et dégagé ; sans cela ils sont hors de leur élément. Mais si ce sont là les Anglais de l'Europe, c'est encore plus les Anglais d'Amérique. Une grande partie de ces colons sont les enfans de ces hommes qui s'expatrièrent dans ces temps de trouble, où l'ancienne Angleterre, en proie aux divisions, était attaquée dans ses privilèges et droits, et allèrent chercher en Amérique une terre où ils pussent vivre et mourir libres, et presque indépendants ; et ces enfans n'ont pas dégénéré des sentimens républicains de leurs pères. D'autres sont des hommes, ennemis de tout frein, de tout assujétissement, que le gouvernement y a transportés pour leurs crimes. D'autres, enfin, sont un ramas de différentes nations de l'Europe, qui tiennent très peu à l'ancienne Angleterre par le cœur et le sentiment, tous en général ne se soucient guères du roi ni du parlement d'Angleterre.

« Je les connais bien, non sur des rapports étrangers, mais sur des correspondances, et des informations secrètes, que j'ai moi-même ménagées, et dont un jour, si Dieu me prête vie, je pourrais faire usage à l'avantage de ma patrie. Pour surcroît de bonheur pour eux, tous ces colons sont parvenus dans un état très florissant ; ils

sont nombreux et riches ; ils recueillent dans le sein de leur patrie, toutes les nécessités de la vie. L'ancienne Angleterre a été assez sotte, et assez dupe, pour leur laisser établir chez eux les arts, les métiers, les manufactures ; c'est à dire, qu'elle leur a laissé briser la chaîne de besoins qui les liait, qui les attachait à elle, et qui les fait dépendants. Aussi toutes ces colonies Anglaises auraient depuis longtems secoué le joug, chaque province aurait formé une petite république indépendante, si la crainte de voir les Français à leur porte n'avait été un frein, qui les avait retenus. Maîtres pour maîtres, ils ont préféré leurs compatriotes aux étrangers, prenant cependant pour maxime, de n'obéir que le moins qu'ils pourraient ; mais que le Canada vint à être conquis, et que les Canadiens et ces colons ne fussent plus qu'un seul peuple, et la première occasion, où l'ancienne Angleterre semblerait toucher à leurs intérêts, croyez-vous, mon cher cousin, que les colons obéiront ? Et qu'auraient-ils à craindre, en se révoltant ?

« Je ne puis cependant pas dissimuler que l'ancienne Angleterre avec un peu de bonne politique pourrait toujours se réserver dans les mains une ressource toujours prête pour mettre à la raison ses anciennes colonies. Le Canada considéré dans lui-même, dans ses richesses, dans ses forces, dans le nombre de ses habitans, n'est rien en comparaison du conglobat des colonies Anglaises ; mais la valeur, l'industrie, la fidélité de ses habitans, y suppléent si bien, que, depuis plus d'un siècle, ils se battent avec avantage contre toutes ces colonies ; dix Canadiens sont suffisants contre cent colons Anglais. L'expérience journalière prouve ce fait. Si l'ancienne Angleterre, après avoir conquis le Canada, savait se l'attacher par la politique des bienfaits, et se le conserver à elle seule, si elle le laissait à sa religion, à ses lois, à son langage, à ses coutumes, à son ancien gouvernement, le Canada, divisé dans tous ses points, d'avec les autres colonies, formerait toujours un pays isolé, qui n'entrerait jamais dans leurs intérêts ; . . . mais ce n'est pas là la politique britannique. Les Anglais font-ils une conquête, il faut qu'ils changent la constitution du pays, ils y portent leurs lois, leurs coutumes, &c. &c. . . Voilà les Canadiens transformés en politiques, en négocians, en hommes insatiables d'une prétendue liberté qui chez la populace tient souvent en Angleterre de la licence, . . . Je suis si sûr de ce que j'écris que je ne donnerais pas dix ans après la conquête du Canada pour en voir l'accomplissement.

« Voilà ce qui, comme Français, me console aujourd'hui du danger éminent que court ma patrie, de voir cette colonie perdue pour elle.

« MONTCALM. »

« Du camp devant Québec.
24 d'août, 1759.

MONTCALM.

POÈME.

Les semaines, les mois se passent,
Le canon tonne, mais en vain !
Devant la ville de Champlain
Wolfe gémit, ses vœux se lassent ;
Et déjà sur sa flotte on brûle de partir
Sans de Montmorency laver le souvenir.

Ses bataillons, torrents de lave,
Seront dignes de son grand cœur,
Mais enfin, pour être vainqueur
Il ne suffit pas d'être brave...
À la gauche broyés, pourront-ils sous nos yeux,
Au centre, à notre droite escalader les cieux !*

Horreur ! l'ennemi dans sa rage
Dévaste les champs, les jameaux,
Et les flammes au bord des eaux
Partout signalent son passage...
De ruines s'emplit l'héroïque cité
Qu'importe ! à nous la gloire, à nous la liberté !

Mais que fait donc la noble France ?
Sans doute elle arme l'océan...
Non, pour l'honneur du drapeau blanc,
À la cour de Louis on danse !
Juste ciel, qui permet ce cruel abandon,
Grâce, grâce pour nous, pour la France, pardon !

Ah ! si trop longtemps elle oublie
Son sang, son glorieux dépôt,
Aux fleurs-de-lis l'Anglais bientôt
Arrachera notre patrie...
Aux armes ! jeunes gens, vieillards et laboureurs !
Montcalm commande encor : vous aurez des vengeurs !

La victoire à sa voix soumise
À Carillon subit ses loix...
Osérogé, mille autres exploits
Ont fait rayonner sa devise !
Un contre cinq, sans fer, sans secours et sans pain, †
Comme hier, Dieu le veut ! nous les battons demain !

Dieu ne le voulait pas... Un soir qu'avec mystère
Le héros prolongeait sa ronde solitaire
Vers un poste éloigné sur la rive des flots,
On dit qu'une ombre immense intercepta sa vue,
Et qu'une voix profonde, ineffable, inconnue,
Au milieu des éclairs laissa tomber ces mots :

"Soldat, digne héritier des preux de Charlemagne,
Comme au sage Moïse, au bord de la montagne,
Je veux te révéler mes décrets éternels...
Pour la première fois, fils aîné de la gloire,
Ma justice à ton bras refusa la victoire,
En couronnant ton front de lauriers immortels."

"Le peuple de Clovis que j'armai de mon glaive,
Étoile du matin, phare que sur la grève
Je plaçai pour guider, sauver les nations :
Nouvel ango déchû, le blasphème à la bouche,
Foule aux pieds mes autels dans son orgueil farouche :
À ses yeux, mes bienfaits ne sont qu'illusions !"

"Tel qu'un arbre géant jótant au loin son ombre,
Fidèle, il eut régné sur des peuples sans nombre ;
J'aimais à voir en lui le roi de l'univers :
Parjure, dépouillant ses branches encor saines,
Dans l'empire du mal, qu'il vivo sans domaines
Comme un tronc foudroyé sur les sables déserts !"

* Wolfe avait assailli la gauche de l'armée de Montcalm au Sault de Montmorency, où il avait essuyé une sanglante défaite.—Le centre et la droite étaient protégés par des rochers inaccessibles.

† Montcalm en parlant de ses troupes disait dans une lettre adressée par lui à M. de Borreyer quelques semaines avant sa mort : "ils sont d'ailleurs sans bayonnettes."

"Plus tard, toujours rebelle à la voix qui l'inspire,
Quand il aura franchi dans son affreux délire
Les bornes que l'impose à son iniquité,
Je veux qu'en sa fureur déchirant ses entrailles,
Par l'exemple effrayant de tant de funérailles
Il instruisse à jamais le monde épouvanté !"

"Puis arrêtant ses pas au penchant de l'abîme,
Quand il aura compris sa mission sublime,
Épuré, pour toujours au creuset des douleurs,
Un jour il bénira son épreuve cruelle,
Et de félicités sa part sera si belle,
Que les rois envieront jusques à ses malheurs !"

"Et tant qu'il soutiendra sa lutte colossale,
Sous un sceptre étranger, à ce sceptre fatale,
Cette terre bénie, asile de la foi,
Héritière des vertus de la première France,
Conservera toujours dans la paix, l'innocence,
Le vrai, le seul bonheur : le culte de ma loi."

"Mais toi, dont la sagesse honore ta patrie,
Qui vois, sans murmurer, dans ton âme létricie,
De tes vastes projets l'édifice croulant,
Qui pleures les destins de la France, ta mère,
Je te laisse à choisir dans ta tristesse amère,
De longs jours fortunés ou la mort de Roland."

Pendant longtemps Montcalm, incliné sur la plage,
Prête une oreille avide au mystique langage
Dont le sublime accent le glace et le poursuit,
Mais il n'entend plus rien que le vol de la nuit :
Le sourd bruissement des ondes sur la rive,
Du rossignol aimé la roulade plaintive,
Du nocturne grillon le babillard argentin,
Et d'une sentinelle un cri vague et lointain.
Le ciel est doux et pur ; l'astre aux regards timides
Se levant radieux du sein des Laurentides,
De ses rayons brisés fait miroiter les eaux,
Et d'ombre et de reflets parseme les bergeaux,
Parcille à Jeanne d'Arc sur le bûcher funèbre,
Consumés à demi sur son rocher cédèbre,
La ville étincelant sous ses blancs corselets,
À l'horizon, là-bas, menace encor l'Anglais...

Mais lui, dans l'amarantome où son âme se plonge,
Comme à peine ébrié du plus horrible souge,
Il compte avec effroi les pas de l'avenir,
Et voudrait de la nuit la course retenir...
Tout-à-coup, des rameurs sur la rade prochaine,
Entonnent le doux chant de "la claire fontaine",
Dont l'écho qui s'éteint lentement par degrés
Répète au loin les notes : "jamais ne s'oubliera !"
Et ces sons répondant à son âme éfondrie,
Comme un dernier adieu de sa belle patrie :
"Vous dont la majesté faisait trembler Sion !
"O Dieu ! s'écria-t-il, héni soit votre nom !
"Mais si pour apaiser enfin votre justice,
"Il faut sur vos autels un nouveau sacrifice,
"Ah ! pour venger la foi, s'il vous faut un martyr,
"Épargnez mon pays, et faites-moi mourir !"

"Rien ne répond : tout dort !... Ah ! ma raison s'égaro,
"Sur mes sens en délire un fantôme bizarre
"Qu'enfantent les soucis, les veilles, les travaux,
"Plane comme la mort aux abords des tombeaux !
"Ils ne sont plus ces jours, où, déposant ses voiles,
"Mor d'azur que d'un soufflé il a brodé d'étoiles,
"L'esprit daigna s'asseoir au foyer des humains,
"Dépêché au loin les notes : "jamais ne s'oubliera !"
"Que lui fait ce point noir qui roule dans le vido ?
"Chaos où le hasard, où le malheur préside !
"Mais que dis-je ? Insensé ! le doute ténébreux
"Que l'enfer a vomi pour insulter aux cieux,
"Nouvel-né de l'orgueil, et fleau de ma race,
"Jusqu'au fond de mon cœur, a-t-il déjà pris place ?
"Non, non, qu'il soit maudit ! que la France à genoux
"Du maître universel désarme le courroux !
"Mais si, pour effacer sa faute passagère,
"Il ne lui suffit plus d'une ardente prière,
"Et s'il ne faut, mon Dieu ! que le sang d'un martyr,
"Épargnez ma patrie, et faites-moi mourir !"

"Hélas ! il n'est plus temps ! l'heure fuit, l'heure avance,
"Et le Dieu des combats fait peucher sa balance..."

" J'adore ses décrets : plus de vœux superflus !
 " Je te perds, France, adieu ! je ne te verrai plus !
 " Je ne survivrai pas à ta gloire ravie :
 " Dans ton sein déchiré que m'importe la vie !
 " Gémis sur tes destins, ne pleure pas mon sort !
 " Pour anoblir ta chute il te fallait ma mort ! "

Et vous, Canadiens, race héroïque et fière,
 De la foi des croisés, de leur sang héréditaire,
 Qui toujours noblement avez suivi mes pas,
 A l'appel de l'honneur détant le trépas ;
 Vous qui sachant braver votre longue souffrance,
 Dans nos jours de malheur ne plaiguez que la France ;
 Germe qu'en ce beau sol Dieu lui-même a planté
 Pour t'y faire fleurir, sainte fidélité !
 Vous dont le sort futur m'inspira tant d'alarmes !
 Qui prodigue de sang, ne gardez que vos larmes !
 Je vous légue mon cœur ! amis, peuple martyr,
 Vous quo j'ai tant aimés, adieu ! je vais mourir ! "

L'oracle s'accomplit : le héros tint parole.
 Depuis un siècle il dort sous l'austère coupole,
 Dans le lit que la gloire avait creusé pour lui !
 Et sur ces bords fumeux qu'illustra son courage,
 Tel qu'un flocon de neige, emporté par l'orage,
 Son drapeau s'est évanoui.

Vous quo Dieu nous ravit, nobles couleurs, grande
 ombre !
 Evoquant à regret les maux du passé sombre,
 Ces chants n'ont pas pour but d'accuser ses rigueurs ;
 Mais comme d'un ami dont on pleure l'absence,
 Nous venons sans espoir vous parler de la France
 Toujours, toujours chère à nos cœurs !

L'esprit fort dans ces sons ne verra que chimères
 Plus simples, mais plus grands, ces jaysans, nos pères,
 Ne savaient que mourir pour leur roi, leurs autels !
 Et leurs fils céderont, comme eux, dans cette histoire,
 Non pas à leurs rivaux, mais à Dieu la victoire !
 A Dieu qui nous fit tous mortels !

L. J. C. FISSET.

Québec, mai 1859.

Les restes mortels de Montcalm furent déposés
 sous la voûte de la chapelle des Dames Ursulines de
 Québec, dans une cavité qu'avait formée une bombe en
 éclatant.

LE VIEUX CHATEAU DE LA FORÊT NOIRE.

Dans la nuit de Noël 1858, nous étions réunis
 une douzaine d'étudiants, à la taverne de l'*Aigle
 doré*, l'une des plus renommées de Carlsruhe.
 Un bol confié à mes soins avec la mission im-
 portante de remplir les verres, toujours vides,
 de mes joyeux compagnons. Comme ces voiles
 pudiques et ces rideaux déserts, où l'amour
 délicat aime à renfermer ses plaisirs mystérieux,
 un nuage épais, formé de la fumée qui s'échap-
 pait de nos pipes, confondue avec la vapeur du
 généreux breuvage, s'étendait mollement sur
 nous et nous enveloppait de toute part. Nos
 figures n'apparaissaient que confusément, sem-
 blables à ces images fantastiques que l'on voit
 voltiger à travers les brouillards du matin,
 avant que les rayons du joyeux soleil levant
 aient dégagé l'horizon du voile qui l'obscurcit.

Les rudes atteintes que nous avions portées
 au noble vin, commençaient à opérer sur nos
 cerveaux ; la conversation, presque aussi nu-
 gense que l'atmosphère qui nous enveloppait,
 menaçait de devenir bientôt tout à fait chari-
 variatique, quand la porte de la salle s'ouvrit et
 livra passage à notre ami Wildherr le peintre ; il
 s'avança pâle, triste et soucieux comme d'habi-
 tude ; mais son arrivée n'en excita pas moins
 un mouvement général d'intérêt.

— Bonjour, Wildherr. Tu es un bravo gar-
 çon d'être venu.

Et les verres, frappés à coups redoublés par
 nos couteaux, appelèrent l'hôte, qui arriva avec
 un nouveau bol et un verre de plus.

Wildherr s'assit à table, répondant par un
 serrement de main à ceux des amis qui étaient
 près de lui ; mais il gardait le silence ; ses yeux
 erraient tristement autour de lui, et quand son
 regard rencontra celui d'Arnold Blumenhagen,
 placé à l'autre bout de la table, il tressaillit si
 vivement que nous ne pûmes nous empêcher
 d'en faire la remarque.

— Eh bien ! dit Arnold, qu'as-tu à tressaillir
 de la sorte ? Te fais-je peur ?

— Ce que j'ai ? répondit Wildherr avec em-
 barras et en détournant les yeux, je n'ai rien...
 je ne sais... Comment te portes-tu Arnold ?

— Par le diable ! Wildherr, tu me dis cela
 d'un air contraint, qui ne convient pas à un bon
 camarade.

— Je ne suis nullement contraint. N'inter-
 prète pas mal ce que je te dis ; je suis malade,
 comme vous le savez tous ; pardonnez-moi mes
 bizarreries.

Le fait est que, depuis longtemps, Wildherr
 semblait accablé par un mal cruel ou quelque
 peine secrète. Lui qui jadis était l'âme de nos
 parties de plaisir, n'était plus reconnaissable.
 Chaque jour, sa tristesse augmentait, son front
 devenait plus sombre, sa santé plus chancelante.
 Nous l'aimions tous ce bon Wildherr. Il était
 si généreux, si brave, plein de talents et de
 nobles pensées. Nous étions désolés de ne
 pouvoir pénétrer la cause de cette noire mélancolie
 qui usait sa vie.

Ce jour-là, enbardis par le vin, nous réunîmes
 nos efforts pour le presser de nous instruire de
 ce qui le préoccupait ; Arnold surtout y mit
 tant d'instances qu'il ne put nous résister.
 Après avoir trempé ses lèvres dans un verre de
 vin, qu'il eût vidé d'un trait quelques mois
 avant, Wildherr nous parla ainsi, tandis que
 nous l'écoutions en lançant de nouvelles bouffées
 de tabac dans le brouillard odorant qui
 nous étroignait.

Mes chers amis, je suis presque tenté de vous
 remercier de la manière pressante dont vous
 m'avez engagé à vous faire ce terrible récit.
 Et puis vous pouvez m'aider de vos conseils.
 Dans tous les cas, c'est à votre honneur et à
 votre discrétion que je confie ce que vous allez
 entendre. Vous savez que j'entrepris, vers la
 fin de l'été, un voyage pedestre à travers la
 forêt Noire, dans l'intention de dessiner et de
 publier les sites les plus remarquables, les
 ruines intéressantes qui existent encore au mi-
 lieu de la forêt... J'étais parti de Carlsruhe,
 le cœur léger et joyeux, occupé de pensées
 bien différentes de celles qui m'accueillirent
 depuis, et ne m'attendant guère aux scènes dont
 je devais être témoin. Le troisième jour de
 mon voyage, vers onze heures d'une belle ma-
 tinée, j'avais déjà esquissé plusieurs paysages.
 La chaleur était étouffante. Couché derrière
 un buisson, je reprenais des forces avant de
 monter sur la colline, sur laquelle sont situées
 les ruines du vieux château d'Adlersbourg ; ces

nobles débris du moyen-âge. J'aperçus bientôt dans le sentier que je venais de quitter quatre personnes qui le gravissaient péniblement. Il y avait d'abord un homme d'une cinquantaine d'années, vigoureux encore et dont la taille droite et majestueuse lui aurait fait donner un âge moins avancé.

J'ai rarement rencontré une plus belle figure que celle de cet homme ; son front haut et découvert, ses yeux bleus et pleins de feu, ses sourcils et ses moustaches noires, ses cheveux grisonnant, mais épais et frisés ; cet ensemble donnait à sa physionomie un caractère de martiale franchise, tel qu'un artiste aurait pu le désirer pour peindre un noble soldat. À côté de lui, et soutenue par son bras vigoureux, marchait une jeune fille de six ans environ, fraîche et jolie comme les fleurs des églantiers qui nous entouraient. Un autre homme, dont je ne pus voir la figure, mais jeune et d'une belle taille, donnait le bras à une femme jeune aussi, admirablement belle, pâle, mais dont la personne respirait une langueur pleine de douceur, une mollesse ravissante. Ses yeux noirs veloutés, couronnés de sourcils d'ébène, étaient animés d'une inexprimable volupté, à laquelle une teinte de mélancolie ajoutait un nouvel attrait. Les yeux à demi fermés par le sommeil qui me gagnait, je suivais avec plaisir ces voyageurs qui, semblables à des esprits de la forêt, glissaient silencieusement devant moi.

Le sentier serpente entre les broussailles et dans le sable, jusqu'au sommet de la colline et vers le milieu de la montée ; en passant sous un berceau de ronces, de rosiers sauvages et de plantes de toutes espèces, il fait un circuit dans un ravin assez profond, creusé par les éboulements du sable. Les deux jeunes gens ne tardèrent pas à prendre l'avance sur leur compagnon plus âgé, arrêté à chaque instant par les espérilleries de la jeune fille ; ils suivirent le sentier sans s'apercevoir, à l'entrée du ravin, qu'une trouée faite dans le taillis, permettait d'arriver par un chemin plus direct et plus facile à l'extrémité de celui où ils s'engageaient. Ce dernier, à la vérité, malgré les accidents qui le hérissaient, était beaucoup plus agréable que l'autre par la chaleur qu'il faisait.

Le soleil ne perçant qu'à de rares intervalles le dôme de verdure qui s'arrondissait au-dessus de leurs têtes, ils jouissaient d'une fraîcheur que le chemin le plus direct ne leur aurait point offert. Arrivée au milieu du ravin, précisément en face de l'endroit où j'étais étendu, la jeune dame s'assit pour reprendre haleine, sur une pierre couverte de mousse, et son jeune cavalier se plaça près d'elle. Ils restèrent là quelques minutes, attendant leurs compagnons et respirant les suaves émanations des rosiers et des églantiers, au gazouillement des oiseaux qui voletaient dans la feuillée. C'était vraiment une situation pleine de charme. Je n'avais jamais respiré d'air aussi pur que cette brise parfumée de la forêt. La dame avait ôté son chapeau de paille, ses noirs cheveux, dont la chaleur avait déformé les boucles brillantes étaient déroulés sur ses épaules, et relevaient la blancheur de son cou. Elle se plaisait,

lorsque le vent les soulevait, à diriger leur vol vers la figure de son compagnon, qui, les yeux fixés sur elle, semblait en extase. L'amour le plus passionné brillait dans les regards de cette femme charmante. Je ne pouvais m'empêcher de porter envie à l'amant d'une femme aussi belle.

Les autres voyageurs n'avaient pas suivi le sentier du ravin. La petite fille s'était élancée dans la trouée dont j'ai parlé, et avait entraîné l'homme à cheveux gris. Tandis que la petite folle faisait, en chantant, une ample moisson de fleurs, je ne vis pas sans un serrement de cœur involontaire, cet inconnu suivre la ligne directe du chemin. Chaque pas qu'il faisait le rapprochait des autres voyageurs, et un funeste pressentiment m'avertissait qu'un drame allait commencer devant moi.

Retenant mon haleine dans la crainte d'être aperçu, je voyais avec effroi les deux jeunes gens entraînés par le charme de leur amour. Le vieux soldat n'avait plus que quelques pas à faire pour arriver à l'extrémité du chemin, et de là sa vue plongeait dans le ravin. J'aurais voulu pouvoir avertir de son approche les imprudents que j'avais devant les yeux ; mais avant que j'eusse pu prendre un parti, il n'était plus temps. La mousse sur laquelle il marchait amortissait le bruit de ses pas. Il arriva silencieusement derrière les malheureux et s'arrêta comme frappé de la foudre. Je vis son visage se couvrir d'une pâleur livide. Il lança sur eux un regard que je n'oublierai jamais ; mais son émotion passa comme un éclair ; il étendit son poing fermé comme s'il eût proféré un horrible serment, grimaça un sourire amer qui me glaça d'effroi, au moment même où le bruit d'un baiser arrivait jusqu'à lui. . . .

— Il n'était plus temps. Georges élança, mais trop tard. Un seul cri, mais affreux, retentit. Puis j'entendis le sifflement d'un corps qui fendait l'air, frappant à droite et à gauche, avec un retentissement sourd. Puis enfin un choc terrible.

Mes yeux se voilèrent ; au moment où George sentait déjà l'étreinte du poignet de fer du colonel, je serais tombé dans le fossé du château si l'étroite ouverture de la meurtrière eût permis à mon corps de passer.

La pauvre petite fille était aux pieds de son père et criait :

— O maman !

Je ne vis plus rien. Je fus rappelé à la vie par un cri effrayant. Je jetai un regard dans la tour, George n'y était plus.

Le colonel, les habits en désordre, comme après une lutte désespérée, emportait la petite fille dans ses bras. Il sortait promptement des ruines. Je m'élançai sur ses pas ; je voulais arrêter ce misérable ; mais un portefeuille que je ramassai près du puits m'arrêta quelques instants qui suffirent pour rendre ma poursuite vaine. Lorsque j'arrivai à la porte, je ne pus que voir le colonel descendre rapidement la colline, se jeter dans une voiture qui, sans doute, l'avait amené, et tout disparut enfin dans un flot de poussière, dorée par les rayons du soleil. Je m'évanouis de nouveau.

Wildherr se tut. Nous-mêmes nous étions hors d'état de rompre le silence.

Carle Hautelmarin prit le premier la parole.

— Tu as parlé d'un portefeuille, Wildherr ; l'es-tu ouvert ?

— Non. Je sais que c'est-là qu'est renfermé le nom des acteurs de ce drame ; mais je n'ai pu me résoudre encore à y jeter les yeux. Que dois-je faire, mes amis ? Ces horribles scènes ne quittent pas ma pensée ; j'entends toujours à mes oreilles, retentir les cris des victimes. Donnez-moi un conseil : faut-il chercher et livrer le meurtrier.

— Certainement, dis-je, dans toute autre circonstance, ton devoir serait de dénoncer un pareil crime ; mais ici on ne saurait nier que quelque chose milité en faveur du malheureux colonel. Et puis, avant de faire une démarche décisive, ne faudrait-il pas découvrir quelle part notre ami Arnold peut avoir dans les faits que tu nous as racontés. Où est le portefeuille ?

— Chez moi. Voulez-vous que je l'aille chercher ? Je suis tout disposé à me laisser guider par vos avis.

Au moment où j'allais sortir pour accompagner Wildherr chez lui, un domestique se précipita dans la salle, portant sur sa figure les signes non équivoques d'un effroi mortel.

— Ah ! messieurs, s'écria-t-il, quelle chose affreuse ! mon maître est mort ! M. Arnold s'est tué... Tenez.

Le pauvre diable remit à Wildherr une lettre à son adresse, qu'il avait trouvée sur la table de son maître. Voici ce qu'elle contenait :

« Je croyais ce secret de sang et de mort renfermé entre le ciel et moi. Puisque le destin s'en a rendu le maître, Wildherr ; apprends tout : Le colonel, c'était mon père ; la malheureuse femme, était ma belle-mère, et le jeune homme c'était George Blumenhagen, mon frère ; ma jeune sœur est folle. Quant à mon père, après m'avoir révélé, dans les transports d'une fièvre ardente, la catastrophe dont tu fus témoin, il a mis fin à ses jours de la manière que je vais employer pour me délivrer d'une vie désormais insupportable.

« Adieu. »

Nous courûmes en toute hâte au logement d'Arnold, pour voir s'il n'était pas possible de le sauver.

Le mal était sans remède ; le malheureux s'était fait sauter le crâne et n'existait plus.

Wildherr ne put se remettre de la maladie de langueur qui le minait. Il est mort il y a six ans, après avoir anéanti, sans l'ouvrir, le portefeuille de George.

Quant à nous, qu'il avait pris pour ses confidants, nous nous jurâmes d'ensevelir cette lamentable histoire dans un inviolable secret, mais de longtemps nous n'oublierons « ce que vit le peintre Wildherr dans un vieux château de la forêt Noire. »

CARLE.

L'homme vertueux est celui qui regrette les fautes du passé, s'étudie à faire le bien dans le présent et songe à mieux préparer l'avenir.

LE CHANT DE L'ALOUETTE.

Trois poètes du seizième siècle, Ronsard, Du Bartas et Gamon, ont essayé d'imiter en vers le chant de l'Alouette. Voici leurs trois compositions, qui ont plus d'étrangeté que de bon sens, qui sont plus curieuses que poétiques.

Elle, guindée du Zéphire,
Sublime en l'air vire et revire,
Et y désigne un joli cri,
Qui rit, guérit et tire l'ire (chagrin)
Des esprits mieux que je n'écri.

RONSSARD.

La gentille alouette, avec son tire-lire,
Tire l'ire à l'ire, et tire-lirant tire
Vers la voûte du ciel, puis son vol vers ce lieu
Vire, et désire dire : Adieu, Dieu ! Adieu, Dieu !
DU BARTAS.

L'alouette en chantant veut au Zéphire vire,
Lui crie : Vie ! vie ! et vient redire à l'ire :
O ire ! fuy, fuy, fuy, quitte ce lieu !
Et vite, vite, vite, adieu, adieu, adieu.

GAMON.

Ces deux derniers vers de Gamon, vivement et habilement chantés, ont du moins quelque analogie avec le chant de l'oiseau.

ORIGINE DE LA GAZETTE DE FRANCE.

Le Mercure de France, recueil purement littéraire, avait été publié dès le règne de Henri IV ; aucun journal politique n'existait encore en France, lorsqu'au mois de mai 1651 parut le premier numéro de la Gazette.*

Le fondateur de ce journal était Théophraste Renaudot, médecin poitevin, né à Loudun en 1584. Reçu docteur à Montpellier en 1606, il voyagea beaucoup, vint s'établir dans sa ville natale, puis, en 1612, se fixa à Paris avec le brevet de médecin du roi. Plus tard, il se fit connaître du cardinal de Richelieu, qui sut apprécier l'esprit, l'activité et le savoir de son compatriote. Renaudot fut successivement nommé par le cardinal commissaire général des pauvres valides et invalides du royaume, directeur d'un Mont-de-Piété, maître général des bureaux d'adresses, aujourd'hui remplacés par les journaux d'annonces et les petites affiches ; enfin, en 1631, il obtint le privilège pour l'établissement de la Gazette.

On raconte de la manière suivante l'origine de ce journal : le célèbre généalogiste d'Hozier avait une correspondance très considérable, et communiquait à son ami Renaudot les lettres qu'il recevait des diverses villes de l'Europe. Renaudot, de son côté, tout en faisant visite à ses malades, leur lisait ces lettres, et il les amusait au moins, s'il ne les guérissait. Voyant le succès de ses causeries, il pensa qu'il pourrait les faire imprimer. Il en parla à Richelieu, et lui demanda l'autorisation nécessaire. Le cardinal comprit aussitôt de quelle importance serait pour le gouvernement une gazette qui

* Avant 1631, il existait en Espagne et en Italie des journaux appelés gazettes, du même nom de la pièce de monnaie (*gazetta*) qu'on payait pour les lire.

ferait connaître les événements tels que le pouvoir les voudrait présenter au public. Il se hâta d'accorder le privilège qu'on lui demandait : il fit plus, il écrivit souvent des nouvelles, des articles sur les traités, sur les capitulations, sur les batailles et les sièges ; il communiqua des relations de généraux et des dépêches d'ambassadeurs ; on dit même que Louis XIII travailla au recueil. Sans parler de l'utilité dont les gazettes de ce temps peuvent être pour l'histoire, surtout pour l'histoire diplomatique, en raison de la coopération de tels rédacteurs, il importe de faire remarquer que c'est au ministère de Richelieu que l'on doit cet établissement de la presse périodique, qui devait jouer plus tard un tout autre rôle que celui que concevait le cardinal.

Il nous a paru intéressant de faire connaître les deux préfaces du recueil dont nous nous occupons : très rares, elles sont aussi très curieuses.

Au Roy.

" Sire,

" C'est bien une remarque digne de l'histoire, que dessous soixante-trois rois, la France, si curieuse de nouveauté, ne se soit point avisée de publier la gazette ou recueil par chacune semaine des nouvelles tant domestiques qu'étrangères ; à l'exemple des autres Estats, et mesme de tous ses voisins. Mais ce ne peut estre sans mystère qu'elle ait attendu pour ce faire le vingt et uniesme an du règne de Vostre Maiesté, célèbre par les avantages qu'elle a remportez sur tous ses ennemis, et par la prospérité de ceux qu'il luy a plu favoriser de sa protection et bienveillance. Jusques icy l'heur et la valeur de Vostre Maiesté (Sire), ont mis les affaires de ce royaume à un point qui lui sert de panégyrique éternel et d'apologie effective à son premier ministre. Chacun reconnaissant que Vostre Maiesté, par ses diuins conseils, est plus absolue chez soi, plus chérie de ses alliez, redoutée de ses ennemis, et respectée de tout le monde : bref, s'est acquis plus de gloire au près et au loin que tous ses devanciers ensemble. Ce sont les louanges que la vérité tire aujourd'hui des bouches autrefois les plus venimeuses, que les pères racontent à leurs enfans, et dont les compagnies s'entretienennent pour en conserver la mémoire.

" Mais, Sire, la mémoire des hommes est trop labile pour luy fier toutes les merveilles dont Vostre Maiesté va remplir le Septentrion, et ensuite tout le continent. Il la faut désormais soulager par des escrits qui valent comme en un instant du Nord au Midy, voire par tous les coins de la terre. C'est ce que je fay maintenant, Sire, d'autant plus hardiment que la bonté de Vostre Maiesté ne dédaigne pas la lecture de ces feuilles. Aussi n'ont-elles rien de petit que leur volume et mon stile. C'est au reste le journal des roys et des puissances de la terre. Tout y est par eux et pour eux, qui en font le capital ; les autres personnages ne leur servent qu'accessoire. Ainsi, Vostre Maiesté va prendre le mesme plaisir (mais à meilleur titre) qu'autrefois *Enée*, se voyant meslé parmy les autres princes, dans les tableaux que je vais

peindre de ses victoires ; et cependant je luy offre en toute humilité ce recueil de toutes mes gazettes de cette année ; laquelle je finirai par mes prières à Dieu, qu'autant que sa protection est assurée à cet Estat, elle accompagne partout Vostre Maiesté qui en est la vie et le bonheur inséparable. Ce sont les vœux et l'espérance de cinquante millions d'âmes, et entre elles,

Sire,

" Du très humble, très fidelle, et très obéissant serviteur et sujet de Vostre Maiesté,
" Théophraste RENAUDOT.

On ne s'étonnera point de ce ton humble, soumis et essentiellement monarchique du premier article de journal qui ait paru en France.

Mais si l'on compare cette préface à la suivante, quelle différence ! Comme Renaudot sait expliquer les avantages qu'il peut concevoir de la publication de son journal ! Quelle amusante critique des exigences du public, et combien de remarques s'adresseraient encore à beaucoup de lecteurs de notre temps !

Préface au Public.

" La nouveauté de ce dessein, son utilité, sa difficulté et son sujet, mon lecteur, vous doivent une préface.

" La publication des gazettes est à la vérité nouvelle, mais en France seulement, et cette nouveauté ne leur peut acquérir que de la grâce, qu'elles se conserveront tousjours aisément moyennant la vôtre ; se renouvelant même comme elles font à tous les ordinaires. Mais surtout seront-elles maintenues par l'utilité qu'en reçoivent le public et les particuliers. Le public, pour ce qu'elles empeschent plusieurs faux bruits qui servent souvent d'allumettes aux mouvements et séditions intestines... Les particuliers, chacun d'eux ajustent volontiers ses affaires au modèle du temps. Ainsi le marchand ne va plus trafiquer en une ville assiégée ou ruinée, ni le soldat chercher employ dans les pays où il n'y a point de guerre. Sans parler du soulagement qu'ils apportent à ceux qui écrivent à leurs amis, auxquels ils estoient auparavant obligez, pour contenter leur curiosité, de descrire laborieusement des nouvelles le plus souvent inventées à plaisir et fondées sur l'incertitude d'un simple ouy dire. Encore que le seul contentement que leur variété produit ainsy fréquemment, et qui sert d'un agréable divertissement es compagnies qu'elle empesche des médisances et autres vices que l'oisiveté produit, deust suffire pour les rendre recommandables. Du moins sont-elles en ce point exemptes de blasme qu'elles ne sont *aucunement à la foule du peuple* : non plus que le reste de mes innocentes inventions, estant permis à un chacun de s'en passer si bon luy semble.

" La difficulté que ie disc reconstruire en la compilation de mes gazettes et nouvelles n'est pas icy mise en avant pour en faire plus estimer mon ouvrage. Ceux qui me cognoissent peuvent dire aux autres si ie ne trouve pas de l'employ honorable aussi bien ailleurs qu'en ces feuilles. C'est pour excuser mon stile s'il ne respond tousjours à la dignité de son sujet, le sujet à

vostra humeur et tous deux à vostre mérite. Les capitaines y voudroient rencontrer tous les jours des batailles et des sièges levez ou des villos prises: les plaideurs, des arrests en pareil cas: les personnes dévotieuses y cherchent les noms des prédicateurs, et a peu qu'ils ne disent des confesseurs de remarque. Ceux qui n'entendent rien aux mystères de la cour les y voudroient trouver en grosses lettres. Tel s'il a porté vn paquet en cour, ou mené vne compagnie d'un village à l'autre sans perte d'homme, ou payé le quart dernier de quelque médiocre office, se fâsche si le roy ne void son nom dedans la Gazette. D'autres y voudroient auoir ces mots de monseigneur ou de monsieur répétez à chaque personne dont ie parle: à faute de remarquer que ces titres sont ici présupposez comme trop vulgaires; joint que ces compliments, estant obmis en tous, ne peuvent donner jalousie à aucun. Il s'en trouve qui ne present qu'un langage fleury, d'autres qui veulent que mes relations semblent à vn squelette descharné et dénué mesme de ses nerfs et de sa peau; de sorte que la narration en soit toute nue, ce qui m'a fait essayer de contenter les uns et les autres.

"Ce peut-il donc faire (mon lecteur) que vous ne me plaigniez pas en toutes ces rencontres? et que vous n'excusiez point ma plume si elle ne peut plaire à tout le monde en quelque posture qu'elle se mette? Non plus que ce paysan et son fils, quoy qu'ils se missent premièrement seuls, et puis ensemble, tantost à pied et tantost sur leur asne. Et si la crainte de desplaire à leur siècle a empêché plusieurs bons auteurs de toucher à l'histoire de leur âge, quelle doit estre la difficulté d'escire celle de la semaine, voire du iour mesme auquel elle est publiée? Ioindez-y la brièveté du temps que l'impatience de nostre humeur me donne, et ie suis bien trompé et les plus rudes censeurs ne trouvent digne de quelque excuse vn ouvrage qui se doit faire en quatre heures du iour que la venue des courriers me laisse toutes les semaines pour assembler, ajuster, et imprimer ces lignes. Mais non: ie me trompe estimant par mes remonstrances tenir la bride à vostre censure. Ie ne le puis; et si le pouuoys (mon lecteur) ie ne le doy pas faire. Ceste liberté de reprendre n'estant pas le moindre plaisir de ce genre de lecture, et vostre plaisir et divertissement comme l'ay dit, estant l'vne des causes pour lesquelles ceste nouveauté a esté inventée. Iouissez donc à vostre aize de cette liberté françoise: et que chacun die hardiment qu'il eust osté cecy, ou changé cela, qu'il auroit mieux fait. Ie le confesse.

"En vne seule chose ve céderay-je à personne, en la recherche de la vérité: de laquelle néantmoins ie ne me fay pas garant. Estant malaisé qu'entre cinq cens nouvelles escrites à la haste d'vn climat à l'autre, il n'en eschappe quelq'vne à nos correspondans qui mérite d'estre corrigée par son père le Temps. Mais encore se trouvera-t-il peut-estre des personnes curieuses de sçavoir qu'en ce temps-là, tel bruit estoit tenu pour véritable: et ceux qui se scandalizeront possible de deux ou trois faux bruits qu'on nous aura donnés pour vérites, seront par là incitez à débiter au public par ma plume (que ie leur

offre à ceste fin) les nouvelles qu'ils auront plus vrayes, et comme telles plus dignes de luy estre communiquées."

LE PROTOTYPE DES AVARES.

Plaute, Molière, Bruscambille, Balzac et vous aussi, ami Jean Rousseau, maîtres-jurés bourreaux de l'avarice et des avaricieux, que n'avez-vous connu le *Père Crépin de Lyon*, *Jean Crépin*, rentier, fils de Jean Crépin, négociant, et de dame Marie Pichon, *Jean Crépin, fils aîné*, l'homme aux six millions, qui a légué toute sa fortune à l'épouse du suisse de la paroisse de Saint-Georges!

Voilà un gaillard anprès duquel Euclion n'est qu'un dissipateur, Harpagon un fastueux, le père Grandet un prodige, et le papa Gobseck une ganache!

Être riche de plus de trois cent mille livres de rente et ne dépenser que *sept sous par jour*, pour sa pension, son logement, sa nourriture, son entretien, y compris le linge et les vêtements, c'est un fait jusqu'à présent sans exemples dans les annales de la cancrierie.

Non, l'anglais Samuel Rogers lui-même, qui se laissa mourir de faim et de froid dans le grenier d'un de ses hôtels sur une paillasse rembourrée d'actions de la Compagnie des Indes, n'allait pas à la cheville du père Crépin.

Rogers le dit expressément dans l'acte de ses dernières volontés: "Je succombe à la douleur de ne pouvoir dépenser moins de trois shellings par semaine. L'enchérissement de la vie est cause de ma mort."

Trois shellings par semaine, cela fait juste en notre monnaie neuf deniers par jour,—deux sous de plus que ce sublime père Crépin,—sans compter que l'avilissement général des métaux doit au moins doubler la valeur de la somme qui ne suffisait pas aux besoins du capitaliste d'Outre Manche. Quand je vous disais que ce Rogers n'avait pas d'ordre! Entre ces deux hommes il y a un abîme.

Biographons sommairement cette grande figure d'avare, le sieur Jean Crépin fils aîné, décédé à Lyon, le 11 août 1858, au domicile des mariés Favre, qui l'avaient pris en pension aux conditions sus-énoncées et dont il a fait par gratitude ses légataires universels.

Ancien marchand de bas dans la rue Mercière, il se retira du commerce dès l'année 1809; en 1812 on lui connaissait douze maisons de grand rapport sur le pavé de Lyon; après 1830, au moment où la rente était dépréciée, il achetait au comptant à la Bourse et triplait sa fortune, qu'un héritage important accrut encore quelques années après. Enfin, comme si toutes les chances lui étaient réservées, il fut trois ou quatre fois exproprié pour cause d'utilité publique et réalisa ainsi quelques centaines de mille francs de bénéfices.

Tous ces trésors étaient destinés à passer à la dame Marie-Claire Gobet, épouse du sieur Favre, suisse de l'église Saint-Georges, à Lyon, et qui cumulait avec cette canonique fonction le triple état de tisseur, de marchand de charbon et de marchand de vius.

Il dînait de l'autel et soupaît du comptoir.

Mais sa hallebarde, ses feuillettes et son combustible ne l'auraient sans doute jamais rendu millionnaire, s'il n'avait eu l'idée de recueillir chez lui le père aux écus (dont sa femme était depuis plusieurs années la gouvernante aux gages de... dix francs par an !) et de le nourrir, loger, chauffer, éclairer, blanchir, vêtir et entretenir pour cent vingt-sept francs quarante centimes par an. Une telle économie est si rare qu'elle ne saurait être trop magnifiquement récompensée.

Tel n'est pas l'avis, cependant, des héritiers du sang, qui ont attaqué les deux testaments faits par le père Crépin et en demandent la nullité pour cause d'insanité d'esprit du défunt, captation et suggestion de la part des mariés Favre.

Trois héritiers, les enfants d'un frère et de deux sœurs du défunt, s'étaient présentés au jour de la levée des scellés : M. Crépin, papetier ; Mme Durand, M. Alexis Voisin. A leur grande surprise, leur oncle les avait oubliés. Pleurs, regrets, colère ! M. Crépin intenta une action en nullité des testaments ; les mariés Favre s'émurent et obtinrent son désistement moyennant deux cent mille francs. M. Voisin voulut élever la voix, on lui en donna autant au moins ; en tout cas, il se tut.

Mais les époux Durand (des millionnaires aussi) se refusèrent à toute transaction.

Le jeu aux successions, suivant les demandeurs, ressemble beaucoup aux jeux de Bourse ; le démon du gain a soufflé ses inspirations à l'oreille des Favre, et ils ont tout mis en œuvre pour s'approprier la fortune de leur pensionnaire. Dans quel but auraient-ils fait tant de sacrifices et employé tant de moyens pour garder avec eux, dans leur unique chambre à deux lits, le vieux Crépin ? Ce n'était pas sans doute par charité, ni pour le charme de sa compagnie, c'était pour ses millions.

Tout était bien calculé ; le vieillard ne pouvait pas sortir de cette chambre commune ; il n'entendait plus que de dénigrants parallèles entre sa famille et les étrangers, entre ses neveux et ses hôtes ; les uns l'oubliaient, les autres le soignaient. Ceux-là n'aspiraient qu'à sa fortune, ceux-ci ne pensaient qu'à le soigner et à lui rendre les dernières heures de sa vie agréables : si sa fortune passait à ses neveux, ils la dissiperaient en prodigalités, tandis que si elle tombait entre les mains de gens économes et rangés, elle serait conservée, elle augmenterait, et un jour les enfants Favre attesteraient par des millions de francs qu'ils sont les dignes successeurs de M. Crépin.

La volonté débile de ce dernier et son intelligence affaiblie par quatre-vingt-onze années d'existence, ne lui ont pas permis de résister à ces convoitises.

D'ailleurs, plusieurs faits témoignent de son insanité d'esprit. Ainsi, à la suite d'une perte de trois francs que lui avait fait éprouver un de ses locataires, on le vit se mettre à genoux devant un crucifix et prier Dieu de faire brûler toutes ses maisons, dont aucune n'était assurée,

pour le venger de cette engeance maudite qui fait le désespoir des propriétaires, comme dit M. Auguste Galimard.

Un autre jour, un huissier lui ayant fait commandement de payer douze cents francs, il lui envoya, pour garantie, un titre de rente de soixante-cinq mille huit cents francs à 3 1/2 p. 0/0 sur l'Etat français, c'est-à-dire un million quatre cent quarante-quatre mille quatre cent quarante-quatre francs.

Ces actes, les mariés Favre les expliquent autrement ; la prière à Dieu pour une perte de trois francs est l'acte d'un avare comme l'était Crépin ; l'envoi à l'officier ministériel d'un titre de rente de soixante-cinq mille francs est la protestation énergique d'un Harpagon contre un commandement de payer douze francs ; c'est l'amour propre d'un Crésus froissé à l'idée qu'on a pu le croire insolvable.

Si M. et Mme Durand n'ont pas eu une place dans les derniers souvenirs de leur oncle, c'est leur faute ; ils ont heurté et contrarié ce vieillard quinquex.

Que M. Durand, ajoutent les époux Favre, se rappelle la vente qu'il lui fit d'une pièce de vin. Il avait été convenu que M. Durand livrerait à son oncle Crépin deux hectolitres de vin au prix de quatre-vingt-six francs les deux, mis en cave. Le vin fut amené et déchargé dans la cour de Crépin ; mais les vouturiers, qui connaissent de réputation l'acheteur, ne jugèrent pas à propos d'encaver les hectolitres, parce qu'ils n'avaient aucun pourboire à espérer du bonhomme. M. Crépin fut donc obligé de faire descendre par d'autres son vin au cellier, et il lui en coûta un franc.

Plus tard, quand M. Durand présenta sa facture, l'oncle Crépin rabattit les vingt sous indûment payés, et comme ils étaient comptés et compagnons en lésinerie, deux vrais fesse-mathieu, une vive discussion s'éleva entre eût pour ce maudit franc *Indè tra !* De là est née l'aversion du vieillard pour son neveu, de là est venue la cause de son exhérédation !

Faute d'un franc, Durand perdit ses rentes.

Le tribunal a donné gain de cause aux légataires Favre " attendu que le testament est régulier et que s'il a bien pu être sollicité directement ou indirectement par des soins, des prévenances, des bons procédés, de semblables moyens ne peuvent jamais donner à la justice le droit de briser un acte contenant les derniers désirs d'un homme sain d'esprit et libre de sa volonté."

De cette histoire, la morale, la voici (*bis*) : L'éditeur Garnier frères, au Palais-Royal, va publier un pendant à son célèbre traité : *L'art d'élever les lapins*. Une indiscretion d'imprimerie me permet de vous révéler le titre de ce ouvrage, certainement appelé à un immense succès. Il sera intitulé :

L'ART DE LEVER
LES RAPIAS,
Et de s'en faire
300,000 francs de revenu.

PATELIN.

AMOUR.

Croyez-le! une vie d'amour est une fatale exception à la loi terrestre; toute fleur périt; les grandes joies ont un lendemain mauvais, quand elles ont un lendemain.

BALZAC.

Comme tu sourirais, ravie,
Ivre d'amour et de désir,
Si de chaque heure de ma vie
Je pouvais te faire un plaisir!

Quels éclairs lanceraient tes charmes,
Nageant dans l'éblouissement,
Si de chacune de mes larmes
Je pouvais faire un diamant.

Comme je brillerais sans voile
Sous un astre pur et joyeux,
Si je pouvais faire une étoile
Du double rayon de mes yeux!

Comme ton front blanc qui repose
Aurait un cousin ravissant,
Si je pouvais faire une rose
De chaque goutte de mon sang!

Dans quel mélodieux délire
Tu pleureras notre bonheur,
Si je pouvais faire une lyre
Avec les fibres de mon cœur!

VAN HOVEN.

New-York, décembre 18...

ENIGME EN PROSE.

IMITÉE DE LORD BYRON.

Dans le ciel, elle nous suit, dans l'enfer, elle assiste à nos tourments, elle promène son vigoureux son, sur le commencement de l'écho, se repose avec bonheur aux confins de la terre, et s'engloutit au milieu des abîmes de l'océan. En partageant la sphère, on l'y trouve; on la voit dans l'éclair, on l'entend gronder dans le tonnerre; l'homme l'a reçue en partage avec son souffle terrestre, elle l'accompagne à sa naissance et l'attend au trépas; elle préside à sa félicité, à ses honneurs, et lui donne la santé; elle est le soutien de sa demeure, et la fin de sa fortune. Dans ses monceaux d'or, l'avaré l'amasse avec soin, mais soyez sûr que son prodigieux héritier la perdra; elle commence tout espoir; termine toute chute; elle prie avec l'ermite, elle trône avec le souverain; sans elle le guerrier et le matelot ne sauraient exister, mais malheur au misérable qui la chasserait de ses foyers! Dans les murmures de la conscience on trouve encore sa voix, on ne peut même l'étouffer dans la fougue des passions; elle ne peut adoucir l'âme, et quoique une fois muette à l'oreille, une fois aussi elle y fait entendre son son aigre et puissant. Mais laissez la reposer dans l'ombre comme une fleur délicate.—Oh! passez doucement sur elle, car elle s'éteint dans une heure!

H. E. C.

LE BLANC DU MARÉCHAL COMTE LOBAU.

Le nom de Lobau est un des noms militaires les plus populaires en France. Pendant sept ou huit ans, le maréchal a commandé la garde nationale de Paris, dans laquelle il était célèbre par sa brusquerie et ses bourrades rabelaisiennes. Tout le monde connaît l'artillerie à laquelle il a donné si plaisamment son nom dans nos jours de discordes civiles; cette homérique plaisanterie est un souvenir qu'il faut garder pour la gloire de cet excellent cœur.

En 1857, il passait un matin en revue le détachement de la 11^e légion, qui venait monter la garde aux Tuileries. Devant le front de la compagnie, il avisa un garde national dont les buffleteries avaient l'air d'un échantillon de marbrure. Justement le propriétaire de ce malencontreux fourniment était peintre-vitrier.

—Quelles ignobles buffleteries! s'écria le maréchal. Vous n'avez donc pas de blanc?

—Il en vend, répond un voisin.

—Il ne vaut donc rien, votre blanc?.. Eh bien, vous n'avez qu'à passer chez moi, je vous en donnerai du blanc, saligand que vous êtes!

Une fois le maréchal passé, les gardes nationaux se prirent à rire et à narguer leur infortuné camarade. Celui-ci était intérieurement fort humilié, mais il essayait de faire contre fortune bon cœur.

—Est-ce qu'il croit qu'il me fait peur avec sa grosse voix, ce vieux bourru? Je ne me laisse pas esbrouffer comme cela, moi, s'écria-t-il en se rengorgeant.

—Tu n'irais pas tout de même lui demander du blanc chez lui? dit un caporal.

—Il ne faudrait pas m'en défier. Et, au fait, puisqu'il me l'a dit, je vais y aller, pour voir.

Le défilé terminé et la garde relevée, notre homme se dirige vers les bureaux de l'état-major et demande à parler au maréchal.

Vous lui direz, dit-il à l'huissier de service, que c'est le garde national à qui il doit donner du blanc.

Deux minutes après il est introduit.

—Ah! c'est vous, camarade, s'écria le maréchal en le voyant entrer, je suis bien aise de vous voir; ôtez vos buffleteries et remettez-les au domestique.

Il dit alors quelques mots à l'oreille de celui-ci, qui sortit en emportant le fourniment du délinquant.

Un instant après, il rentra avec un plateau sur lequel il y avait une bouteille, deux verres et des biscuits.

—Tenez, camarade, voilà du blanc, et vous m'en direz des nouvelles de celui-là. Je vous donne de mon meilleur, afin qu'il vous reste dans la tête et que vous n'oubliez plus une autre fois de vous tenir propre pour venir à la parade.

Puis il trinqua joyeusement avec le garde national, tout sot de son escapade, et le congédia ensuite, après lui avoir fait rendre ses buffleteries d'une entière blancheur.

A. BAUVET.

HISTOIRE D'UNE
FAMILLE CANADIENNE

DEPUIS

L'AN MIL SIX CENT SIX, JUSQU'À L'AN
 MIL HUIT CENT CINQUANTE.

DEUXIÈME ÉPISEDE.

A TRAVERS L'ATLANTIQUE.

I.

LA MER.

Le *Phoque* était un navire de deux cent cinquante tonneaux, destiné au commerce, quoique armé en guerre suivant l'usage d'alors.

Une batterie de caronades couronnait son château de poupe et ses soutes contenaient bon nombre d'arquebuses et de mousquets, sans compter des approvisionnements de tout genre, envoyés à la Nouvelle-France, pour ravitailler la colonie de Port Royal, fondée trois ans auparavant, par M. de Monts, sur les rives de la baie Française, en Acadie.

À bord, le *Phoque* avait quatre-vingt à quatre-vingt-dix personnes, ses passagers et gens d'équipage réunis.

Il quitta le port de Dieppe vers cinq heures de l'après-midi.

Le temps était sombre, pluvieux, à l'unisson des tristes pensées qui affectaient la plupart des voyageurs, car presque tous abandonnaient forcément un pays, cher à leur cœur, une terre d'abondance, des liens d'amitié ou d'amour, pour aller loin, bien loin; en une contrée étrangère, sauvage, inconnue, au-delà des bornes de la civilisation, du commerce de leurs semblables, chercher à filer l'écheveau d'une existence nouvelle.

Hommes à l'esprit aussi vigoureusement trempé que le corps, pourtant, que tous ces proscrits. Leur front hâlé, leurs joues creuses, témoignaient de bien des misères physiques, et l'éclat de leurs yeux, la souplesse de leurs muscles, annonçaient que ces misères avaient été souffertes avec patience et stoïcisme, pour ne pas dire avec gaîté.

Pas un d'entr'eux qui n'eût vingt fois affronté la mort; pas un qui n'eût accompli des prodiges de bravoure; pas un peut-être qui ne fut prêt à risquer sa vie pour une bagatelle, et pas un qui n'eût souri, sans doute en apprenant qu'au lieu du gibet, il aurait l'exil comme punition.

Mais à l'instant où il fallait renoncer aux douceurs de la France, ces êtres si robustes, si habitués aux coups du sort, si insensibles aux revers, étaient saisis d'une émotion soudaine, contagieuse, qui les éternait tous.

Eux qui chantaient, riaient et devaient bruyamment en montant sur le pont du *Phoque*; ils étaient à présent mornes et abattus.

Plus de cris, plus de lazzi, plus de refrains joyeux dans l'entrepont où on les avait enfermés; mais des groupes silencieux qui se pressaient sous les écoutes ou aux quelques rares et étroites ouvertures pratiquées dans les flancs du bâtiment pour en éclairer et aérer l'intérieur.

Ils se tenaient là, les yeux fixes, les oreilles tendues, tâchant de recueillir un dernier son, une dernière image du pays natal.

C'est que cette image, ce son devait être pour eux un impérissable souvenir de la patrie. Ce qui précède immédiatement les actes marquants de l'existence, ne reste-t-il pas gravé en caractères inéffaçables dans la mémoire de toute créature intelligente, et quoi de plus marquant que le bannissement!

Seuls ils connaissent l'effroyable signification de ce mot ceux qui ont été bannis!

On ne pleurait pas sur le pont du *Phoque*, mais une profonde affliction régnait sur les visages, et par intervalle une vocifération puissante traduisait la douleur générale. Ces gens, naguère si insoucieux de leur avenir, de leurs proches, venaient tout à coup de se trouver une fibre délicate au fond du cœur, et surpris de la découverte, ils semblaient se complaire dans le chagrin qu'elle leur causait. L'homme, dans certains cas, s'attache avec plus d'avidité à une pensée cuisante, qu'à un vif plaisir. Et les proscrits s'attachaient désespérément à l'idée qu'ils s'éloignaient de la France, peut-être pour n'y plus rentrer.

Sur le tillac, la scène était animée. Les matelots grimpaient dans les haubans, couraient sur les verges, et déployaient les voiles au commandement de leurs officiers.

Dans la grande cabine d'arrière, plusieurs passagers présentaient un spectacle différent.

C'étaient deux hommes, les armateurs du *Phoque*, qui causaient commerce en supputant chaleureusement les gains probables, que leur rapporterait une affaire de pelletterie.

Un moine, le père Benoît, lisait son bréviaire.

Deux jeunes gens, deux jeunes époux, le baron de Noirmoutier et sa femme, se parlaient à voix basse, les yeux humides de larmes, devant une pile de coussins sur lesquels reposait un charmant enfant, âgé d'un an à peu près.

À l'autre extrémité de la cabine se tenaient, dans une position respectueuse, Pierre Mignard domestique du baron de Noirmoutier, et une fille de chambre, nommée Catherine.

Pierre Mignard avait l'air inquiet de ce qui se passait autour de lui; la servante lui jetait à la dérobée des regards empreints de curiosité.

Enfin, dans un coin et presque enveloppé d'ombre, on apercevait un homme de haute taille, qui considérait les autres personnages avec un singulier intérêt.

— Mon Dieu, comme il en coûte pour délaïser ses parents, disait la baronne, à son mari.

— Ne me parlez pas de cela, car vous me brisez le cœur, Adeline, répliqua de Noirmoutier.

— Je voudrais vous taire mes appréhensions, mais c'est impossible, Alphonse. Une voix intime me crie que ce voyage nous sera funeste,

et j'ai beau faire, ses accents résonnent toujours comme un glas funèbre...

— Folle ! fit-il à son oreille presque gâfement et en lui indiquant du bout du doigt la petite fille qui souriait dans son sommeil.

— Folle, oh non !

Elle secoua mélancoliquement la tête et regarda l'enfant.

Le baron lâcha la main de sa femme, qu'il avait tenue jusque là dans la sienne, et se mit à arpenter la cabine, comme s'il eut voulu cacher ses propres angoisses.

L'individu qui les observait sourit ironiquement.

Alors pour la première fois, M^{me} de Noirmoutier l'aperçut et tout son corps frissonna :

— L'Ermitte ! murmura-t-elle.

— Que dites-vous ? demanda son mari qui se trouvait près d'elle à ce moment.

La jeune femme ne répondit pas. Elle paraissait en avoir été empêchée par un commandement muet, mais impératif, du mystérieux passager, lequel, entendant la question, avait posé un doigt sur ses lèvres.

— Il me semblait vous avoir entendu parler, reprit de Noirmoutier d'un ton brusque.

— Moi, mais non, je vous assure, repliqua-t-elle, en baissant les yeux.

Quand elle les releva, un instant après, l'Ermitte avait quitté la cabine, et le baron marchait près du père Benoît.

M^{me} de Noirmoutier ne put réprimer un geste de satisfaction, comme si elle eût été soulagée d'un grand poids. Se sentant troublée, elle appela sa fille de chambre, et lui demanda si le temps s'était éclairci.

— La pluie a cessé et le soleil se couche, dit celle-ci.

— Eh bien, Catherine, couche la petite dans son lit, et accompagne-moi sur le pont. Je veux voir et contempler une dernière fois les côtes de ma bien-aimée Normandie.

La domestique s'empressa d'obéir.

— Voulez-vous nous accompagner, Alphonse ? demanda la baronne à son mari, en passant gracieusement sa main sous le bras du gentilhomme.

— Mais je crains que le froid.

— Oh ! il fait beau. Voyez comme le soleil joue à travers les fenêtres de cette chambrette.

— Vous avez raison, Adeline. Allons nous réjouir à la vue de cette France que, demain, hélas ! nous n'apercevrons probablement plus.

La baronne tressaillit.

— Vous souffrez, mon amie ? lui demanda de Noirmoutier avec un accent plein de sollicitude.

— Non, dit-elle en ébauchant un pâle sourire. Et s'adressant à l'ecclésiastique :

— Nous suivez-vous, mon père ?

— Excusez-moi, répliqua-t-il ; j'ai, en mettant le pied sur ce navire, fait vœu de ne pas revoir notre pays avant que ma mission fût accomplie.

Ces paroles furent prononcées sans emphase, avec la douceur pénétrante et la simplicité qui sont les caractères propres de la vraie piété.

— Alors, commença M^{me} de Noirmoutier. Mais aussitôt elle s'arrêta, incapable d'articuler une syllabe.

La rentrée de l'Ermitte dans la cabine l'avait complètement interdite.

Il traversa l'appartement, sans se découvrir et d'une façon si grossière, que le baron en fit choqué.

— Manant ! grommela-t-il entre ses dents et en se retournant pour châtier cet acte d'inconvenance.

Mais sa femme l'entraîna en dehors, en s'écriant :

— Allons vite, Alphonse ; je ne veux pas perdre une seule minute du triste bonheur qui nous reste encore.

— Laissez-moi punir.

— Venez plutôt, je vous en prie.

Il était impossible de résister aux accents de cette voix. Aussi, oubliant sa colère, le baron se laissa-t-il mener sur le gaillard d'arrière, réservé à cette époque, aux voyageurs de marque.

L'atmosphère s'était dégagée des vapeurs qui l'avaient chargée pendant la plus grande partie du jour. De petits nuages blancs et arrondis pommelaient la voûte céleste, sans tacher ses larges zones d'azur et sans obscurcir les tièdes lueurs du soleil couchant qui empourprait les ondes. Une brise fraîche gonflait les voiles du *Phoque* et hérissait la Manche de légères vagues qui lutinaient gâfement aux flancs du navire. En avant, l'eau bondissait par-dessus son beaupré, scintillait aux rayons de l'astre du jour, et retombait comme une pluie de pierres dans le sein des flots, d'où elle jaillissait de nouveau, pour briller et retomber encore. En arrière se déroulait un sillon d'écumé bouillonnant autour du navire, et qui allait, en se dégradant insensiblement, se confondre, à perte de vue avec le vert de mer.

À gauche du bâtiment les falaises de la Normandie et de la Bretagne, dominées çà et là par des manoirs féodaux, se dessinaient hardiment ; à droite on distinguait les îles de la Manche, semblables à des oiseaux perchés à la cime des vagues ; et tout autour se déployait un lumineux horizon.

Le jeune baron et sa femme s'accoudèrent à la lisse de babord, et, après quelques mots, tombèrent dans cette méditation vague, navrante, qui nous envahit chaque fois que nous nous embarquons pour une lointaine traversée.

C'était une belle et attrayante créature que M^{me} de Noirmoutier. Grande, élancée, la taille bien prise, quoique un peu forte, les cheveux bruns, lisses, quoique un peu durs ; les yeux d'un ovale parfait resplendissant d'éclat, quoique le tour en fût bistré par l'inquiétude ou une passion secrète ; le teint mat, les traits réguliers et harmonieux, quoique un peu vivement accusés, elle séduisait par l'air de langueur répandu sur sa personne. Elevée à la campagne, elle eût possédé toute la beauté fleurie des filles du peuple. Nourrie dans le grand monde, elle en portait le cachet physiologique, bien qu'un physiologiste eût pu assurer qu'elle avait, suivant l'expression d'Alors, plus de sang roturier que de sang noble dans les veines.

Cependant Adeline passait pour la fille unique du comte et de la comtesse de Mornemar,

descendant, en droite ligne de Guillaume-le-Conquérant.

C'était à cause de ses titres que le baron Alphonse de Noirmoutier l'avait recherchée en mariage et épousée.

L'amour n'avait eu aucune part à leur alliance; l'ambition avait inspiré le jeune homme, le désir d'être agréable au comte de Mornemar dirigé la volonté de la jeune fille. Cependant Alphonse et Adeline ne furent pas longtemps indifférents l'un pour l'autre. Le premier, fougueux, mêlé activement aux luttes politiques, découvrit promptement qu'il avait dans sa femme, une confidente et une conseillère sûre, dont la fidélité était rehaussée par des qualités d'un ordre élevé. Par malheur, il était homme médiocre plutôt destiné à être commandé qu'à commander. L'enthousiasme tuait chez lui la réflexion, qui seule apprend à s'imposer aux masses. La franchise, l'impulsion du cœur sont des vices pour un chef de parti. Alphonse de Noirmoutier était franc jusqu'à la candeur. Aussi demeura-t-il obscur parmi les derniers défenseurs de la Ligue. Entre les mains du duc de Mercœur il fut un instrument utile pendant quelques années et dont il fallut se débarrasser dès que sa nécessité ne se fit plus sentir. C'est pourquoi, après s'être rallié au roi, le duc avait, sans qu'il s'en doutât, fait nommer de Noirmoutier agent des Ligueurs dans les provinces du Centre. Il espérait qu'il succomberait dans un engagement des rebelles avec les troupes royales. Frustré dans son attente, de Mercœur céda aux sollicitations d'Adeline de Noirmoutier, et ferma les yeux sur son évasion de France, alors qu'il eût pu facilement le faire arrêter. La baronne s'était bien gardée de révéler à son mari les démarches qu'elle avait faites près du duc de Mercœur; car Alphonse les eut regardées comme une insulte impardonnable, et il aurait mieux aimé mourir que de devoir la vie à un homme qu'il considérait comme un traître. Mme de Noirmoutier n'avait pas la même opinion, car douée d'une intelligence supérieure, fortifiée par la lecture, elle comprenait la nécessité de certaines compositions politiques quoiqu'elle n'eût pas voulu les approuver. Mais la Ligue n'avait plus sa raison d'être, depuis l'abjuration et le sacre de Henri IV. Essayer de la continuer, c'était essayer d'en prolonger l'agonie, par conséquent entretenir sans motif une guerre civile funeste à la France. Aussi, caressant les goûts chevaleresques de son mari, Adeline lui indiqua les pays récemment découverts par Jacques Cartier, comme un lieu de refuge, en attendant "la chute du Béarnais." Alphonse s'enflamma à l'idée d'aller civiliser les sauvages de l'Amérique et il prit passage à bord du *Phoque*, avec la persuasion que sa tête était mise à prix. Le père Benoit n'eut pas de peine à dévoiler le secret de la jeune femme, qui avait conçu pour son mari un profond attachement. Il ne réalisait pas ses rêves de jeunes filles, car Adeline ne concevait l'homme que comme le symbole de la puissance mentale. Cependant Alphonse était si sincère, si généreux, si intrépide, qu'il méritait l'estime. Joignez à cela ce naturel

aventureux qui plaît toujours aux femmes, et vous ne serez pas surpris qu'Adeline eût fini par lui porter la plus tendre affection. Un enfant vint resserrer les liens qui les unissaient l'un à l'autre. Et ils formaient apparemment un heureux ménage, lorsque la défaite des conjurés près de Paris, donna lieu à la détermination qui engagea la baronne et son mari à émigrer vers la Nouvelle-France.

Toutefois Mme de Noirmoutier semblait souvent chagrine. Plus d'une fois son mari l'avait trouvée seule et pleurant amèrement. Par moment, son caractère perdait son aménité ordinaire, elle devenait maussade, irritable, et, si on l'interrogeait, répondait par des sanglots. Alphonse ne savait à quoi attribuer cette inconstance d'humeurs, surtout chez une femme, dont les sentiments étaient aussi nobles que ceux d'Adeline. Mais, du reste, en la voyant habituellement si prévenante, si affectueuse pour lui, si attentive pour leur enfant, il avait porté ces boutades en compte d'une trop grande sensibilité.

Ils se firent appuyés au bastingage jusqu'à l'heure où le crépuscule étendit son voile sur les objets. Leurs lèvres étaient muettes, mais leurs cœurs gonflés de pensées.

Adeline surtout ployait sous le poids de ses réflexions. Des larmes glissaient silencieusement le long de ses joues, et comme la dernière pointe de rocher, qui rappelle la Franco, s'enfonçait dans l'ombre, elle se pencha sur l'épaule de son mari.

— Alphonse, dit-elle, je dois...

— Gare à vous, monsieur! cria une grosse voix derrière eux.

Le baron de Noirmoutier se retourna et fit quelques pas en avant pour éviter le choc d'un paquet de cordages qu'un matelot lançait du haut d'une vergue sur le pont.

Pendant ce temps, un homme étendu sur des espars et à moitié caché par l'obscurité, soulavant sa tête et, s'approchant de Mme de Noirmoutier, lui disait, de façon à n'être entendu que d'elle-même :

— Si vous ne vous taisez pas, l'Ermite parlera... Prenez garde!

— L'Ermite! balbutia-t-elle en reculant d'épouvante.

— Oui, l'Ermite.

L'homme se replongea dans les ténèbres, tandis que le baron, revenu vers sa femme, lui demandait :

— Vous disiez donc, mon Adeline?

— Moi!... rien!... je vous assure.

— Je croyais, continua-t-il, sans remarquer son trouble, que vous aviez à me faire une de ces bonnes confidences...

— Non... le seréin me gagne. J'ai froid.

— Rentrons, ma chère amie.

Et ils rentrèrent dans la cabine générale, à l'instant où deux personnages sortaient en échangeant ces phrases :

— Nous aurons une belle nuit, capitaine.

— Pas trop, pas trop, monsieur, vous savez le proverbe :

Temps pommelé, femme fardée.
Ne sont pas de longue durée.

Le timbre de cette voix eut un tel effet sur Adeline, qu'elle chancela et serait tombée sans l'aide de son mari.

II.

L'ATTAQUE.

Le *Phoque* naviguait depuis cinquante jours, et sauf quelques petites tempêtes, il n'avait pas trop souffert. Mais ces tempêtes le tenaient hors de sa route et les vivres diminuaient sensiblement à bord.

Il avait fallu mettre les proscrits à la demiration. Nous n'avons pas besoin de dire qu'ils s'étaient soumis en murmurant à cet acte nécessaire par les circonstances. Peu s'en était même fallu qu'une révolte n'éclatât ; mais la fermeté des officiers du *Phoque* et principalement l'influence que s'était acquise sur les prisonniers, un homme connu sous le titre de *capitaine*, le même que M^{me} de Noirmoutier appelait l'Ermite, avaient étouffé les ferments de sédition.

Ce personnage exerçait d'ailleurs une autorité singulière sur tout l'équipage. Il n'était pas jusqu'au commandant du navire qui ne traitât avec une déférence voisine de la soumission.

Il vivait seul, se montrait rarement dans la grande cabine, dormait ou travaillait le jour dans la chambrette que le charpentier du navire lui avait préparée sous le gaillard d'avant et passait la plus grande partie des nuits à se promener sur le pont. Personne autre que lui ne pénétrait dans son réduit. Une fois, un matelot curieux voulut s'y introduire, mais surpris par l'Ermite alors qu'il était en train de crocheter la serrure, le pauvre diable fut condamné à cinquante coups de garçette et aux fers pour le reste de la traversée. Ce rigoureux châtiment intimidait tellement ses camarades que de ce jour l'*Enfer du Diable bleu* (ainsi l'équipage nommait l'Ermite et sa cabine) demeura à l'abri de toute tentative.

Quel était donc cet énigmatique personnage ?

On se le demandait souvent à voix basse, mais nul ne le savait ou ne voulait le dire. Pourtant son pouvoir pesait sur tous et à tous. La baronne de Noirmoutier le redoutait particulièrement, et quand, par hasard, il lui arrivait de le rencontrer, elle fuyait comme une tourterelle effrayée par un milan.

Son mari souffrait impatiemment le joug du terrible étranger. Wantant le connaître, il interrogea le commandant du *Phoque*.

— J'ignore, répliqua le vieux marin d'un ton qui coupait court à toute autre question.

Les deux armateurs se montraient aussi ignorants ou aussi réservés.

Soul Pierre Mignard se disait parfois *in petto* :

— Mais je le connais. C'est l'Ermite, le garde-chasse à M. le comte de Ganay.

Mais comment faire accorder la haute position dont paraissait jouir l'Ermite du *Phoque* avec l'Ermite de la forêt de Maulnes ?

Le problème était trop fort pour un naïf paysan de la trempe de Pierre Mignard.

Et il avait beau se répéter :

— Je parie que c'est lui,

il eut été si en peine de se le prouver même à lui qu'il n'osait faire part de ses soupçons au baron de Noirmoutier et se contentait de les communiquer à Catherine, la femme de chambre de *Madame*. Encore celle-ci lui riait-elle incivilement au nez, quand il touchait à ce sujet. Puis, comme elle avait pour Pierre un caprice très prononcé, elle faisait vite trêve à son accès de gâté et disait fort gravement :

— Non, non, mon beau Bourguignon, le Diable bleu n'a pas plus été garde-chasse que je n'ai été duchesse. C'est un prince déguisé... à moins pourtant que ça ne soit satan lui-même, ajoutait-elle avec un signe de croix.

— Satan ! nenni ! répondait Pierre, en hochant la tête.

— Ah ! reprenait la fillette, vous ne savez pas ce que nous savons nous autres gens nés sur les bords de la mer. J'ai souvent ouï raconter aux pêcheurs que satan s'embarquait quelquefois sur les bâtiments, qu'on le voyait danser la nuit à la pointe des mâts et que... Tenez, regardez ! s'écria-t-elle un soir, en indiquant du doigt une lumière phosphorescente qui voltigeait à l'extrémité du perroquet de misaine.

— Ce n'est rien, le feu St. Elme, la belle, dit un matelot qui avait entendu ce dialogue.

Mais Catherine n'en demeura pas moins sous l'impression que le diable avait pris passage à bord du *Phoque* et Pierre Mignard se sentait d'autant plus volontiers enclin à partager cette idée qu'elle flattait son amour du merveilleux et expliquait jusqu'à un certain point la ressemblance physique de l'étranger avec le garde-chasse du comte de Ganay, sa métamorphose sociale, et le prestige surnaturel qui l'entourait.

Un matin, au lever de l'aurore, l'Ermite (nous continuerons de lui donner le nom dont il s'est servi en parlant à M^{me} de Noirmoutier), entra dans la chambre du commandant.

— Debout, et apprêtez-vous au combat, lui dit-il d'un ton calme.

— Au combat ?

— Oui.

— Mais...

— Monsieur, un navire de guerre nous donne la chasse depuis hier soir. Je l'ai suivi toute l'après-dîner. Espérant lui échapper, je vous ai prié d'exécuter un virement de bord. Il paraît que l'ennemi a vu ou deviné cette manœuvre, car à l'heure où je vous parle, il sille dans nos eaux.

— Diable ! diable ! marmotta le capitaine en sautant à bas de son cadre où il était étendu tout habillé ; diable, c'est une rencontre peu plaisante avec la damnée cargaison que nous avons à bord. En toute autre circonstance, j'aimerais assez... Est-ce un anglais ou un espagnol ?

— Espagnol ! s'écria l'Ermite avec une expression de joie farouche.

— J'aurais préféré un anglais, dit le commandant. Les démons d'Espagnols ne vont jamais à la mer qu'armés comme des démons.. Mais est-il fort ?

— Venez et vous jugerez.

Ils montèrent sur la dunette, et l'Ermite

tendit au commandant un petit télescope qu'il portait, d'habitude, dans une des poches de son justaucorps.

— Diable, diable ! fit-il, après avoir examiné longuement, c'est un trois-mâts, armé de douze canons, et nous n'en avons que huit, dont deux de faible calibre... La partie ne sera pas égale, surtout avec cette fourmilière de rats à deux pattes que nous avons dans l'entrepont.

— N'en parlez pas si mal, ce sont eux qui nous sauveront.

— Nous sauver ! cette bande de chenapans !

— Oui monsieur. Vous avez des arquebuses ?

— Mais sans doute.

— Combien !

— Deux ou trois cents.

— Parfait.

— De par tous mes sabords, monsieur, où voulez-vous en venir ?

— Commandant, vous allez faire monter toutes ces armes sur le pont.

— Et puis ?

— Et puis vous les ferez charger.

— Ensuite.

— Avant d'abord vous masquerez votre batterie, et lorsque vos armes seront chargées, vous tendrez des toiles sur tout le pont.

Le vieux marin branla la tête d'un air qui voulait assurément dire : " Je suis tout prêt à vous obéir, mais du diable si je comprends votre intention."

L'Ermite répliqua ainsi à cette pantomime :

— Votre équipage se compose de vingt hommes valides et nous avons dans l'entrepont soixante déportés. Nous logerons trente de ceux-ci à l'arrière du bâtiment avec chacun quatre arquebuses ou mousquets chargés à ses côtés....

— Cela est impossible, ce serait leur donner nos armes pour nous massacrer.

— Non, commandant. Ecoutez. Je suis sûr de ces gens. Ils se battront dur. Je prendrai soin d'eux. D'ailleurs, vos matelots se posteront derrière avec un pierrier chargé à mitraille pour le cas où nos gaillards voudraient faire les mauvaises têtes. Ils demeureront couchés à terre et sur eux on étendra des toiles pour que l'ennemi ne suspecte pas leur présence....

— J'entends, j'entends, interrompit le commandant en se frottant les mains.

— Et maintenant, continua l'Ermite, ferlez quelques voiles, car le corsaire gagne rapidement sur nous. Il est bon qu'il croie que nous nous rendons.

Le plan fut aussitôt mis à exécution.

L'Ermite descendit dans l'entrepont et s'adressant aux proscrits, il leur fit une allocution chaleureuse qui ne pouvait manquer d'enflammer l'ardeur de ces hommes, militaires pour la plupart, habitués aux dangers, que dévorait l'inactivité et qui n'avaient jamais rêvé que plaines et bosses, suivant leur pittoresque locution.

La nouvelle du combat les combla de ravissement. Leur joie se traduisit par des exclamations bruyantes. Pour les calmer l'Ermite dût

en appeler à tout l'empire qu'il avait sur eux.

Tous voulaient participer à l'engagement, et ce ne fut pas chose aisée de faire un triage au milieu d'eux. Cependant l'Ermite réussit par des promesses à apaiser la jalousie des rejetés et les bruyantes manifestations des élus.

Au bout d'une heure, les préparatifs étaient terminés.

Le bâtiment ennemi se voyait alors à l'œil nu. Deux coups de canon retentirent.

— Diable ! diable ! ils grondent fort les marseillais, marronna le capitaine, qui, son portevieux d'une main, sa lunette de l'autre, se promenait, en grand uniforme, sur le pont du *Phoque*.

Ensuite il commanda de mettre en panne.

Tandis qu'on exécutait ce mouvement, le navire étranger envoyait une bordée au *Phoque*.

— Faites abattre le pavillon, cria l'Ermite au capitaine.

— Oh ! pour cela, jamais, répliqua-t-il avec énergie. Le drapeau français ne tombera pas devant un corsaire.

— Mais vous cherchez donc à nous faire couler ? reprit l'Ermite d'un ton violent.

— Coulé ou non coulé, je ne m'humilierai pas à ce point, monsieur.

— Votre entêtement vous coûtera cher. Tenez, encore une décharge comme celle-là et nous sombrons.

Comme il parlait, un éclair immense, suivi d'une détonation foudroyante, avait annoncé que l'ennemi était décidé à continuer l'attaque.

— Bon Dieu, capitaine, vous voulez notre ruine ! dit un des armateurs accourant sur le pont.

— Je veux que l'honneur français reste intact.

— Eh ! riposta aigrement le marchand, il s'agit bien d'honneur français, quand nos biens et notre vie sont en jeu. Amenez votre drapeau. En une qualité de propriétaire de ce bâtiment, je vous somme de le faire.

— Alors je résigne ma charge, dit noblement le vieux marin.

L'armateur répliqua par un juron.

— Bas le pavillon, dit-il ensuite au second qui se conforma de suite à cet ordre.

Le navire ennemi avançait à toutes voiles.

Son pont était littéralement couvert d'hommes armés jusqu'aux dents.

— Dites que nous nous rendons, enjoignit l'armateur au lieutenant, après s'être consulté une minute avec l'Ermite, qui, plus que jamais paraissait exercer un irrésistible ascendant sur le personnel de l'équipage.

L'officier obéit, et les corsaires poussèrent de bruyantes clameurs.

Cependant, ils se tenaient toujours sur la défensive ; les canonnières étaient à leurs pièces, mèche allumée, et chaque homme avait son espingole prête à faire feu.

— La barre à tribord, dit vivement l'Ermite au timonier.

— Mais....

L'Ermite lui darda un regard si menaçant que le matelot pâlit et opéra la manœuvre ; ce mouvement amena la poupe du *Phoque* en face

du flanc du vaisseau espagnol, qui n'avait pas encore ralenti son allure.

— Et maintenant, feu ! cria l'Ermite d'une voix tonnante.

Les huit caronades du *Phoque* lâchèrent leur bordée, tandis que les proscrits, surgissant de dessous les toiles où ils étaient restés inaperçus, déchargeaient rapidement leurs armes.

Un moment, étourdis par cette attaque imprévue, les corsaires répliquèrent mal aux coups de leurs adversaires. Mais bientôt la voix de leurs officiers les ranima, et un chaleureux combat s'engagea.

Heureusement le *Phoque* n'offrait qu'une faible visée au forban, qui, par contre, tout découvert, et gouvernant difficilement, parce que les premiers boulets avaient brisé un de ses mats, et ouvert une large voie d'eau, sous sa poulaine, ne pouvait se garantir de l'artillerie du *Phoque*.

Cependant, le capitaine des agresseurs encourageait son monde à l'action. Et lui-même, joignant l'exemple au conseil, ne cessait de tirer avec deux mousquets que lui chargeait alternativement un matelot.

Chacun de ses coups portait juste, et si aguerri que fussent les anciens ligueurs, ils se seraient les uns contre les autres, en le voyant ajuster sa terrible carabine.

Remarquant cela, le baron de Noirmoutier qui, de l'autre côté, entretenait une fusillade nourrie contre les assaillants, monta imprudemment sur un mat de rechange, avec l'intention de viser le capitaine corsaire. Mais celui-ci, dont le coup d'œil d'aigle embrassait tout, devina et prévint le dessin du gentilhomme, en le renversant d'une balle.

De Noirmoutier tomba lourdement sur le pont et personne ne remarqua sa chute, personne, sauf l'Ermite, dont les lèvres se contractèrent pour grimacer un odieux sourire de contentement.

Il ramassa un lambeau de toile, et le jeta sur le corps ensanglanté du pauvre baron.

S'élançant ensuite vers le capitaine du *Phoque* à qui l'ardeur de l'engagement avait fait oublier sa récente querelle.

— Monsieur, lui dit-il ; il faut en finir avec ces coquins, qui nous ont déjà tué trop de monde. Faites approcher, mais de façon cependant à éviter l'abordage, car si les gredins mettaient une fois le pied sur notre navire, ils nous feraient sauter, plutôt que de nous donner la victoire. Pendant ce temps, nous chargerons la batterie à mitraille et... vous m'entendez ?

Le capitaine répondit par un signe d'intelligence et commanda aussitôt une évolution.

Mais la brise fraîchissait. Le navire-corsaire était fort endommagé. Son commandant voyant qu'il avait à faire à forte partie, et courait chance de sombrer, en prolongeant le combat, avait jugé qu'il était temps de fuir.

Aussi, après avoir lancé une dernière bordée, il profita du vent pour virer de bord et partir aussi vite que possible.

Le capitaine du *Phoque* aurait voulu poursuivre ce " lâche vautour." Mais les arma-

teurs, conseillés par l'Ermite, s'y opposèrent, et l'on se mit, incontinent en devoir de panser les blessés, jeter les morts à la mer et réparer les avaries.

Au nombre des premiers se trouvait le baron Alphonse de Noirmoutier.

Il avait eu l'épaule fracassée par une balle.

(La fin du deuxième Episode au prochain No.)

LE POÈTE.

Homo es, non angelus ;
Caro es, non spiritus,
Imitation de Jésus-Christ.

Le poète n'est pas un ange ;
Ce n'est qu'un homme comme nous.
Voyez-le : la douleur le change,
L'âge fait ployer ses genoux.

Il comprend nos querelles vaines,
Notre orgueil bouillonnant toujours ;
Lui-même il a toutes nos haines
Et, surtout, toutes nos amours.

Sa voix souvent mordante et fière
Et qui parle en mots triomphants.
En cessant de chanter sa mère
Commence à chanter ses enfants.

Car son cœur de chair est sensible
Aux affections d'ici-bas.
Il sourit au berceau paisible ;
Il pleure sur nos durs combats.

Par cent nœuds il tient à la terre ;
Il ment en désirant le ciel.
Il prend son amertume austère
Dans son bagage officiel.

En hasardant un œil timide
Dans les plis dont il est drapé.
Sous sa magnifique chlamyde
On voit un habit noir rapé.

Il pense au blé, dans les orages,
Bien plus qu'à l'immortalité ;
Tout en chantant dans les nuages,
Il vit dans la réalité.

Il y trébuche et s'en console
Comme tous les autres humains,
Lui qui nous vante sa boussole,
Il se perd sur les grands chemins.

Il est toujours rempli d'alarmes
Pour son amour et son repos.
C'est une urne pleine de larmes
Qui se répand à tout propos.

C'est une girouette épuisée,
Un roseau, quand le vent sévit,
Un lis trop rempli de rosée,
Moins encore—un homme qui vit !

— Mais quand la justice l'éclaircie,
Il devient aussi grand qu'un dieu !
Son rire éblouit sa-colère
Est comme un fer sortant du feu !

DE L'ESPRIT AUJOURD'HUI.

I.

Tout le monde se croit de l'esprit et veut passer pour en avoir. Accuser d'un vice, ce n'est pas une injure, c'est souvent même une flatterie ; mais accuser d'une sottise, quel crime impardonnable !

On croit l'esprit si répandu, que l'on dit, l'on écrit à tout propos : *Le spirituel écrivain, le spirituel inventeur, mon spirituel confrère, mon spirituel adversaire*, si bien que cette façon de s'exprimer est devenue banale.

D'autres ont été plus loin et ont prononcé ce mot célèbre : "L'esprit court les rues," c'est probablement pour cela qu'on ne peut plus le rencontrer.

Car enfin, il faut bien le dire, il n'y a plus d'esprit aujourd'hui.

II.

Qu'est-ce que l'esprit ?

C'est le luxe et le superflu de la civilisation ; c'est le trop plein des vérités qui s'échappe en saillies au courant du jour ou de la fantaisie ; c'est la petite malice que jette sur lui-même et sur son prochain l'homme de loisir, pour se venger de l'ennui qu'il ressent à ne rien faire ; aussi l'esprit n'a-t-il jamais mieux fleuri que dans les sociétés complètement oisives : aussi le dix-huitième siècle a-t-il été le siècle de l'esprit par excellence.

Pour avoir de l'esprit, il faut donc avoir du temps à perdre. La plupart des gens forcés de travailler beaucoup ont peu d'esprit ; ils n'ont que du bon sens. Les jeunes sociétés n'ont pas d'esprit, ni les sociétés à peine formées ; le sauvage n'a que de l'industrie.

III.

Eh bien ! je vous le demande maintenant, le moyen d'avoir de l'esprit quand tout le monde est lancé comme aujourd'hui dans les affaires ; quand on a couru toute la journée pour faire une bonne opération ou en éviter une mauvaise, qu'on arrive chez soi harassé comme un facteur rural ?

Quand on a pensé tout le jour aux actions de chemins de fer et au trois pour cent, quand on a étudié le *Parfait notaire*, quand la ménagère a longuement approfondi la *Cuisinière bourgeoise* ?

IV.

On n'a encore de l'esprit qu'en admettant l'inégalité des rangs et des conditions ; car alors il y a opposition, contraste, et par là ridicule.

Avec l'inégalité des rangs, le chevalier de Grammont peut raconter ses prouesses et Figaro se venger de sa domesticité. Quand les uns sont très indépendants, et les autres très dépendants, les uns grands et les autres petits, les uns ont l'esprit d'attaque et les autres de repartie.

Mais avec l'égalité d'aujourd'hui, comment se moquer de son égal ? Pour rire de son prochain, il faudrait d'abord permettre que l'on rie

de soi, et l'orgueil contemporain ne le souffrirait pas.

V.

On a été bien plus loin. En proclamant l'égalité, il y a quelque soixante ans, l'on pouvait croire qu'on s'en tiendrait là. Nenni. C'était pour en arriver à se poser, comme aujourd'hui, en hautes capacités, en prophètes, en pontifes, que sais-je, moi ? Qui n'a pas été, un jour ou l'autre, plus ou moins pontife ?

Le moyen, ensuite, de rire avec de pareilles gens, et aussi avec la morgue britannique qu'on a mise à la mode.

Quand on est tiré et pincé à quatre épingles, qu'on a le cou serré dans cette horrible cravate blanche qui vous fait toujours ressembler à un notaire en fonction, un sourire pétillant d'une malice spirituelle ne troublerait-il pas l'imposante majesté du visage ? Plaisanter quand on se croit un grand personnage, quand on porte un monde en sa tête, serait irrévérencieux. Est-ce que les hommes importants se prodiguent ainsi ?

VI.

Il n'y a plus guère aujourd'hui que des riches et des pauvres.

Or, ni l'un ni l'autre ne se peuvent railler. On ne se moque pas d'un pauvre diable : ce serait pitié ; et le pauvre diable ne songe pas à faire de l'esprit, il cherche à gagner de l'argent. Figaro lui-même, de nos jours, ne perdrait point son temps à rire de son maître, pas si soi ! Il envisagerait sa position d'un oeil sûr et trouverait le moyen d'en sortir ; il mettrait à la caisse d'épargne, il monterait un cabinet d'affaires, il jouerait à la Bourse et prêterait à la petite semaine.

VII.

Ce ne sont pas seulement les affaires et l'ambition qui ont tué l'esprit, c'est l'abolition du souper, la falsification des vins, le développement de l'imprimerie, le journalisme, l'abus du cigare.

L'imprimerie a répandu l'esprit des autres chez ceux qui n'en avaient point, mais elle a arrêté l'esprit de ceux qui pouvaient en avoir.

Quand les livres étaient rares, on lisait peu et on écrivait encore moins. N'ayant de distraction que par la société, on était tenu d'amuser son prochain pour le supporter et s'en faire supporter soi-même.

Aujourd'hui que les livres s'impriment à profusion, que les journaux, devenus une nécessité du siècle, sont forcés d'être spirituels par condition d'existence, tout le monde se nourrit de l'esprit de l'écrivain et personne n'en fait plus.

À quoi bon, en effet, avoir de l'esprit, lorsque tant d'auteurs en ont pour vous ? On fait comme l'écolier paresseux qui achète une traduction et copie son devoir.

Aussi vous ne sauriez croire combien celui qui a beaucoup lu rencontre dans les causeries de mots spirituels qu'il a déjà applaudis dans les livres et les journaux.

VIII.

Non, l'esprit n'existe plus.

On n'a plus d'esprit, pas même l'esprit de

conduite, pas même l'esprit de son âge, témoins les enfans précoces et les vieux de vingt ans.

Il n'y a plus que l'esprit de calomnie, qui a commencé avec le monde, et l'esprit de médiancé, qui est éternel.

Soyez donc sûr que lorsqu'on rit dans un groupe, ce n'est pas d'un trait fin, délicat; approchez-vous et vous vous en convaincrez: c'est du héros d'une anecdote peu charitable.

IX.

Cependant l'amour-propre exige que l'on ait au moins les apparences de l'esprit.

Par quoi a-t-on donc remplacé l'esprit?

Par bien des choses.

1o. Par le talent d'abord. Tout le monde a du talent. Les gens de talent courent les rues.

2o. Par la fantaisie et l'originalité.

3o. Par le paradoxe, qui n'est parfois que la moitié d'une idée spirituelle et n'en est, la plupart du temps, qu'une fausse imitation. Les conversations d'aujourd'hui sont pleines de paradoxes; la littérature quotidienne en est remplie, c'est la ressource de ceux qui n'ont pas assez de bon sens pour parler simplement.

4o. Par le style et le langage pittoresque, la charge, qui est pour l'esprit ce que le galop est pour le mauvais cavalier,—la blague, et dans ces derniers temps l'argot.

X.

Après tout, aujourd'hui a-t-on besoin d'avoir de l'esprit? Demandez aux gens d'affaires leur opinion sur les gens d'esprit. Des incapables, vous répondent-ils d'un ton dédaigneux; ce n'est pas de l'esprit qu'il nous faut, mais du zèle, de l'activité. L'or dont on a fait son culte remplace-t-il pas toutes choses et même, hélas! au besoin il procure pas mal de gens d'esprit.

Aussi c'est un spectacle singulier que cette rapide disparition de l'esprit. L'homme spirituel a si bien compris qu'il était inutile en ce monde qu'il se cache comme Adam s'apercevant après sa faute de sa nudité; en effet il humilierait ses voisins et manquerait ainsi à la charité chrétienne.

Si cela continue, vous verrez qu'il en sera de l'esprit comme de la pauvreté, qu'il n'est pas un vice, mais bien pis. On en viendra à crier après lui: Mort à l'infâme! Alors l'homme d'esprit ne marchera plus dans la société moderne que comme ces voyageurs dans une contrée nouvellement découverte, qui ne peuvent se faire comprendre que par signes des naturels du pays.

XI.

Nous avons parlé plus haut des gens qui reproduisent avec une spontanéité parfaitement jouée l'esprit de leurs lectures; nous pourrions citer bien d'autres espèces de faux spirituels, nous nous bornerons aux deux suivants:

Les gens qui ne disent rien afin de paraître spirituels, semblables à ces poètes de salon qui restent toujours inédits pour conserver leur réputation intacte.

Et ceux qui rient toujours et branlent la tête avec satisfaction, semblent faire approu-

ver le peu d'esprit qu'ils entendent par une immense provision d'esprit qu'ils tiennent en réserve dans leur cerveau et qu'ils montreront toujours à la prochaine occasion.

XII.

Ces derniers sont, sans le savoir peut-être, les plus habiles. Jusqu'à trente ans, on se pare de son esprit comme d'un bijou, on le cache ensuite comme un remords. C'est qu'on arrive bien plus vite en célant son esprit qu'en le laissant paraître.

Tout l'esprit d'aujourd'hui n'est que du savoir-faire.

RODOLPHE DE VIRMOND.

L'AMOUR D'UNE INDIENNE.

Il y a bien des années, sur les bords du lac Huron campait un *parti* d'Indiens appartenant à la tribu des Ojibbeways. Parmi ces sauvages vivait la belle *Aw-mid-way*, nom qui veut dire en notre langue "il y a de la musique dans sa démarche." Cette jeune et charmante fille habitait un wigwam avec son père, sa mère et son frère. Douée de charmes peu ordinaires, elle avait fait une profonde impression sur tous les jeunes guerriers du voisinage. Mais bientôt elle repoussa leurs attentions pour se livrer à l'amour que lui inspirait *Muck-e-tick-now*, ou "l'Aigle-noir." C'était un vaillant chef, un chasseur intrépide fort connu depuis les bords du lac Ontario, jusqu'à l'embouchure de la rivière Rouge. *Aw-mid-way* ne lui cacha pas la prédilection dont il était l'objet. Suivant la coutume nationale, un jour, elle éteignit le morceau d'écorce enflammée que *Muck-e-tick-now* avait lancé sur la rivière qui coulait devant la hutte où elle demeurait. C'était reconnaître qu'elle l'acceptait pour amant. Aussi, l'Aigle-noir, sûr de posséder le cœur de la jeune squaw, fit-il tous ses efforts pour se rendre favorable ses parents et chercha-t-il ardemment à les indemniser de la perte qu'ils feraient en lui accordant une fille qui leur était si chère. Dans ce but, il partit pour une chasse lointaine; mais, tandis qu'il déployait toutes ses facultés physiques et intellectuelles à réunir les trophées et présents qui devaient les lui concilier et prouver son dévouement à l'objet de ses affections, un mauvais destin permit que *Shawwanosoway*, "qui a la face tournée vers le soleil," alors un chef puissant et redouté, vint au village Ojibbeway. Il était dans toute la force de l'âge et arrivait d'une guerre où il avait accompli des prodiges de valeur.

Ayant entendu vanter les attraits d'*Aw-mid-way*, il voulut la voir et se présenta devant elle couvert des chevelures de ses ennemis. Fatale entrevue! *Shawwanosoway* s'éprit aussitôt d'une violente passion pour la jeune indienne et résolut de la posséder à tout prix. Il lui parla des nombreuses batailles qu'il avait gagnées, des ennemis qu'il avait tués; étala sous ses yeux leurs sanglantes dépouilles; nomma les chefs qu'il avait obligés à solliciter la paix. Enfin, il mit tout en œuvre pour se

gagner les parents d'Aw-mid-way. Ceux-ci, fiers de la superbe conquête qu'avait faite leur fille, l'écoutèrent avec délices et lui promirent qu'elle serait son épouse. Mais, fidèle à sa parole, Aw-mid-way ferma les oreilles aux discours vaniteux de Shawwanossway, et repoussa avec dégoût la proposition de s'unir à lui. Le chef ne se découragea point. Les obstacles atténuèrent le feu qui couvait dans son sein. Il continua d'obséder la pauvre enfant, qui, tourmentée par ses parents, prit enfin la détermination de faire un appel à la générosité de son persécuteur et de lui déclarer ses sentiments pour Muck-e-tick-now. Mais elle avait compté sans l'égoïsme de Shawwanossway. Apprenant la cause de la froideur qu'elle lui témoignait, il résolut aussitôt d'assassiner son rival. Il arracha à l'imprudente Aw-mid-way le secret de la route suivie par Muck-e-tick-now, trouva sa piste, le surprit au moment où il apprêtait son repas et le perça d'une flèche. Puis il cacha le cadavre dans les broussailles, s'empara du gibier tué par Muck-e-tick-now et reprit le chemin du village. Il espérait que les présents dont il était chargé changeraient les dispositions d'Aw-mid-way. Il n'en fut rien. Elle rejeta ses ouvertures avec plus d'indignation encore qu'auparavant, jusqu'à ce que, pressée par les commandements et les menaces de sa famille, elle consentit enfin, dans l'espoir de reculer le moment fatal, à désigner un jour où elle accepterait Shawwanossway pour mari. Malheureuse amante, elle pensait que, pendant cet intervalle, Muck-e-tick-now reviendrait et la sauverait d'un danger qu'elle appréhendait plus que la mort !

Cependant l'époque fixée arriva, et, comme de raison, sans ramener Muck-e-tick-now. Aw-mid-way ne se doutait guère, hélas ! qu'il était tombé sous l'arme d'un assassin et que les bêtes fauves avaient dévoré son corps. Elle se flattait encore de l'idée qu'il apparaîtrait avant que le sacrifice fût consommé, et elle fixait anxieusement ses regards vers la route qu'il avait prise, alors que l'avenir leur offrait de si brillantes perspectives de bonheur ! Mais l'horizon restait muet comme la tombe.

Les heures s'écoulèrent, le soleil se coucha rapidement derrière les arbres de la forêt, et l'instant où Aw-mid-way devait irrévocablement unir sa destinée à celle d'un homme qu'elle abhorrait, cet instant approcha.

Déjà le canot nuptial se balançait mollement dans la baie. Suivant la coutume indienne on l'avait garni de toutes les provisions nécessaires aux nouveaux époux, pour un voyage d'un mois, car c'est là l'unique cérémonie matrimoniale en usage chez les Ojibbeways. La nuit répandait ses ombres sur les bois et les campagnes. Dans la cabane du père d'Aw-mid-way on avait préparé le festin des noces, le dernier qu'elle dût partager avec ses parents, quand tout-à-coup, on s'aperçut que la fiancée manquait ! Qu'était-elle devenue ? On l'appela, rien ne répondit aux appels ; on chercha, les recherches furent vaines.

Mais bientôt le frère de la jeune fille dit à Shawwanossway.

— Le canot nuptial a disparu. Aw-mid-way l'a pris pour fuir. Volons à sa poursuite.

— Volons à sa poursuite ! répliqua le chef d'un ton sombre.

Ils s'élançèrent le long de la rive, et, après quelques heures d'une course furieuse, ils aperçurent le canot qui flait légèrement à une courte distance d'eux. Redoublant de vitesse, ils atteignirent un petit cap, que l'embarcation devait nécessairement doubler pour continuer sa marche. Shawwanossway se précipita à l'eau dans le but de l'arrêter au passage. Et quand Aw-mid-way approcha, il la supplia de s'arrêter et de l'écouter. Mais ses paroles furent inutiles. Alors, il tenta de saisir l'esquif. Cette tentative ne lui réussit pas mieux que la première. La fugitive joua si bien de l'aviron qu'elle le contraignit à renoncer à son dessein. Désespéré, fou de rage, le chef regarda la grève.

A peine était-il hors de la rivière qu'une tempête effroyable éclata. Malgré le tonnerre, les éclairs, les éléments déchainés, Aw-mid-way continua de fuir et les autres de la poursuivre. Les ténèbres la leur cachaient, toutefois, entièrement. Lorsque l'aube se montra, Shawwanossway distingua un canot qui gisait dans une anse profonde. Supposant qu'enfin ils atteignaient l'objet de leur chasse, les deux jeunes gens allongèrent le pas. Mais jurez de l'horreur dont ils furent saisis, en trouvant une bande de loups qui se disputaient le cadavre de l'infortunée Aw-mid-way !

Ils recueillirent précieusement ces restes chéris et les rapportèrent au village où ils furent inhumés suivant les rites de la tribu.

La mort de celle qu'il aimait fit une impression si forte sur l'esprit de Shawwanossway que, déposant le tomahawk, il se fit jongleur.

M. Paul Kane, qui le vit en 1848, à Manitowaning, village indien situé sur l'île du Grand Manitoulin, dans le lac Huron, dit qu'il avait "la physionomie vénérable et digne."

E. R.

Wandering of an artist, among the Indians of North America, by Paul Kane. London, Longman, Brown, 1850.

L'AVÈNEMENT D'UN PACHA.

HISTOIRE DE DAMAS.

Dans aucun pays sur la terre, les annales ne nous présentent des exemples d'hommes s'élevant d'un état infime au sommet des richesses et du pouvoir comme celles de l'empire Ottoman. Les coutumes et les institutions des terres favorisent ces soudaines transitions de la fortune, et à tel point qu'en vérité la majorité des pachaliks attachés à la Porte et de tous les hauts emplois de l'état ont été, pour la plupart, occupés de temps immémorial, par des aventuriers capables, des esclaves émancipés et des hommes de la plus humble origine. Cependant de tous les exemples d'élévation rapide que montre l'histoire de l'empire, aucun peut-être ne fut aussi remarquable dans son caractère, et accompagné de plus de circonstances étranges

que celui de Mohammed Pacha-el-Adme, gouverneur de Damas, pendant vingt-cinq ans du siècle dernier.

Mohammed et Conrad étaient fils d'un riche marchand de Constantinople qui mourut au moment où ils arrivaient à la virilité. Les jeunes gens héritèrent de richesses énormes, et avec sa portion individuelle, Conrad continua les affaires commerciales de son père, qui prospérèrent dans ses mains et augmentèrent considérablement sa fortune. Mohammed d'un autre côté consacra son héritage à la poursuite du plaisir. Il rassembla autour de lui une troupe de jeunes gens de son caractère et se plongea avec eux dans des folies et des extravagances de tout genre. Les prodigieuses dépenses, suite d'une telle manière de vivre, engloutirent la fortune de Mohammed en une seule année, et alors le prodigue vit ses compagnons s'éloigner peu à peu. Son frère même sous le prétexte de l'avoir averti de sa ruine, ferma sa porte à Mohammed et refusa de le voir. Quoique ce fut le cours usuel et habituel des choses, le malheureux jeune homme fut d'abord frappé et stupéfié du traitement qu'il reçut, mais comme il était d'un esprit léger il revint bientôt à son apathie naturelle, et se raidit pour supporter les revers avec patience. Il ne vit d'autre moyen de se subvenir qu'en acceptant les aumônes des mosquées, ce qu'il fit pendant quelque temps, espérant toujours que la chance tournerait en sa faveur. Il advint ensuite des circonstances qui opérèrent une révolution frappante dans sa condition.

Chaque jeudi, en ce temps, le sultan venait à midi faire ses dévotions dans l'une des principales mosquées de Constantinople... Il était accompagné des hauts dignitaires de son royaume, vêtus de leurs costumes les plus riches, et à son côté marchaient deux officiers, portant des sacs d'argent qu'il avait coutume de répandre avec ses propres mains parmi le peuple. Le contenu de ces sacs n'était pas néanmoins entièrement composé d'espèces. Outre l'or ordinaire, et les monnaies d'argent du pays qui étaient toutes renfermées dans des fragments de papier, il y avait aussi de petits morceaux de verre enveloppés de la même manière, mais avec cette différence que les enveloppes des morceaux de verre étaient marquées de courtes sentences de l'écriture du sultan. Ces sentences étaient habituellement des maximes en l'honneur de la pauvreté ou des apophthèmes dans lesquels les riches étaient décriés. On pense aisément que ce précieux métal était beaucoup plus convoité par la foule qui se pressait sur les pas du sultan que les morceaux de verre. Un jour, après sa réduction à la pauvreté, Mohammed se joignit au cortège indigent qui attendait la royale cavalerie. Il surveilla anxieusement les mouvements du sultan, vint sa main plonger dans les sacs et lorsque la pluie désirée tomba à l'entour, il s'empara d'un des morceaux enveloppés de papier. Mohammed n'ouvrit pas immédiatement sa capture, mais il laissa passer la foule et puis regarda. Sa mortification fut indicible quand, au lieu d'or, il ne trouva

qu'une pièce de verre arrondie. Il était sur le point de la jeter à ses pieds contre les pauvres, lorsque l'écrivain frappa ses yeux. Tels en étaient les termes : " L'artifice et l'adresse conduisent toujours l'homme aux dignités." Cette maxime, par quelque accident, était très dissemblable de celles choisies habituellement pour ce même motif. Mohammed réfléchit longtemps sur les mots qui étaient sous ses yeux et puis il mit soigneusement le papier et le verre dans ses vêtements. Cela fait, il partit d'un pas ferme et déterminé. Il avait conçu un projet.

Il y a, à Constantinople, des marchands qui font le métier de louer toute sorte de costumes, depuis celui de visir, étincelant de pierres précieuses jusqu'à la modeste robe de derviche. Les magasins de ce genre semblent n'avoir été inventés que dans le but d'aider les hommes à s'accommoder des rapides changements de la fortune si communs dans ce pays. Et ces marchands ne bornent pas leur trafic aux objets de toilette. Ils procureront à une heure donnée, des chevaux, des domestiques, des gardes, des officiers de maison et tout l'appareil convenable à un grand établissement. Ils louent leurs articles et se font payer à semaine ou au mois. Mohammed s'adressa à un de ces négociants et comme il avait une noble prestance et un air imposant, il amena le marchand à lui fournir à l'instant le plus riche habillement de pacha, un beau cheval et une suite de domestiques superbement vêtus. Une heure suffit pour transformer le mendiant en un magnifique dignitaire qui charma tous les yeux par sa gracieuse physionomie et ses manières aisées.

Tout cet équipement devait être payé dans un délai très court. Mohammed n'avait pas d'argent, mais il avait un génie inventif : accompagné d'une partie de sa suite, il dirigea sa marche vers la maison de son frère. Arrivé là, il arrêta son cheval sur le seuil de la porte et dépêcha un de ses serviteurs pour dire à Conrad que son frère désirait le voir. Conrad allait donner une dure réponse, lorsqu'il remarqua par hasard à travers la fenêtre l'éclat de Mohammed et de son cortège. A son étonnement tout parlait de la présence d'un grand pacha.

Mohammed étincelant de joyaux et Mohammed le gueux étaient deux êtres différents, et Conrad fit toute hâte possible pour atteindre l'entrée de la maison.

— Conrad, dit Mohammed, saluant son frère sans abandonner son cheval, notre seigneur le sultan m'a nommé pacha de Damas. J'ai besoin d'une grosse somme d'argent pour m'établir avec honneur dans mon gouvernement. Tenez-moi prêt cet argent pour demain. Je vous la rembourserai comme doit le faire un frère et un pacha.

— Que le ciel prolonge les jours et accroisse la gloire de notre seigneur et maître le sultan, répliqua Conrad : Mohammed vous étiez né pour faire honneur à notre famille. Ma fortune vous appartient désormais, prenez la tout entière si vous le désirez. Pacha de Damas

puisse Allah! vous récompenser suivant votre mérite!

Mohammed employa la nuit à compléter ses arrangements. Il enrôla cinquante hommes comme gardes du corps. Il ajouta à sa suite un nombre de courriers tartares. Il envoya le matin son trésorier à la maison de son frère pour demander vingt milles pièce d'or. Après avoir reçu cette somme, Mohammed paya tout ce qu'il était absolument nécessaire de payer en ce moment, et bientôt après il traversa le Bosphore avec sa suite, et s'achemina, où le lecteur pense bien, vers Damas.

Mohammed n'était pas un chevalier d'industrie bâtissant des plans vulgaires. Le haut emploi qu'il assumait audacieusement aussi bien que la fréquence de telles élévations rapides, avait persuadé sa suite, ainsi que tous ceux avec lesquels il se trouva en contact, de la réalité de son avènement au pachalik de Damas. Mohammed toutefois, resta fort tranquille jusqu'à ce qu'il fut à une courte distance de Stamboul. En approchant du territoire damascéniens, il commença à distribuer des présents dans les villes à travers lesquelles il passait. Il était partout reçu avec les honneurs dus à un pacha et échangeait des dons avec les divers gouverneurs qui, se rappelant l'étendue du pouvoir du pacha damascéniens, ne voulaient pas que le nouveau possesseur de ce titre fut partie perdante dans ces échanges. Lorsque Mohammed arriva enfin à trois jours de marche de Damas, il ordonna à sa troupe de faire halte et d'élever des tentes. Il appella alors son secrétaire et lui dicta une lettre adressée aux principaux émir de Damas dans laquelle il leur était annoncé que le sultan ayant de grands motifs d'être mécontent de son grand visir à Constantinople l'avait disgracié et décapité, et que le fils du visir, le pacha de Damas, ayant pris part au crime de son père était condamné à la même punition. Mohammed écrivit cette lettre en son nom et conclut en établissant qu'ayant été nommé le nouveau pacha, il était venu pour exécuter les ordres du sultan et commandait maintenant aux émir de s'emparer du fils du visir et de le retenir en attendant son sort.

Avant d'envoyer cette lettre, Mohammed toutefois dépêcha un courrier fidèle et actif avec ordre de s'introduire dans le palais du pacha de Damas, et d'informer secrètement le fils du visir que son père était décapité et qu'il était lui-même sur le point d'encourir le même châtiment à l'arrivée d'un successeur au pachalik, alors en route vers la ville. Le courrier arriva avant le porteur de la lettre aux émir et tel fut l'effet de ses révélations que le pauvre pacha, croyant d'ailleurs la mort inévitable, et se sachant lui-même très impopulaire, quitta le palais en secret, monta son cheval le plus agile, et fut bientôt en pleine fuite de Damas, laissant ses trésors, ses femmes, et tout derrière lui. Quant aux émir, dès qu'ils reçurent la lettre qui leur était adressée, ils s'assemblèrent pour délibérer sur le parti qu'on devait adopter. Tandis qu'ils discutaient ainsi, il leur arriva un second courrier avec des lettres d'une

importance semblable. Mohammed leur expédia un troisième et un quatrième messagers, chacun portant des mandats plus impérieux que les précédents. Sérieusement alarmés à la fin des conséquences de leur refus, les émir ramassèrent leurs artisans et excitèrent les citoyens à s'emparer de l'ancien pacha et à recevoir le nouveau.

Après avoir réuni les citoyens, ils s'avancèrent avec une grande foule vers le palais et personne ne mettant opposition, ils le fouillèrent de fond en comble. Mais quelle fut leur consternation de trouver que l'oiseau s'était envolé. Il n'y avait point de pacha!

Alors la foule excitée, blâma les émir de leur lenteur et des excès, et le pillage aurait suivi si l'on n'avait entendu à peu de distance le bruit de vigoureuses acclamations.

Une ou deux minutes après, Mohammed apparut au milieu de sa suite, splendidement vêtu et répandant l'or de toutes parts parmi le peuple.

— Où est mon prisonnier? furent les premiers mots que prononça Mohammed lorsqu'il sauta de son cheval devant la façade du palais.

Les émir furent alarmés de l'intonation ferme et sévère donnée à ces paroles.

— Il a, s'il plaît à votre Excellence, dit l'un d'eux, sans doute reçu des nouvelles privées de Constantinople, car lorsque nous visitâmes le palais, il était parti.

— Parti! échappé! cria Mohammed. Malheureux émir, sachez que mes ordres étaient les ordres du sultan lui-même, notre maître. Vos têtes me répondront du fugitif. Retirez-vous, vous connaîtrez bientôt le châtiment réservé à ceux qui manquent d'exécuter la volonté du sultan.

Cette dernière menace remplit les émir de crainte et de consternation. Le nouveau pacha s'était déjà concilié la faveur du peuple par sa libéralité. La résistance à son autorité semblait impossible. Tandis que des pensées de cette nature opprèsaient les esprits des émir damascéniens, Mohammed les envoya chercher les uns après les autres et déposant entièrement sa colère, il donna à chacun une réception très gracieuse, les congédiant tous avec de riches présents (du trésor du dernier pacha), après les avoir consulté sur le sort et les besoins du pays. Leurs craintes se changèrent ainsi en joie; les émir, ou ne pensèrent ou n'osèrent demander au nouveau pacha de se soumettre à la coutume d'exhiber son bref ou sa commission du sultan aux nobles et aux grands dignitaires du lieu. Heureux que leur faiblesse à l'égard du dernier pacha fut passée sous silence, ils ne voulurent pas risquer une nouvelle offense. Cependant Mohammed, qui était réellement un homme de hauts talents, et doué de plusieurs bonnes qualités, employa les commencements de son administration à soulager les charges du peuple et à établir de nouvelles et sages règles pour la protection du commerce et de l'agriculture. En acquiesçant ainsi l'estime des honnêtes gens il acheva de se rendre populaire par des fêtes splendides et par le géné-

reux déboursement des fonds de son prédécesseur. Il se comporta avec une extrême libéralité à l'égard de la famille du dernier pacha et éleva tous les principaux émirs à de nouvelles charges.

Il y avait relativement à cette époque peu de communications entre Damas et Constantinople, et un temps considérable s'écoula en partie par les soins de Mohammed avant que quelque information touchant ces événements extraordinaires, parvint à la capitale du sultan. Le pacha si étrangement déposé fut la personne par qui la vérité fut enfin connue. En quittant Damas, le pacha passa par des lieux difficiles à travers le désert et enfin arriva à Bagdad... D'abord, il fut obligé de subsister sur la charité des mosquées, mais ensuite il se *loua* comme aide à un pâtissier, cachant son nom et son histoire de crainte de trouver le sort qu'il pensait que son père le grand visir, avait encouru à Constantinople. Familiers avec les événements spontanés, les Turcs sont également accoutumés aux chutes rapides, et le pauvre pacha souffrit pendant quelques mois en paix et avec résignation, n'osant laisser échapper de ses lèvres le nom de son père, et évitant toute société publique dans la crainte de quelque reconnaissance du hasard.

À la fin, un agent secret du gouvernement rencontra l'aide du pâtissier.

— Comment, monseigneur ! s'écria l'agent, votre Excellence ici ? et dans cet état ! Sûrement, sûrement vous êtes le pacha de Damas.

— Vous vous trompez, monsieur, fut la réponse donnée avec un tremblement visible, je suis un pauvre artisan, un pâtissier de cette ville.

— Oh ! non, non, dit l'autre, je vous reconnais parfaitement, vous êtes le fils de mon maître, du grand visir. Que dirait votre père, s'il vous voyait sous ce misérable déguisement ?

— Au nom d'Allah ! murmura le pauvre ex-pacha, si vous avez été l'ami de mon père, par son ombre, je vous conjure de rester silencieux et de ne pas me trahir.

— L'ombre, dites-vous, monseigneur, répondit l'agent, votre père n'est pas mort, hier encore j'ai reçu des lettres de lui.

Ceci conduisit à une explication complète, et le fils du visir ravi, consentit à se rendre à l'habitation de l'agent, où il fut revêtu d'habillements dignes de son rang. Après s'être consulté ensemble, touchant l'imposture maintenant manifeste qui l'avait privé de son gouvernement, l'ex-pacha résolut de se rendre immédiatement à Constantinople avec l'agent pour demander justice au sultan lui-même. Ce voyage fut entrepris sans délai. À leur arrivée à Constantinople, rien ne peut surpasser l'étonnement avec lequel le vicieux visir écouta le récit des malheurs de son fils. Cette affaire lui sembla tout-à-fait mystérieuse ainsi qu'au sultan, lorsque son ministre sollicita une audience et lui relata les circonstances. Néanmoins le sultan promit réparation et dépêcha vers Damas un *Cupdji-Bacha* ou officier avec des ordres pour amener à Constantinople le pacha usurpateur. Quatre cents gardes accompagnaient le messager du sultan.

Durant les huit mois que Mohammed avait gouverné à Damas, il avait fait bénir son administration par les habitants qui trouvaient en lui plutôt un père qu'un pacha. Lorsque l'officier du sultan arriva, Mohammed baisa le mandement impérial, le pla sur son front en signe de soumission et ne demanda que quelques heures pour se préparer au voyage qui lui était enjoint. Dans cet intervalle, il convoqua les émirs, leur annonça que le sultan l'avait appelé à Constantinople, et prit un touchant congé d'eux. À peine avait-il quitté la ville avec ses gardes que les émirs prirent la résolution d'adresser au sultan une pétition pour maintenir Mohammed à Damas. Ils envoyèrent cette pétition ; mais comme après une seconde considération elle ne leur parut pas assez forte, ils écrivirent un autre document, dans lequel ils détaillèrent les bienfaits conférés sur le pachalik par Mohammed et déclarèrent fermement qu'ils ne recevraient point d'autre gouverneur. Comme si l'exemple même de Mohammed, à son arrivée les avait inspiré, les émirs envoyèrent encore d'autres lettres dont quelques unes laissèrent percevoir des menaces de révolte assez intelligibles.

Pendant ce temps Mohammed poursuivit son voyage vers Constantinople et fut amené en présence du sultan.

— Qui es-tu, malheureux fripon ? s'écria le sultan.

— L'un de vos pachas, reprit Mohammed avec respect, mais sans crainte.

— Qui a signé ton bref d'investiture, misérable imposteur ?

— Votre hauteesse, répondit Mohammed d'un ton ferme.

— C'en est trop ! cria le sultan, montre-le, montre-le moi, si tu ne veux mourir à cette place.

— Voyez-le ! fit Mohammed tirant de son sein le fragment de papier qui enveloppait le morceau de verre trouvé dans la rue.

Le sultan prit l'amulette, l'éleva jusqu'à lui, examina les mots et reconnut son écriture. Il resta pendant quelques moments enseveli dans ses réflexions, tandis que le grand visir se tenait un peu à l'écart plein d'espoir de vengeance, et que Mohammed fléchissait le genou plein d'espoir de pardon.

En ce moment arriva le premier courrier envoyé par les émirs. Sur son assurance que ses missives étaient de première importance, elles furent immédiatement remises au sultan. Elles sauvèrent la vie de Mohammed ou du moins décidèrent l'esprit du sultan sur ce point. Bientôt arrivèrent courriers sur courriers avec des lettres pour le même but et toutes plus instantes les unes que les autres. Le résultat fut que le sultan adressa ces mots au visir et à Mohammed qui se tenaient tous deux devant lui :

— Visir, je ne puis infliger une punition à cet homme sans mettre en péril la tranquillité de l'empire. Je donnerai à votre fils un autre pachalik. Mohammed, je vous rends à votre gouvernement, mais rappelez-vous que si c'est par artifice que vous vous êtes élevé au rang

de pacha, c'est parce que vous avez montré de grandes capacités et un bon naturel que je ratifie votre titre, et vous accorde votre pardon. Il est heureux qu'une aussi mauvaise maxime ne soit pas tombée en de mauvaises mains. Retirez-vous.

Mohammed gouverna sagement et heureusement à Damas pendant vingt-cinq ans.

Traduit de l'Anglais par

B. DE MONTIGNY.

BESSY BELL ET MARY GRAY.

ÉPIQUE DE LA PESTE DE 1666.

Bessy Bell était fille du laird de Kinniard, et Mary Gray, du laird de Lynedoch. Toutes deux d'une rare beauté, se chérissaient depuis l'enfance, et leur affection s'était tellement accrue avec l'âge, qu'elles ne pouvaient vivre l'une sans l'autre. La mort leur ayant enlevé leurs parents, les jeunes orphelines, décidées à ne jamais se quitter, s'étaient bâti un joli *collage* aux environs de Lynedoch-house, dans le Perthshire, où retirées et solitaires, elles coulaient des jours tranquilles. Burnbraes était leur Eden.

Mais voilà qu'une tristesse inhabituée se répandit sur leurs traits. Elles ne se parlaient plus avec le même empressement, ni avec le même abandon. Les deux amies ont l'air d'avoir un secret douloureux qu'elles n'osent se confier. C'est toujours la même tendresse : ce n'est plus la même confiance !

D'où venait donc ce changement ? Un jour, franchissant un fossé, le cheval d'un jeune chasseur s'abat du côté de Burnbraes. John Douglas, blessé, se relève, il ne peut marcher qu'avec peine ; égaré de sa route, il aperçoit un *collage* et y demande un asile. Bessy Bell et Mary Gray l'accueillent avec un égal intérêt. Douglas était aimable et beau...

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis cet événement. Le jeune chasseur ne se présentait point à Burnbraes, mais les deux amies l'avaient revu, tantôt ici, et tantôt là, à la campagne ou à la ville. Bessy Bell et Mary Gray ne vivaient plus aussi recluses qu'autrefois ; elles acceptaient avec empressement, dans le voisinage, certaines parties de campagne. Elles n'en étaient pas plus gaies, il est vrai ; mais la dissipation leur était devenue tout à coup un besoin. Le temps change les caractères, disaient-elles. Le temps n'était pas le mot propre ; il eût fallu dire : *l'amour*.

La peste de 1666 éclate sur l'Écosse. Le Perthshire est ravagé par la contagion. Adieu les plaisirs et les fêtes ; on n'entend parler que de maladies et de décès. Chacun s'isole et fuit ses semblables. Consternation générale.

Les orphelines de Burnbraes, protégées par la Providence n'ont point encore été frappées par le fléau. Néanmoins une souffrance poignante est la continuelle expression de leur physionomie ; elles s'embrassaient parfois en pleurant.

—Je voudrais mourir, disait l'une.

—Et moi aussi, répondait l'autre.

—Ah ! Mary ! reprenait la première, nous ne nous aimons plus comme autrefois !

—Croit-tu ? répliquait la seconde.

Et leurs larmes se remettaient à couler avec une nouvelle abondance ; et elles ne se demandaient pas pourquoi.

—Mary ! dit un matin Bessy Bell à sa compagne, je souffre horriblement ; je veux me retirer plusieurs jours à Kinniard, dans le *Curse de Gawrie* ; j'ai peur que la contagion ait souillé sur moi, et je ne veux pas qu'elle l'atteigne.

—Je comprends, tu voudrais partir, et tu me défends de t'accompagner. Mais si tu venais à mourir, est-ce que je pourrais te survivre ?

—Je me le demandais, Mary.

—Et qu'est-ce que tu t'es répondu ?

—Je ne sais... je n'ai plus d'idées.

—Écoute, Bessy reprend Mary d'une voix plaintive, il s'est passé, depuis quelque temps, je ne sais quel désordre dans nos esprits, qui a troublé la paix de nos cœurs. La peste en serait-elle la cause ?

—Non, répondit Bessy Bell en passant la main sur son front avec une sorte d'égarement ; non, l'épidémie n'est pour rien dans le dérangement de notre être. Il doit y avoir autre chose.

—Je suis du même avis, Bessy. Mais *cette autre chose*, qu'est-ce que c'est ?

—Là est la grande question. N'y aurais-tu jamais réfléchi ?

—Si fait. Mais aussi, comme toi, je ne sais, je n'ai plus d'idées.

—Mary ! reprend Bessy Bell d'un ton grave. Je me suis scrupuleusement interrogée ; nous sommes toutes deux dans l'erreur ; notre amitié n'a subi aucune altération ; nous nous aimons toujours de même ; seulement... je crois... il me semble...

—Achève !... que te semble-t-il ?

—Que la vie a plus d'un mobile ; que plusieurs sentiments... ou intérêts... peuvent s'allier sans se nuire ;... que le tout est de savoir les comprendre... et les diriger ; qu'en s'expliquant... on peut s'entendre ; et qu'enfin... n'est-ce pas, Mary ?

—Oui, c'est possible, Bessy Bell ; mais franchement, ce n'est pas clair.

—J'y réfléchirai davantage ; et c'est pour cela que je m'en vais. Tiens ! chère Mary, j'ai un plan. Je reviendrai te le soumettre. Oh ! si je ne meurs pas, d'ici là, avec quelle joie nous nous retrouverons ! et pour nous aimer plus que jamais.

—C'est un bien beau plan, Bessy. Mais je ne sais pourquoi, j'en ai peur.

—Tu as tort, Mary ! tu verras. Mais avant de quitter Burnbraes, j'ai une grâce à te demander. Promets-moi que, quelque chose qui advienne, il n'y aura jamais aucun refroidissement dans notre amitié.

—Je te le jure. Et toi ?

—Moi de même.

Bessy Bell part le lendemain. Mary l'a vue s'éloigner avec un affreux serrement de cœur ; puis seule au fond de sa chambre, et tout à la secrète pensée qui depuis longtemps la dévore :

—Hélas ! murmure-t-elle tout bas, il est peut-être mort maintenant."

John Douglas avait été frappé par le fléau ! et les deux amies le savaient. D'après la fatale nouvelle arrivée à Burnbraes, Douglas, réfugié à Perth, était à son heure suprême.

"Oh ! sans mon dévouement à Bessy Bell, continuait la pauvre Mary, je me serais rendue déjà où il est : j'aurais été le secourir. La seule chose qui m'a arrêtée, c'est que, pouvant rapporter la peste avec moi, j'aurais tué ma pauvre compagne... celle que je préfère à tout... excepté peut-être à Douglas, et encore sais-je s'il l'emporte !"

La naïve jeune fille, en prononçant ces mots, jetait sur ses épaules un plaid écossais, s'enveloppait la tête d'un voile, et sortait à pas pressés de sa demeure. Soudain, s'arrêtant sur la route :

"Où vais-je ? se demande-t-elle."

Et, reprenant sa marche, elle ajoute :

"Je vais voir s'il existe encore."

Elle arrive à Perth ; elle frappe doucement à la porte de la maison de Douglas. Il est dans son lit expirant. Elle avait le visage caché ; elle pense que dans l'état de fièvre où est le malade, il ne pourra la reconnaître. Personne ne saurait sa démarche. L'épidémie a brisé toutes les sociétés. Qui penserait, au milieu des calamités publiques, à des convenances sociales ! Mary Gray veut s'assurer par elle-même de l'état du mourant ; et, si elle ne peut le sauver, du moins elle aura pu le regarder encore, lui adresser tout bas un dernier adieu, prier pour lui au pied de son lit.

La porte s'ouvre devant elle. L'appartement était obscur, on en avait fermé soigneusement les rideaux et les volets, pour qu'une trop vive lumière ne fatiguât pas les yeux affaiblis du malade ; elle s'avance à pas légers. Douglas reposait en ce moment ; Mary Gray aperçoit à son chevet la blanche figure d'une femme. Elle approche... O ciel ! un cri sourd. Cette femme !... c'est Bessy Bell.

Mary Gray reste confondue. Les deux amies, en face l'une de l'autre, auprès du jeune Douglas, se regardent sans se parler. Que de pensées au fond de leur âme ! Pâles, immobiles, glacées, elles semblaient deux statues funèbres auprès d'un sarcophage. Mary rompt enfin le silence.

—Eh quoi ! Bessy Bell ! tu l'aimais !

—Oui, Mary ! de toute mon âme. Et toi ! toi aussi, n'est-ce pas ?

—Tu le vois bien, puisque me voici.

—Pourquoi m'avoir caché ton amour ?

—M'avais-tu avoué le tien ?...

Mary, ce n'était pas nécessaire. Tiens, convenons-en toi et moi, nous faisons nos efforts pour ne pas nous comprendre, mais au fond nous nous devinions. Nous étions rivales, nous le savions, mais nous voulions nous le cacher. Et, en cela, étions-nous coupables ? Non ; car cela prouvait que nous regardions l'amour comme un intrus qu'il ne fallait pas admettre au sanctuaire de l'amitié. Te rappelles-tu nos promesses ? Oh ! je tiendrai la mienne, Mary !

—Et moi aussi... jusqu'à la mort.

—Ah ! ne parlons pas du tombeau !

—Pourquoi ? nous y touchons. Regarde !

Le visage inanimé du mourant semblait en effet ne plus appartenir à la vie. Ses paupières étaient fermées. Néanmoins son front mâle et ses nobles traits conservaient encore leur charme.

—Quel dommage ! dit Bessy Bell. Mourir déjà, si jeune et si beau !

—C'est toi que sans doute il aimait ? demande Mary d'une voix tremblante... Que, du moins, il aimait le mieux !

—Moi !... répliqua vivement Bessy Bell. J'allais te faire la même question !

—Vraiment ! reprit la fille de Lynedoch. Eh bien, ne nous répondons pas, ne cherchons à rien découvrir. La tombe emportera son secret.

—Mais s'il survit ?

—Il choisira.

—Et moi sa femme, ou toi la sienne, nous continuerons à nous aimer de même ?...

—Oh ! j'en répondrais, qu'au à moi !

—Mon cœur, aussi, Mary ! en est sûr.

—Bien : je me sens maintenant moins malheureuse, dit la douce amie de Bessy Bell en poussant un profond soupir. Adieu ! je te laisse avec lui. Tu seras aujourd'hui sa garde ; mais, demain, tu me céderas ta place. Je veux avoir mon tour.

Et Mary retourne à Burnbraes.

Le lendemain, Bessy Bell, au chevet du lit de son amant, s'attendait à revoir son amie. Douglas avait repris des forces. Son regard se fixait sur la fille du laird de Kinnaird avec l'expression de l'amour et de la reconnaissance. Elle se dit tout bas : "il m'aime."

Le malade entr'ouvre ses lèvres.

—Je suis sauvé, murmure-t-il. Comment aurais-je pu mourir ! deux anges gardiens près de moi !

—Deux ! dit Bessy Bell étonnée.

—Hier, répliqua Douglas, mes yeux ne pouvaient regarder, mais mon âme pouvait entendre. J'ai senti Mary Gray près de moi.

—Vous l'aimiez ? reprend la jeune fille avec un accent doux et triste.

—Ah ! qui ne l'aimerait ! dit Douglas.

Puis, pressant la main de Bessy Bell avec une expansive tendresse :

—Comme mon cœur bat ! poursuit-il. Vous lui avez rendu l'existence. Il renaît par vous et pour vous.

—Mary Gray viendra tout à l'heure, interrompit Bessy Bell à voix basse.

—Qu'elle vienne ! s'écrie Douglas. Oh ! qu'elle vienne ! je l'attends.

Son accent était passionné. La fille du laird de Kinnaird demeure un instant sans parole. Tombée dans une morne rêverie et la main appuyée sur son front, elle semble cacher ses larmes.

Tout à coup, se levant avec un mouvement de terreur :

—Ah ! s'écrie-t-elle, il est midi ; et Mary Gray n'est pas venue ! Mon Dieu ! que lui serait-il arrivé ?...

Elle s'élançait hors de la chambre. A peine n-t-elle dit adieu à son amant, un horrible pressentiment s'est emparé d'elle ; il la poursuit, il

la domine; elle court au cottage de Burnbraes. Elle entre, elle appelle Mary.

Hélas! Mary Gray, dans la chambre de Douglas, avait respiré l'air fatal... Elle a reçu le coup de la mort.

—Bessy! ne m'approche pas! dit la pauvre victime étendue sur sa couche funèbre. L'épidémie te frapperait. Je me meurs, retourne vers lui!... je ne t'ôterai plus ta place.

—Non, Mary, tu la reprendras! répond son amie éperdue; et je ne te la retirera plus... pour son bonheur... le tien... le nôtre; et tu la garderas: car il l'aime.

—Il te l'a dit?

—J'ai cru le comprendre.

—Nous ne devons pas questionner.

—Il est vrai: j'ai eu tort, n'importe. Il t'aime, il sera ton mari.

—Tu t'es trompée. Je sens le contraire.

Mary expira dans la nuit.

Douglas, une semaine après, était complètement guéri. Inquiet de n'avoir revu ni Bessy Bell ni Mary Gray, depuis qu'elles s'étaient rencontrées chez lui, il saisit le premier moment où ses forces le lui permettaient, et court en hâte à Burnbraes.

Hélas! les deux amies étaient mortes. Il ne trouva que leurs cercueils. Sur lequel pleura-t-il le plus? Ce fut impossible à connaître: ils étaient dans la même tombe. ...

VARIÉTÉS.

Les hommes qui veulent atteindre à une haute situation savent se lever de bonne heure. Lord Chesterfield disait à son fils: "Voulez-vous, mon fils, occuper un rang élevé dans votre pays? levez-vous à quatre heures du matin."—Le fils mit à profit l'avis du père et devint, on le sait, un des hommes les plus éminents de notre siècle.

Oublier sa mère, c'est presque devenir athée.

Colporter les sottises des autres, c'est se charger d'une marchandise prohibée. On est responsable du débit.

Ce sont rarement ceux qui parlent le plus qui pensent et agissent le mieux.

Le vieillard vicieux ressemble beaucoup à une tour ruinée que les plantes parasites lézardent de tous côtés.

La paresse est l'engourdissement de l'amour-propre: elle pèse sur la volonté.

Le vice se donne des attraits en se fardant d'hypocrisie: c'est une de ses chances de réussite.

Il n'est rien qui étouffe mieux les inimitiés que l'approche de l'intérêt.

LA HURONNE DE LORETTE.

PREMIÈRE PARTIE.

QUEBEC.

CHAPITRE IX.

OU LE LECTEUR N'ENTREVERRA PAS ENCORE LE LIEN QUI UNISSAIT ALFRED ROBIN AU MYSTÉRIeux ÉTRANGER.

Vous nous permettrez d'aller retrouver notre ami Alfred Robin que nous avons laissé à la fin du chapitre V, entrant vers quatre heures et demie du soir dans la rue Champlain, en compagnie d'un très mystérieux étranger.

Le jour baissait, et déjà on voyait s'éclairer les cabarets borgnes, qui pullulent des deux côtés de la voie publique. Une foule de matelots, sur le point de partir, circulait en tous sens ou se pressait dans les tavernes, dont les portes, en s'ouvrant, donnaient issue à des senteurs nausabondes, et aux chants éraillés de l'orgie.

Il fallait presque du courage pour traverser à ce moment la rue Champlain, sorte de boyeau étroit, tortueux, qui s'allonge entre de hautes masures branlantes et que menacent d'un côté les grandes marées et de l'autre le cap Diamant, énorme masse de rochers perpendiculaires, couronnés par la citadelle à près de quatre cents pieds au-dessus du niveau de la mer.

En marchant au pied de cette gigantesque falaise, on se sent pris d'un sentiment d'effroi comme si elle devait s'écrouler soudainement. Et de fait, souvent, trop souvent des blocs de granit se détachent de son sommet et viennent avec un fracas horrible s'abattre sur les maisons qu'elle surplombe.

Cependant, ni Alfred Robin, ni son guide ne semblaient faire attention aux marins qui les coudoient, ou aux émanations pestilentielles échappées des *bar-rooms*.

Ils allaient d'un pas rapide, fiévreux, le second comme s'il eût été appelé par une affaire pressante, le premier comme un magnétisé entraîné par le vouloir du magnétiseur.

Après vingt minutes de cette marche forcée, ils arrivèrent à un endroit où les maisons se faisaient plus rares et où la montagne, arrondissant ses contours, se boisait de broussailles épaisses, au milieu desquelles ça et là pointaient quelques pins rabougrés.

La nuit approchait rapidement, — nuit sombre, orageuse. Le ciel était marbré de nuages opaques, aux extrémités grisâtres et qui roulaient, avec une majestueuse lenteur de l'est à l'ouest. Le vent soufflait furieusement et le St. Laurent mugissait dans son lit, comme une bête fauve en furie.

Tout faisait pressentir une de ces terribles tempêtes, particulières à l'Amérique du Nord,

et que, dans leur langage, aussi simple qu'il est énergique, les franco-canadiens désignent sous le nom de *bordée de neige*.

L'étranger siffla d'une façon particulière et bientôt un esquif, monté par quatre vigoureux rameurs parut près de la grève.

— Embarquez, fut-il dit à l'artiste.

Le jeune homme obéit sans mot dire et s'assit sur un des bancs de la chaloupe. Son compagnon se plaça près de lui.

A l'autre bord ! dit l'étranger.

Malgré les flots, les rafales et les ténébres, le bateau, habilement dirigé, atteignit au bout d'une heure environ, la rive méridionale du St. Laurent.

La traversée s'était faite dans un silence troublé seulement par le bruit de la tempête.

— Vous attendrez ! ordonna l'inconnu aux rameurs, en sautant à terre.

La nuit était noire comme l'ébène.

L'étranger prit la main d'Alfred Robin et le mena à une maison élevée près du fleuve.

Ils entrèrent dans une pièce basse, éclairée par des bougies, et l'inconnu ferma la porte à la clé.

— Asséyez-vous, dit-il à Robin, en lui indiquant un fauteuil près du poêle qui chauffait l'appartement.

Le jeune homme, transi de froid, et inquiet de cette singulière aventure se laissa machinalement tomber sur le siège qu'on lui montrait.

Son hôte s'assit en face de lui et attacha sur son visage un regard brûlant.

— Vous me reconnaissez, n'est-ce pas ? demanda-t-il au bout d'un moment.

— Je le crois, balbutia Robin, fermant les yeux sous ce regard incisif.

— En êtes-vous sûr ?

— Oui, vous êtes le capit. . .

— Chut ! c'est assez ; pas un mot de plus, s'écria l'inconnu en faisant un brusque mouvement.

Il y eut une pause ; puis le singulier personnage reprit d'un ton bas, mais saisissant :

— Vous vous rappelez la nuit du 12 novembre 1838 ?

Alfred frémit.

— Vous la rappelez-vous ? réitéra son interlocuteur d'un accent encore plus guttural.

— Oui, articula Robin avec effort.

— Eh bien, avez-vous tenu vos engagements ?

— Il me semble. . .

— Vous y avez manqué, vous avez menti à votre parole, à votre serment, vociféra l'étranger en frappant du pied sur le parquet.

— Je ne sache pas. . . commença Alfred.

— Ah ! vous ne savez pas, interrompit l'autre, vous ne savez pas ! Est-ce que vous avez oublié à quelles conditions. . . ?

— Non, répliqua l'artiste, fixant à son tour l'étranger.

— Pas de contradiction, jeune homme et écoutez-moi.

— Vous aviez juré par tout ce qu'il y a de plus sacré de ne jamais trahir mon secret et vous l'avez trahi.

— Mais, monsieur. . .

— Qui est l'auteur de ce livre ?

— Ce livre ! quel livre ?

— Celui-ci, poursuivit violemment l'étranger tirant de sa poche un volume à couverture jaune

— Ma foi, je ne vous comprends pas.

— Vous ne me comprenez pas, et moi je vous

somme de me dire qui a écrit ce livre.

— *Virginie* ! fit Alfred jetant les yeux sur la couverture ; mais c'est un de mes amis, Alphonse Mougnot.

— C'est donc à cet Alphonse Mougnot que vous avez révélé ce qu'il importait tant que le monde ignorât. Et ce n'était pas assez d'en parler, il fallait le publier par la voie de la presse ; il fallait initier des milliers de gens à un acte que nul, sauf les intéressés, ne devrait savoir !

— Monsieur, dit Alfred d'une voix ferme, je vous assure que je ne comprends pas ce que vous me dites ; que je n'ai jamais parlé à qui ce soit de cette affaire, et que je n'ai pas même lu l'ouvrage de mon ami.

L'inconnu fronça les sourcils, et ses yeux lancèrent des lueurs ardentes.

Mais l'artiste en soutint l'éclat avec la sérénité de l'innocence.

— Comment expliquer ? murmura son hôte en croisant ses mains sur son front de l'air d'un homme occupé à la solution d'un problème.

Il se leva, fit deux ou trois tours dans la salle et revint s'asseoir près d'Alfred.

— Et si j'avais confiance en vous ? dit-il d'un ton plus calme.

— Vous auriez raison, monsieur.

— Mais quelle preuve ?

— Ma parole doit vous suffire, répliqua fièrement l'artiste.

— Vous êtes prêt à exécuter les autres clauses de notre convention.

— J'ai promis, dit Alfred avec une noble simplicité qui excluait toute idée qu'il eût dessein de tromper.

— Pourtant, marmotta l'inconnu, encore une fois comment se fait-il que ce soit là, écrit, imprimé. . . tiré à plusieurs mille exemplaires sans doute ?

S'adressant à Robin :

— L'auteur est votre ami ?

— J'ai eu l'honneur de vous le dire.

— Et dans vos confidences, vous épanchez-moi. . . ?

— Jamais un mot. . .

— Un moment d'ivresse ?

— Je me respecte trop pour jamais m'enivrer.

— Bon Dieu ! comment expliquer cela ? je m'y perds !

— Mais hasarda Robin, qu'y a-t-il dans ce livre ?

— Ce qu'il y a ! reprit l'étranger dont l'empressement se ranima à cette question ; ce qu'il y a ? Il y a tout, monsieur, détaillé mieux que ma mémoire elle-même ne pourrait le faire. . . Oui, tout. . . excepté les noms de famille.

— Vous me surprenez.

— Eh ! j'ai eu lieu d'être surpris, moi aussi, répliqua-t-il amèrement.

Ensuite, il saisit le volume, l'ouvrit d'une main convulsive et mettant le doigt sur une page froissée, il dit au jeune homme :

— Lisez !

CHAPITRE X.

UN CHAPITRE DE VIRGINIE.

Alfred Robin prit le livre à l'endroit indiqué et en commença silencieusement la lecture, tandis que l'inconnu arpenta la chambre.

"CHAPITRE V.

" *Tempête dans le golfe St. Laurent.*

" Le pilote entra brusquement dans la grande cabine.

" Réunis autour d'une table de jeu les officiers de la barque et les passagers jouaient aux cartes.

" Capitaine, s'écria le pilote, vite, faites serrer les voiles.

" A ces mots un homme, qui sommeillait sur le canapé, se souleva avec peine et toisant avec dédain le nouveau venu :

— " Que veut ce rustre ? demanda-t-il.

— " Je dis que nous sommes en péril, répondit le pilote d'une voix forte, quoique sans émotion.

" Tous les assistants se retournèrent.

" Le lourdeau à bu, fit le capitaine, en bâillant. A ton poste, animal, ou je te mets aux fers pour le reste de la traversée, ajouta-t-il après un coup d'œil au baromètre pendu vis-à-vis de lui.

" Sans relever cette grosse impertinence, le pilote croisa les bras sur sa poitrine et s'écria d'un ton solennel :

" Messieurs, je prends Dieu et vous à témoins qu'un danger nous menace, et que le capitaine refuse de prendre les mesures nécessaires pour le conjurer.

" Le pilote était un homme de haute stature, d'une physionomie sévère et grave. Il portait un vêtement de laine blanche, passémenté d'un liseret écarlate, et serré à la taille par une ceinture rouge dont les bouts flottaient en larges franges sur son côté droit. Sa tête était coiffée d'un bonnet de cotonnade bleue, ses mains emprisonnées dans des gants de peau sans doigts, et ses pieds chaussés de mocassins. Il paraissait âgé de cinquante-cinq à soixante ans.

" La dignité de son geste, l'accentuation qu'il donna à ses paroles portèrent l'émoi dans le cœur des assistants. Malgré sa morgue incrédule, le capitaine lui-même ne pût retenir un mouvement d'appréhension.

— " Ventrebleu ! mais qu'y a-t-il ? réponds, butor, dit-il, en marchant vers le pilote, toujours raide comme une statue.

— " Nous sommes menacés d'une tempête !

" D'une tempête dans cette mare ! répliqua le capitaine, en riant à gorge déployée ; tu-Dieu ! mon camarade, nous prends-tu pour des mariniers d'eau douce ! laisse filer la *Catypso* et va te coucher, poltron.... Peut-on voir des niais de cette force là ! ajouta-t-il, en redoublant d'hilarité.

— " Prenez garde, monsieur ! reprit le pilote ; vous répondez de la vie de toutes les personnes qui sont à bord et je vous avertis que cette vie est terriblement exposée.

— " Pas un mot de plus où je te fais administrer cent coups de garçettes !

— " Pour la dernière fois, monsieur, dit lentement le pilote, je vous le répète : nous sommes menacés d'une bourrasque, et, à cette saison de l'année, le golfe St. Laurent est plus traité même que la mer. Croyez-en mon expérience. Depuis quarante ans, je navigue dans ces parages, et...

— " M. de Pontécoulant, interrompit le capitaine en apostrophant un jeune enseigne assis à quelques pas de lui, veuillez envoyer quatre matelots pour me prendre, garrotter et jeter à la cale cet imbécile qui déraisonne. En même temps, vous prierez l'officier de quart de déferler les bonnettes hautes et basses.

— " Déferler les bonnettes, ô mon Dieu ? exclama le pilote avec une expression indéfinissable.

" Puis, quittant l'air de déférence qu'il avait montré jusque-là, il s'élança vers le capitaine, lui saisit rudement la main et lui dit avec véhémence :

— " Monsieur, vous n'allez pas donner cet ordre, je vous le défends.

— " Misérable ! proféra le commandant de la *Catypso*, pâle de colère et essayant de dégager son bras.

— " Arrêtez, jeune homme ! cria le vieux pilote à l'enseigne qui se disposait à sortir ; arrêtez, car si l'ordre insensé que vous venez de recevoir est exécuté, c'en est fait de nous tous.

— " Monsieur de Pontécoulant, vous aurez huit jours d'arrêts forcés, pour votre hésitation, dit furieusement le capitaine à l'officier, indécis sur ce qu'il devait faire.

" Mais, à ce moment, une saute de vent d'une violence extraordinaire, prit le navire en prou et lui imprima un balancement d'avant en arrière tel que plusieurs des passagers furent renversés contre les lambris de la cabine.

" Un cri d'épouvante jaillit de leur poitrine ; un horrible craquement répondit comme un écho à ce cri.

" Aussitôt le pilote lâcha le capitaine et s'élançant sur le pont.

— " Amenez les huniers en bande sur le ton ! s'écria-t-il.

" Par malheur, cet ordre arrivait trop tard ; car, déjà, la risée avait défoncé un petit foc et cassé l'arc-boutant du grand bras à babord.

— " Everguez un foc de rechange ! dit l'officier de service aux matelots qui s'efforçaient de serrer les voiles dans lesquelles le vent hurlait avec rage.

— " Impossible, monsieur ; c'est impossible, lui dit le pilote. La nuit est trop noire. Ces pauvres gens ne sauraient vous obéir sans compromettre leur existence. D'ailleurs, il est plus utile de mettre à la cape.

— " Pare à virer lof pour lof ! continua-t-il, en s'adressant à un groupe de matelots qui attendaient autour du cabestan.

— " Halte-là, et que pas un ne bouge ! vociféra le capitaine apparaissant au capot d'échelle.

" Le pilote, qui, adossé au bastingage, surveillait le temps et la manœuvre, vint vers le capitaine.

—“ Tenez, monsieur, lui dit-il d'une voix vibrante, vous l'avez voulu !

—“ Au même instant, deux rafales en foudre se heurtèrent contre le vaisseau, eulèverent les lisses de tribord et démolirent une partie de la poulaine.

—“ Le capitaine frissonna.

—“ Que faut-il faire ? demanda-t-il timidement au pilote.

—“ Changer de route, si la chose est encore faisable.

—“ Changez donc, monsieur. . .

—“ Non, c'est à vous d'ordonner. Allez, monsieur ! et faites vite, car les secondes valent des heures.

—“ Le capitaine emboucha son porte-voix.

—“ Vire vent arrière ! commanda-t-il.

—“ Les ondes ordinairement paisibles du golfe St. Laurent, s'étaient irritées tout à coup. Elles mugissaient avec fracas autour des œuvres-vides de la *Calypso* et embarquaient même par-dessus les précointes. On s'était empressé de fermer les sabords et les écoutes ; mais pas assez tôt pour empêcher un énorme paquet d'eau de faire irruption dans l'entrepont et de le submerger. Dans sa furie la tourmente avait forcé le grand hunier, et le bâtiment secoué par des coups de tangage et de roulis successifs, fatiguait d'une manière alarmante.

—“ Pour comble de malheur, les ténèbres étaient si profondes que du pont vous n'eussiez pu distinguer le grément de la *Calypso*.

—“ Malgré la promptitude qu'on avait apporté à l'exécution de l'évolution commandée par le capitaine, le navire n'obéit pas assez rapidement pour éviter une bourrasque qui le souffleta à la joue de babord et l'obligea à une telle embarquée que l'extrémité des vergues plongea dans les flots.

—“ Enveloppé par la colonne d'eau, le mât de misaine grinça àprement, se courba à droite et à gauche, comme un roseau, et rompit au moment où la barque commençait à se redresser. Une scène de confusion indescriptible accompagna la chute de l'arbre gigantesque qui, en s'abattant à l'arrière, écrasa deux des hommes employés au gouvernail. Durant une minute, le vacarme de Pouragan, le sifflement des cordages se froissant les uns contre les autres, le gémissement des blessés, les imprécations des marins dominèrent la voix du commandant. Quand elle put se faire entendre, le pilote cria :

—“ Larguez, larguez ! les étais et les carlingues.

—“ Le bruit de la hache mordant le bois retentit.

—“ Mais la situation de la *Calypso* empirait au lieu de s'améliorer.

—“ Bientôt une sinistre rumeur se répandit de la cale aux caucots :

—“ Le navire fait eau ! le navire fait eau !

—“ Aux pompes ! tonna le porte-voix du pilote.

—“ Cette injonction venait d'être donnée, lorsque le maître-calier apparut sur le pont. Il se précipita sur le capitaine qui était demeuré immobile et comme cloué à son banc de quart.

—“ Les pompes ne pourront jamais franchir,

lui dit-il à l'oreille. Nous avons une voie d'eau effrayante dans la soute à biscuit !

—“ Les embarcations ! les embarcations à la mer ! dit le capitaine d'un ton altéré.

—“ Comment ! fit le pilote.

—“ Oui, il faut nous sauver !

—“ Mais rien ne presse encore.

—“ Il faut nous sauver, vous dis-je !—Les embarcations à la mer !

—“ Le pilote ne fit aucune réplique. Il croisa, suivant son habitude, les bras sur sa poitrine et attendit.

—“ La tempête redoublait de rage. Il semblait que les éléments coalisés eussent complété la perte du malheureux vaisseau, lequel, ballotté par les flots, harcelé en tous sens par les souffles atmosphériques, risquait de se démembrer contre les mille écueils dont le golfe St. Laurent est hérissé.

—“ Les derniers ligaments du mât brisé avaient été coupés ; on l'avait jeté à l'eau, et le navire allégé se relevait, quand un nouveau grain le poussa tout-à-coup en dehors du chenal, sur une pointe de rocher où il s'incrusta comme une mortoise à un tenon.

—“ Dès lors, c'en était fait de la *Calypso*.

—“ Il ne fallait plus que songer au sauvetage de l'équipage.

—“ Les canots de la barque furent mis à l'eau.

—“ Attroupés sur le pont, passagers et matelots se pressaient pour descendre dans les esquifs. Vainement les officiers essayaient d'établir un peu d'ordre. Ni leurs menaces, ni leurs prières n'avaient d'écho. Chacun voulait arriver le premier, chacun conspirait contre la vie de tous, pour tâcher de conserver la sienne. C'était l'égoïsme qui ne marchande pas, l'égoïsme qui ne reconnaît plus que son *moi*, qui n'adore plus que son individualité.

—“ Cependant, un jeune homme, d'une taille maigrelette et chétive, qui se tenait debout sur le bastingage, cramponné aux haubans, tenta de calmer l'inquiétude fiévreuse qui brûlait les esprits.

—“ Place aux dames ! place aux dames ! cria-t-il en montrant deux femmes que les officiers s'efforçaient de conduire à travers la foule, à l'échelle de cordes accrochée au-dessus d'un canot.

—“ L'une d'elles était hagarde, échevelée. Elle avait ses vêtements en lambeaux.

—“ Les officiers de la *Calypso* reconnurent Virginie. . . .”

A cet endroit, l'artiste dont les traits s'assombrirent de plus en plus, interrompit sa lecture. Il laissa tomber le livre sur le plancher et plongea son visage dans ses mains.

L'étranger s'approcha de lui :

—“ Eh bien ? dit-il d'une voix plus douce qu'à l'ordinaire.

—“ Je n'y comprends rien, balbutia Alfred.

L'autre lui dit quelques mots à l'oreille.

—“ Je suis prêt, répliqua Robin.

—“ Venez donc !

Il le prit par la main, l'emmena dans une pièce voisine où ils demeurèrent une heure. Au bout de ce temps, ils sortirent, s'achemi-

nèrent silencieusement vers le canot. Alfred sauta dedans. L'inconnu lui prit la main, et lui dit à voix basse.

— Elle est maintenant votre femme, souvenez-vous en !

— Je ne l'oublierai pas, répondit-il en témoignant une vive émotion.

Alfred Robin rentra chez lui vers quatre heures du matin.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

LE DESTIN.

AIR:—*Dis-moi soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?*

François-Joseph se disait : L'Italie,
Ce paradis terrestre, est sous ma loi ;
A mes genoux elle rampe avilie,
Je suis puissant empereur ; je suis roi !
J'ai remplacé les Césars de Venise ;
Bientôt vainqueur j'entrerai dans Turin.
Prince insensé ! contra un œueil se brise } bis.
L'orgueil des rois ; c'est l'œueil du destin. }

Non, les flots bleus qui baignent la Sicile,
Nico et les pieds du Vésuve brûlant,
Non, la patrie, ô sublime Virgile,
Jamais n'aurent pour maître un allemand.
Non, des beaux-arts cette terre classique,
Les rejetons du grand peuple latin
Ne déchiront sous un joug despotique, } bis.
Ma muse lit au livre du destin. }

Les voilà donc ces effrayants colosses,
Ces lourds Titans, ces Cyclopes vilhards !
Leurs hauts exploits sont des actes atroces,
Commis envers des femmes, des vieillards,
Le fer en main, la menace à la bouche,
Leurs bataillons ont franchi le Tessin.
Beaucoup auront ses bords pour froide couche, } bis.
Ma muse lit au livre du destin. }

Chefs et soldats qui, par votre arrogance,
Brillez plutôt que par votre valeur,
Vous rançonnez des villes sans défense ;
Vous outragez les lois de la pudeur ;
Vous égorgés des citoyens paisibles ;
Vos lauriers sont un infâme butin.
Un Dieu vengeur, par des revers terribles, } bis.
Vous châtierez ; c'est l'arrêt du destin. }

Et toi, jeune et présomptueux monarque,
Toi qui portas un insolent défi
Aux Piémontais, une sanglante marque
Souille ton front, et ton sceptre est flétri.
De subjuguier la péninsule entière
Tu te flattais dans ton orgueil haughty ;
La liberté, sous sa noble bannière, } bis.
Les sauvera ; c'est l'arrêt du destin. }

Qui, les humains sont las de servilisme ;
Les Charles-Quint ne sont plus de nos jours.
La tyrannie est un anachronisme
Et sa monnaie aujourd'hui n'a plus cours.
Du fier Hapsbourg la couronne écornée
Incessamment penche vers son déclin.
Le tronc pourri, comme la fleur fanée, } bis.
Devra tomber ; c'est la loi du destin. }

Italiens ! une glorieuse ère
Va commencer pour votre beau pays ;
Levez-vous tous pour cette sainte guerre !
Du sol sacré chassez vos ennemis !
Avec l'appui que vous offre la France
De vos guerriers le triomphe est certain.
Moi, l'approuvais à votre indépendance ; } bis.
Elle est écrite au livre du destin. }

Et vous, Français qui, guidés par la gloire,
Avez franchi le mont Cenis neigeux,
Rappelez-vous que souvent la victoire
En Italie escorte vos aïeux.
Le souvenir de Marengo, d'Arcole
Du champ vous trace le chemin.
Là des vainqueurs l'éclatante auréole } bis.
Coindra vos fronts ; c'est l'arrêt du destin. }

A. MARSAIS.

Mont St. Hilaire, 14 juin 1850.

AGRICULTURE.

LES MARES.

Heureux les habitants de la campagne, s'ils possédaient l'instruction qui enseigne une bonne culture, et le capital, qui découpe le produit des champs !

Les habitants des villes sont soumis à des maladies nombreuses, variées, mystérieuses et graves, qui deviennent plus graves et plus mystérieuses dans leurs causes, à mesure que l'agglomération de la population augmente.

L'habitant n'a pour ainsi dire pas de maladies, à l'exception de celles qui lui viennent de son ignorance, de sa misère ou de son imprudence.

Consultez les médecins de campagne ; leur clientèle ne sort pas d'un cercle déterminé.

La fièvre d'abord.

A quoi tient la fièvre ?

Aux contrées marécageuses : on peut les drainer.

Aux étangs : on peut les dessécher.

Aux habitations insalubres : on doit les assainir.

La pleurésie ensuite.

Si les citadins commettaient la dixième des imprudences que se permettent les campagnards, recherchant l'eau fraîche et les ombrages lorsqu'ils sont en sueur, les villes seraient dépeuplées. On peut éviter la pleurésie.

La fièvre et la pleurésie, voilà les deux grandes plaies des campagnes.

La pleurésie tient à l'ignorance et à la sottise des gens.

La fièvre tient à la pauvreté des campagnes et à l'entêtement des campagnards.

Il ne nous appartient pas de détruire la première de ces causes fatales ; nous pouvons essayer de modifier la seconde.

Lorsque la ferme n'a pas une fontaine limpide ou un puits suffisant, on y ménage une mare.

C'est là que vont chaque jour s'abreuver les bestiaux.

La mare est à proximité de l'étable, et l'étable touche à la maison.

L'eau stagnante se putréfie rapidement ; souvent les jus du fumier voisin viennent la corrompre par l'infiltration. Les animaux, en pénétrant dans la mare pour y boire, apportent avec eux des éléments de putréfaction.

Or, cette eau corrompue rend malades les animaux qui la boivent, et détruit la santé des hommes qui respirent ses émanations.

Quand on n'a pas d'autres moyens de se procurer de l'eau, il faut bien faire des mares ; mais quand on construit une mare, pourquoi ne pas prendre toutes les précautions nécessaires pour éviter qu'elle devienne un foyer pestilentiel !

Un savant agronome, qui a rendu à la science et à la pratique agricole de grands services, M. Girardin, indique les moyens d'avoir les mares dont les eaux ne pourront nuire à la santé des animaux ni à celles des hommes.

Il faut établir la mare dans un endroit en pente, où les eaux provenant des toits et des

terres voisines se rassemblent. Si, à l'aide d'une source ou d'un petit ruisseau, on peut obtenir un renouvellement permanent, quelque léger qu'il soit, l'eau restera toujours pure.

Eloignez la mare des fumiers, des étables et des maisons d'habitation.

Rendre la mare profonde et ménager un moyen d'écoulement des eaux, afin de pouvoir la nettoyer.

Rendre le fond imperméable par un enduit de chaux hydraulique, d'argile et de ciment romain. Par-dessus cet enduit, répandre du gravier, des cailloux, et si cela est possible, quelques fragments de charbon de bois.

La partie accessible aux animaux devra être pavée, afin que le pécunement ne forme pas une boue noire et fétide.

Dans toutes les directions qui peuvent fournir de l'eau à la mare, on creuse des tranchées; le fond de ces tranchées est garni de grosses pierres disposées de manière à laisser entre elles des intervalles que l'on comble avec de plus petites pierres; on recouvre le tout avec de la terre.

L'eau coulant dans ces tranchées passe pour ainsi dire par un filtre et arrive à la mare débarrassée des débris végétaux et de toutes les impuretés dont elle est chargée.

Abriter la mare contre les rayons du soleil par d'épaisses plantations, ce qu'on ne fait presque jamais, et enlever les lentilles d'eau à mesure qu'elles apparaissent à la surface de la mare, qu'elles couvriraient bientôt d'une nappe verte.

Enfin, lorsque, pendant les grandes chaleurs de l'été, l'eau baisse, prend des couleurs diverses, devient louche et rapide, il faut y jeter plusieurs kilogrammes de noir animal grossièrement moulu; l'eau est aussitôt purifiée.

Ces procédés d'assainissement sont simples et peu coûteux; ils ne demandent que des soins. C'est peu, et souvent, c'est beaucoup.

PROFILS DE PARIS.

Le gentil poète dont nos lecteurs aiment tant les compositions, notre compatriote, Stéphane Polin, est en ce moment à Paris et voici qu'il y erayonne de ravissantes silhouettes. Regardez celle-ci :

Note de l'éditeur.

I.

UN AMATEUR DE MUSIQUE.

Définition.—Un amateur de musique est un monsieur qui fait de la musique à ses moments perdus, et qui trouve ainsi le moyen de faire perdre les moments des autres.

J'en vois un d'ici, gros et court, en lunettes, qui cultive l'alto : son médecin le lui a peut-être recommandé pour se faire maigrir. Il est en ce moment sur le boulevard, devant le café Cardinal, — car on sait

Que les célébrités du monde musical
Preignent leur demi-tasse au café Cardinal,

nonchalamment étendu sur une chaise de canne, siège peu moelleux, mais économique... savourant une choppe—bock bier, — en compagnie d'un sien ami chargé, sans le savoir, bien en-

tendu, de lui donner la réplique. Ils ne sont pas seuls, sans cela ils ne seraient pas là : d'assez nombreux consommateurs déploient leurs grâces aux yeux émerveillés des passants tout en faisant mille réflexions et commentaires sur les chapeaux des hommes ou les mollets des dames. Le dialogue commence :

L'ami, abattant la cendre de son havane sur le bord de la table.—Et qu'avez-vous fait hier de votre soirée ?

L'amateur.—Ah ! mon cher, une soirée délicieuse ! Nous sommes allés faire de la musique chez Mme X... vous savez, cette grande blonde qui... que... mais là, de bonne musique, ce qui s'appelle de la musique, quelque chose de—*il fait le geste d'envoyer un baiser.*

L'ami.—Ah, bah ! ah, vraiment ? ah, comment donc ?

L'amateur.— Nous avons d'abord exécuté avec trois de ces messieurs un quatuor.

Réflexion : Ce mot—exécuté—est parfait, il peint la situation.—Je reprends :

L'amateur.— Nous avons d'abord exécuté avec trois de ces messieurs un quatuor...

L'ami.—A vous quatre ?

L'amateur.—Mais vous êtes charmant, parole d'honneur ; eussiez-vous préféré que nous fissions un trio ?

L'ami.—N'étant pas là, cela m'est indifférent. L'amateur.—Ha ! ha ! ha ! ha ! qu'il est donc bon, ah ! mon cher, que vous êtes donc bon.

Observation judicieuse : d'un voisin, jeune homme de beaucoup de cheveux, mais imberbe, à un autre jeune homme chauve, mais très-barbu. —Le plus bon des deux n'est pas celui qu'on pense.

L'amateur.—Nous commençames donc par un quatuor de Beethoven...

L'ami.—Vous dites ?

L'amateur.— Je dis : nous commençames donc par un quatuor de Beethoven.

L'ami.—J'entends bien.

L'amateur.—Alors, pourquoi me faire répéter ?

L'ami.—Parce que je ne comprends pas.

L'amateur.—Quoi ?

L'ami.—De qui était le quatuor ?

L'amateur.—De Beethoven.

L'ami cherche un instant, mais sans succès.

L'amateur.—Mais tout le monde connaît cela, B. e. c. t. h. o. v. e. n. Beethoven.

L'ami.—Ah ! bien, bien, Beethoven ; avec votre v'n, v'n, vous aviez l'air de renifler.

L'amateur.—C'est cependant ainsi que cela se prononce.

L'ami.—Bah ! moi qui avais entendu dire que l'Allemand se prononçait comme il s'écrivit.

Le voisin chauve au voisin chevelu.—C'est juste, il s'écrivit mal et se prononce de même.

L'amateur.—Enfin, passons : après le quatuor qui fut défilant, je priai mademoiselle Y... de nous chanter la romance du Saule, ce qu'elle fit avec sa grâce ordinaire.

L'ami.—Dans quoi est-ce, ça, la romance du Saule ?

L'amateur.—Comment, vous ne le savez pas ? dans Othello.

L'ami.—Othello de Mozart.

L'amateur.—Qu'est-ce que vous dites donc ?

L'ami.—Ah ! oui, de Musard, je me t'empais.
L'amateur.—Oh ! là ! là ! mais vous êtes donc en musique d'une ignorance crasse ?

L'ami vexé.—Crasse n'est pas le mot propre.
Le voisin imberbe au voisin barbu.—Il est même assez sale.

L'ami.—On peut aimer la musique et ignorer les noms de certains compositeurs.

L'amateur.—Je vous apprendrai donc qu'Othello est de Rossin', du grand Rossin', du divin Rossin', il maestro Rossin' !

Le voisin chevelu au voisin barbu.—Il dit Othello, et il ôte l'i Rossin'.

Profonde stupéfaction et vive admiration d'un troisième auditeur qui a tout à la fois une grande barbe et de longs cheveux : il s'approche des deux autres.

L'amateur.—Mademoiselle Y... nous a chanté le Saule à ravir, c'était à se pâmer : elle y met une voix, un cœur, un feu !

L'ami,—cherchant à se relever de l'accusation d'ignorance portée contre lui :—N'est-ce pas cette romance que chantait si bien cette fumeuse cantatrice qui prenait deux petits verres avant d'entrer en scène, la Malibr'n ?

L'amateur.—Eh oui, la Malibran. Oh ! vous pouvez dire la Malibran sans vous gêner.

L'ami.—Tant mieux, mon Dieu, tant mieux.

L'amateur.—Après la romance...

L'ami.—Encore.

L'amateur.—Toujours, mon ami, toujours ! La musique, ça ne fatigue jamais.

Le troisième voisin aux deux autres auxquels il s'est réuni.—Ceux qui la font, c'est possible : mais ceux qui l'entendent !...

L'amateur.—Donc, après la romance nous éprouvâmes le besoin d'entendre quelque chose au piano.

Le voisin chauve.—Faut-il être dépravé pour éprouver de semblables besoins.

Le voisin imberbe.—Et surtout pour les satisfaire.

Le voisin à tous crins.—En société.

L'amateur.—D'un accord unanime nous demandâmes à M^{me} Z... l'invitation à la valse de Wèbre.

L'ami.—Wèbre, c'est Weber, n'est-ce pas ?

L'amateur.—Certainement ; mais Weber n'a l'air de rien, tandis que Wèbre...

Ici l'amateur et son ami payent leurs choppes respectives—Lock bier—et vont continuer plus loin leur conversation, laissant leurs trois voisins en proie à une vive hilarité qui dégénère en joyeuse discussion sur le plus ou moins d'opportunité de Wèbre et de Weber.

L'un tient pour Weber sur la foi de Théophile Gauthier, qui a dit dans son poème d'*Albertus* :

“ Ni Ludwig Beethoven, ni Gluck, ni Meyerbeer,
Ni Théodore Hoffmann, Hoffmann le fantastique,
Ni le gros Rossini, ce roi de la musique,
Ni le chevalier Karl Maria de *Wèber*,
A coup sûr n'auraient pu, etc.”

L'autre assure qu'il faut imiter Gérard de Nerval lorsqu'il écrit :

“ Il est un air pour qui je donnais
Tout Rossini, tout Mozart et tout *Wèbre*,
Un air très-vieux, languissant et funèbre,
Qui pour moi seul a des charmes secrets.”

Parenthèse.—Cette fantaisie du pauvre Gérard est si charmante que l'interlocuteur ne peut s'empêcher de la citer en entier :

Or, chaque fois que je viens à l'entendre
De deux cents ans mon âme rajeunit :
C'est sous Louis treize... et je crois voir s'étendre
Un côteau vert que le couchant jaunit.

Puis un château de brique à coins de pierre,
Aux vitraux peints de rougeâtres couleurs,
Ceint de grands paires, avec une rivière
Baignant ses pieds, qui coule entre des fleurs.

Puis une dame à sa haute fenêtre,
Blonde aux yeux noirs, en ses habits anciens.
Que, dans une autre existence peut-être,
J'ai déjà vue, et dont je me souviens.”

Le troisième enfin, soutient qu'un poète a le droit de choisir, selon le cas, tantôt l'un ou tantôt l'autre, mais qu'un simple mortel doit opter.

STÉPHANE POLIN.

SPIRITUALISME.

MONTREAL, 3 juin 1850.

A Monsieur le rédacteur en chef de la Ruche Littéraire.

MONSIEUR,

Avant de vous soumettre quelques autres des faits que j'ai eu lieu de constater en examinant le spiritualisme, permettez-moi de faire une digression.

Ici je vous répète ce que j'ai déjà eu l'honneur de vous dire dans ma communication du 1er mai dernier.

Si le spiritualisme est un fait, s'il est réellement une vérité, comme le prétendent ses adeptes, il mérite notre plus haute et plus sérieuse considération.

S'il est du charlatanisme, une illusion, un mensonge, comme le proclament ses adversaires, que les hommes intelligents et sérieux, se trouvant dans une position à se faire écouter avec attention, s'empressent d'employer tous les moyens possibles pour s'en assurer, afin de pouvoir le dénoncer et flétrir sciemment avec toute la force et toute l'autorité qu'ils pourront déployer.

Qu'ils en fassent une investigation patiente, minutieuse, intelligente et de *bonne foi*, s'y appliquent en se dépouillant de toute prévention et de tout préjugé, prenant pour étude préliminaire les tables *tournantes et parlantes*, et qu'ils *expliquent et démontrent* au monde d'une manière *claire et explicite la cause* qui produit ce phénomène extraordinaire.

Si l'on veut empêcher le spiritualisme de se répandre, c'est la seule manière de s'y prendre.

Au reste, si c'est une erreur que le spiritisme, nous devons provoquer cette investigation, car ne sommes-nous pas bien coupables de laisser vulgariser des erreurs qu'il faudrait si peu d'efforts pour arrêter ?

Y a-t-il un devoir de plus impérieux pour l'homme de bien que celui de démasquer l'erreur et la dénoncer partout où il la trouve ?

Pourrait-il en exister de plus funeste ou de plus fatale, que celle qui nous enseignerait la possibilité de communiquer aussi facilement

avec ceux de nos amis qui ont cessé d'exister parmi nous, qu'il nous est possible de dire le *bonjour* à nos voisins de l'autre côté de la rue ?

Erreur qui nous enseignerait que les communications spirites peuvent s'obtenir de la manière la plus prompte ; qu'elles sont à la portée de tout un chacun, qu'il y en a de frivoles et de peu d'intérêt, et qu'il y en a aussi d'autres qui se rapportent à des questions de la plus haute importance pour le genre humain.

Voilà en peu de mots quelques uns des principes que le spiritisme enseigne, et que beaucoup de personnes d'ailleurs très-intelligentes croient de bonne foi.

Cette croyance est-elle vraie, ou est-elle fautive ?

Voilà ce que nous devons constater, et cela de la manière la plus positive et la plus prompte, car ne nous trompons pas, le spiritualisme se répand partout.

Pour pouvoir constater si le spiritisme a des droits à notre croyance, ou s'il est une illusion, il le faut examiner sans passion ni préjugés.

Bien que l'intelligence de l'homme soit disposée à se courber respectueusement devant tout ce que notre siècle lui présente de phénomènes extraordinaires, beaucoup doutent tellement de l'existence du spiritisme qu'ils ne veulent pas même l'examiner.

D'autres s'en moquent, et quand on leur en parle, ils ouvrent de grands yeux béants, en vous demandant si vous êtes fous.

D'autres encore n'osent pas le regarder de près... par peur.

— D'où viennent donc tous ces doutes ? Examinons et cherchons à comprendre ce qui nous paraît au premier abord dépasser toute vraisemblance, en nous souvenant que *tout est possible avec le Créateur*.

— Devrions-nous nous moquer de ce que nous ne pourrions pas expliquer, si on nous le demande ? Et n'est-ce pas faire parade d'une intelligence assez superficielle que de se moquer de ce que l'on ne comprend pas ?

Pourquoi craindrions-nous d'approfondir ce que le Créateur nous permet d'approfondir ? Le courage devrait-il nous manquer ? Devrions-nous reculer devant la possibilité de jeter des regards scrutateurs au-delà de l'existence actuelle ?

Souvenons-nous que chaque génération apporte son contingent de lumière nouvelle pour démontrer le progrès de sa race.

Nos pères aussi il y a 50 ans se seraient moqués si on leur eût dit :

« Le temps n'est pas éloigné que vos fils traverseront l'Atlantique dans le même espace de temps que vous prenez pour vous rendre d'un village à un autre de votre petite province.

« En l'an de grâce 1858, la manière d'entre-communication se serait tellement perfectionnée, qu'il ne faudrait que peu d'heures pour transmettre une dépêche de la capitale de la Grande-Bretagne à la capitale des Etats-Unis de l'Amérique. »

Qu'auraient dit nos pères de ce que nous avons vu se réaliser de nos jours ?

Ils diraient, comme beaucoup de nous disent aujourd'hui de ceux qui parlent du spiritisme. Ce sont des fous ! des insensés ! Ils sont illusionnés !

Cependant nos pères étaient bien éclairés, mais comme nous ils avaient beaucoup d'orgueil, comme nous, ils croyaient *tout savoir*. C'était là leur malheur ! C'est-là aussi le nôtre !

Vous dites bien vrai, monsieur : « les plus vastes intelligences du monde » s'occupent aujourd'hui du spiritisme.

Aux Etats-Unis, on y compte les adeptes par millions.

En Europe, on l'étudie de la manière la plus sérieuse.

Ici même il se répand partout. Et ce qu'il y a de remarquable, ce ne sont pas les plus ignorants et les plus superstitieux qui s'en occupent le plus.

Comment se fait-il donc que toutes ces intelligences, toutes ces idées se portent vers le même centre d'attraction ?

Est-il possible que tant de personnes se trompent, qu'il y en ait tant qui se soient illusionnées jusqu'à croire des choses qui paraissent les plus ridicules pour beaucoup ?

Non monsieur, c'est impossible ! Il faut croire qu'il y a *quelque chose dans tout cela*. Examinons loyalement et nous le saurons, car jamais théorie nouvelle s'est présentée à notre considération avec plus de simplicité, et avec des facilités plus amples pour constater son authenticité.

EXAMINATEUR.

ETUDE SUR LES NOMS PROPRES.

La plupart des hommes ne se doutent guère de la valeur des noms qu'ils portent. On aurait tort cependant de croire que ce sont des lettres rassemblées au hasard pour former un son. Voici, d'après Phébreux, le syriaque, le grec, le punique, le latin, le gothique, le breton, le saxon, l'irlandais, l'allemand, le hollandais, l'espagnol, l'anglais, l'italien, le scandinave ou le français, la signification de quelques noms chrétiens :

Noms d'hommes. — Aaron, une montagne ; Abel, vanité ; Abraham, le père de plusieurs ; Absalon, la paix du père ; Abdias, le serviteur de Dieu ; Achille, franc de douleur ; Adam, terre rouge ; Adolphe, bonheur et secours ; Adrien, un auxiliaire ; Alain, rapide comme un lévrier ; Albert, tout brillant ; Alexandre, un soutien d'hommes ; Alfred, tout paix ; Alphonse, notre assistance ; Ambroise, immortel ; Amos, un fardeau ; André, courageux ; Andronic, un conquérant ; Annibal, gracieux seigneur ; Anselme, un défenseur ; Anthony, florissant ; Apelles, pas du tout noir ; Archambaud, un observateur hardi ; Arnaud, un maintien d'honneur ; Arthur, un homme fort ; Auguste, Augustin, vénérable ; Baudouin, un fort gagnant ; Bernabé, fils d'un prophète ; Benjamin, le fils de celui qui soulève les eaux ; Basile, bienveillant ; Benjamin, le fils d'une

main droite; Bénédict, béni; Bernard, cœur d'ours; Bertrand, beau, illustre; Blaise, poussant en avant; Briant, ayant une voix de tonnerre; César, orné de cheveux; Charles, noblement animé; Christophe, portant le Christ; Conrad, apte au conseil; Constantin, résolu; Crépin, qui a les cheveux crépus; Daniel, Dieu est juge; David, bien-aimé; Démétrius, jailli de la terre; Denys, appartenant au dieu du vin; Edgar, honneur heureux; Edmond, heureuse paix; Edouard, gardien heureux; Eléazar, le Dieu secourable; Elic, le Seigneur; Elizée, le salut de Dieu; Emmanuel, Dieu avec nous; Enoch, consacré; Erasme, digne d'être aimé; Ernest, sérieux; Esau, complété; Ephraïm, fructueux; Étienne, couronne ou guirlande; Everard, bonne renommée; Eugène, noblement descendu; Eusèbe, religieux; Eustache, s'étendant avec fermeté; Ezéchiel, la force de Dieu; Ezéchias, s'attachant au Seigneur; Ferdinand, pure paix; François, libre; Frédéric, riche paix; Gabriel, la forteresse de Dieu; Geoffroy, plein de joie; George, un labourer; Gérard, tout docilité; Gervaise, sublimé; Gédéon, un briseur; Gilbert, brillant comme l'or; Gilles, petit bouc; Godard, disposition divine; Godefroi, paix de Dieu; Guillaume, défendant plusieurs; Harold, un champion; Hector, vigoureux défenseur; Henri, riche seigneur; Hérode, la gloire de Héra ou Hanon; Hilaire, joyeux; Horace, digne d'être conservé; Hubert, couleur brillante; Hugues, sublime; Homphroi, paix domestique; Jacob, un supplanteur; Jacques, séduisant; Joab, paternité; Job, chagrin; Joël, acquiescant; Jean, la grâce du Seigneur; Jonathan, le présent de Dieu; Joscelin, juste; Joseph, addition; Josias, le feu du Seigneur; Josué, un sauteur; Isaac, hilarité; Israël, régnant avec Dieu; Juda, confession; Lambert, bel agneau; Lancelot, petite lance; Laurent, couronné de lauriers; Lazare, sans ressource; Léonard, comme un lion; Léopold, défendant le peuple; Louis, le défenseur du peuple; Lucien, brillant; Luc, un bosquet; Marc, un marteau; Martin, martial; Mathieu, un caveau; Maurice, issu d'un Maure; Michel, semblable à Dieu; Moïse, tiré hors; Nathaniel, le présent de Dieu; Nicolas, vainqueur du peuple; Noël, naissance de quelqu'un; Osmond, maison de paix; Owen, bien issu; Patrick, homme noble; Paul, exigu; Philémon, salvant; Philippe, qui aime les chevaux; Phinéas, de contenance fière; Ptolémée, puissant à la guerre; Quintin, appartenant à cinq; Ralph, secours pur; Raymond, paix tranquille; Ruben, le fils de vision; Roland, conseil pour la terre; Reynold, amant de pureté; Robert, fameux en conseil; Roger, fort conseil; Salomon, paisible; Samsa, un petit fils; Samuel, écouté de Dieu; Saül, désiré; Sébastien, digne de respect; Sédécias, la justice du Seigneur; Siméon, écoutant; Simon, obéissant; Théobald, hardi sur le peuple; Théodore, le présent de Dieu; Théodose, cadran de Dieu; Théophile, ami de Dieu; Thomas, un jumeau; Timothée, craignant Dieu; Tobie, bonté de Dieu; Tristan, affligé; Valentin, puissant; Vincent, conquérant; Urbain, courtois; Zacharie,

souvenir du Seigneur; Zébédée, ayant un héritage.

Noms de femmes.—Abigail, la joie du père; Adeline, une princesse; Agar, une étrangère; Agathe, bonne; Agnès, chaste; Alice, noble; Amélie, bien aimée; Anne, gracieuse; Arabelle, un bel autel; Barbe, étrangère; Béatrix, faisant heureux; Bérénice, apportant la victoire; Berthe, fameuse; Brigitte, brillante; Cassandre, réformatrice; Catherine, sans tache; Charlotte, entièrement noble; Chloé, une herbe verte; Cécile, vue obscurcie; Cunégonde, la saveur du roi; Déborah, une abeille; Dorotheé, le présent de Dieu; Eléonore, féconde; Eliza, Elizabeth, le serment de Dieu; Emma, une nourrice; Esther, secret; Eve, qui donne la vie; Gertrude, toute entière; Hélène, amourent; Isabelle, belle Eliza; Judith, louant; Létitia, joie ou bonheur; Lydie, issue de Lud (quatrième fille de Sem); Madeleine, magnifique; Marguerite, une perle; Murthe, amertume; Mathilde, dame d'honneur; Olympia, céleste; Pétronille, petite pierre; Pénélope, inexorable; Phébé, lumière de la vie; Phylis, une branche verte; Priscille, quelque chose de vieux; Psyché, l'âme; Rachel, un agneau; Rébecca, grasse ou dodue; Ruth, tremblante; Salomé, parfaite; Sarah, une princesse; Sibylle, le conseil de Dieu; Sophie, sagesse; Synchronic, d'un esprit sain; Suzanne, un lis; Théodosie, donnée par Dieu; Zénobie, la femme de Jupiter.

TABLETTES.

Un de ces accidents malheureusement trop communs, dans la publication des journaux, a retardé l'apparition de la *Ruche littéraire*.

Nous espérons que cet accident ne se renouvelera plus.

Il est cause qu'une omission typographique a eu lieu dans l'intéressante nouvelle intitulée: *Le vieux château de la forêt Noire*.

Elle sera réimprimée en entier dans le numéro du mois de juillet.

Nous donnerons aussi, dans ce même numéro, publicité à une intéressante étude de M. Joseph Doutré sur l'aérostation, travail consciencieux, dicté par une grande pensée et qui sera, sans doute, bien apprécié par nos lecteurs.

Nous sommes peints de rappeler aux abonnés qui n'ont pas encore payé le montant de leurs souscriptions, que nous ne pouvons pas accorder de crédit. Un journal littéraire ne peut améliorer sa rédaction qu'en tant que chacun de ses débiteurs s'acquitte régulièrement de sa dette. Aussi espérons-nous que ce simple avis suffira pour faire rentrer immédiatement à notre caisse les fonds qui lui sont dus. Il nous en coûterait de prendre des mesures rigoureuses contre les retardataires, mais, décidés à asseoir solidement la *Ruche*, nous serons obligés de le faire contre ceux qui ne nous auront pas payés d'ici au 15 juillet prochain.

LA RUCHE LITTÉRAIRE.

La Ruche littéraire paraît régulièrement entre le premier et cinq de chaque mois.

LE PRIX DE L'ABONNEMENT EST FIXÉ :

Pour le Canada, \$2.00
 Pour l'Étranger, \$2.50

Toutes les communications relatives à l'administration de la Ruche littéraire devront être adressées à M. G. H. CHERRIER, No. 7 Rue Ste. Thérèse, à Montréal.

**FRANCHES DE PORT,
 SANS QUOI ELLES SERONT REFUSÉES**

On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an, et invariablement

PAYABLE D'AVANCE.

C E

ON,

SER

DATE LIMITE

UMERO

Port

RMALÉ.

| | | | |
|----------|--|--|--|
| 24/5/66 | | | |
| 16/11/66 | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |

REC

SONS

DANS la
 DIEN
 celles des aut
 MERMET, MA

RES CANA-
 quelques unes de
 AZIE, CARTIER,
 SARON, etc.

La secon
 FLORIAN, LÉO
 E CATALAN
 BERQUIN, D

R, DESAUGIERE,
 G. LEMOINE,
 A. TASTU,

A VEN

NADA.

BUREAU DU C
 Montréal

L. Editeur.

TABLE DES MATIÈRES.

| | PAGE. |
|---|-------|
| De l'homme de lettres. | 121 |
| A Marie, poésie. H. DE MIROUX. | 125 |
| La croix de Jeanette. DUPONT DE BRUN. | 125 |
| Le Napari, poésie. V. V. HOVEN. | 127 |
| Le chon, poésie. H. DE MIROUX. | 128 |
| Septentrion historiques. | 128 |
| Montcalm, poésie. L. J. C. TRÉP. | 130 |
| Le vieux château de la forêt noire. GRUBER. | 131 |
| Le chant de la louette. | 133 |
| Origine de la Charte de France. | 133 |
| Le prototype des avarés. P. VIGIER. | 135 |
| Amour, poésie. V. V. HOVEN. | 137 |
| Baligne ou prose. H. DE MIROUX. | 137 |
| Le blanc du maréchal comte Lobau. A. BAUVEN. | 137 |
| Histoire d'une famille canadienne (suite). H. DE CHATELAIN. | 138 |
| Le poète, poésie. A. V. HOUVEN. | 139 |
| De l'après aujourd'hui. ROBINETTE DE VARMOND. | 141 |
| Bismol, d'une indienne. B. R. | 145 |
| Préface de l'Impératrice. B. DE MONTMÉN. | 146 |
| Bessy Bell et Mary Gray. | 150 |
| Variétés. | 152 |
| Le Huronne de Lévis (Suite). H. DE CHATELAIN. | 152 |
| Le déclin, poésie. A. V. HOUVEN. | 153 |
| Agriculture, les mares. | 154 |
| Bronks de Paris. STANISLAS POPIN. | 157 |
| A M. de la Rivière en l'honneur de la <i>Richesse Impériale</i> . DE MONTMÉN. | 158 |
| Étude sur les noms propres. | 159 |
| Table. | 160 |

COMPAGNIE D'ASSURANCE ET DE CRÉDIT

DU

GRANDE ALLEMANDE ET DE BRUXELLES

BUREAU PRINCIPAL: Bâle, en Suisse. Compagnie, 403, Walnut St., Philadelphie.
 Hon. C. C. LEMIRE, Président. H. WRIGHT, Secrétaire.

Charte perpétuelle.

Capital \$500,000. Actif au-delà de \$350,000.

ASSURANCE MARITIME ET COMMERCE DE \$500,000 ASSURANCE CANADIENNE.
 15, Grande Rue St. Jacques, Montréal.

BUREAU LOCAL AU CANADA.

Président: M. J. DUBOIS, M. P. A.

Thomas Modland, Sec. Gordon McKenzie, Sec. J. H. Scherer, Sec. S. H. Thompson, Sec.
 J. LEANDER STARR, Secrétaire.

CONSEIL PERMANENT: J. H. DUBOIS, M. P. A.
 VICE-PRÉSIDENT: M. L. BOSS, MONTREAL; M. L. CHOCKLEY, TORONTO.
 BANQUE: La Banque de la Cité de Montréal.

Les clients se procurent de dernier appui des finances, Formules de Soumission, Polices et autres autres informations, en s'adressant au Bureau de l'Agent Général ou à des Agents locaux Compagnie au Canada.

J. LEANDER STARR,
 Agent Général pour le Canada.